NUMÉRO 94
Illinois U Library
10 NOVEMBRE 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Bouffes-Parisiens

DENISE GREY
BROCHARD
ET
PAUL COLLINE

MANOUCHE

Comédie en 3 actes de
ANDRÉ BIRABEAU
Mise en scène de JACQUES-HENRI DUVAL
DÉCORS DE RAYMOND DESHAYS

ANDRÉ VERSINI
NICOLE MAUREY
ET
JEAN D'YD

Métro: 4 SEPTEMBRE. OPÉRA

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Julien. Pierrette. Charles.

Julien. Charles. Jérô

Raphaël. Pierrette.

1 PIERRETTE. — *Je trouve que vous vous*
comme des gens qui doivent passer leur vie
(ACTE PREMIER.)

2 CHARLES. — *Tiens, tu t'étais aperçu de ma*
(ACTE PREMIER.)

3 PIERRETTE. — *Je voudrais que tu m'a*
à conduire.
RAPHAEL. — *Tu trouves qu'il n'y a*
d'accidents en France ?

4 RAPHAEL. — *Si nous parlions d'autr*
(ACTE II.)

5 JULIEN. — *On va faire quelque chose de*
RAPHAEL. — *Pourquoi mets-tu ça sur*
(ACTE II.)

Raphaël. Pierrette.

Raphaël. Julien.

MANOUCHE

Comédie en trois actes
de ANDRÉ BIRABEAU

Cette comédie a été représentée pour la première fois au théâtre des Bouffes-Parisiens le 15 septembre 1951 dans une mise en scène de JACQUES-HENRI DUVAL et des décors de RAYMOND DESHAYS.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by André BIRABEAU.

Supplément au N° 317 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES

Pierrette Lavagnadaire	*Denise GREY*
Nicole Lavagnadaire.	*Nicole MAUREY*
Raphaël Pancalier.	*Paul COLLINE*
Jérôme Lavagnadaire	*Jean BROCHARD*
Julien Lavagnadaire.	*André VERSINI*
Charles Lavagnadaire	*Jean D'YD*

ACTE PREMIER

elit salon dans la villa qui est le domicile particulier de M. Lavagnadaire auprès de son usine de parfums, aux coteaux de Cloud. Riche ameublement moderne. Quatre portes. Une large fenêtre par laquelle on aperçoit, au delà d'un toit en terrasse d'usine, les frondaisons du Bois de Boulogne. 3 heures d'un après-midi de juin.

En scène Nicole, qui est une fille de vingt ans, nette et un peu sèche, et Raphaël, qui est un monsieur grisonnant, à l'aspect fort sérieux. Nicole achève visiblement une explication.

PHAËL. — Non ?

COLE. — Si.

PHAËL. — Oh !

COLE. — Oui.

PHAËL, *soucieux.* — Diable !

COLE. — N'est-ce pas ?

PHAËL. — C'est une histoire très ennuyeuse.

COLE. — Et stupide.

PHAËL. — Ça me gêne de le dire parce qu'il de votre mari, mais Julien s'est conduit là...

COLE. — Comme un imbécile.

PHAËL. — J'ai plaisir à voir que nous es d'accord.

COLE. — Complètement.

PHAËL. — Enfin, je vais essayer d'arranger oses. Toute la question est de savoir s'il en ncore temps.

COLE. — Il n'y a qu'une demi-heure que c'est

PHAËL. — Vous avez bien fait de me téléer tout de suite. Qu'est-ce qu'en pense ette ?

COLE. — Elle n'est pas encore au courant. l'heure de sa sieste. Vous savez que pour c'est sacré. Je vais le lui apprendre enant.

PHAËL. — Bon. Moi, je descends. Et je nterai vous dire où en est la situation.

COLE. — Merci.

Au moment où Raphaël va sortir, Charles entre.

HAËL. — Tiens, Charles ? Vous êtes à ?

ARLES. — Depuis hier soir. *(Charles est un e d'une cinquantaine d'années ; il est vêtu costume clair qui sort plutôt d'une maison nfection que de chez un grand tailleur. Ils rent la main.)* Bonjour, Raphaël.

HAËL. — Vous êtes venu pour la Saison ris ?

RLES. — Je ne sais pas si l'on peut appeler Saison de Paris : je suis venu consulter un seur pour ma femme, qui est malade.

RAPHAËL, *sans y mettre d'ailleurs de l'intérêt.* — Ah ! la pauvre ! Qu'est-ce qu'elle a ?

NICOLE, *agacée.* — Est-ce que vous ne croyez pas, mon cher ami, que M. Lavagnadaire pourrait vous raconter cela un peu plus tard ? Vous avez quelque chose d'urgent à faire.

RAPHAËL. — C'est juste. *(A Charles :)* Je vais tâcher d'arranger les choses.

CHARLES. — Ah ? *(Raphaël sort.)* Il y a des choses à arranger ici ?

NICOLE. — Hélas !... Figurez-vous que...

CHARLES. — Attendez, attendez. Il arrive un ennui dans cette maison ?

NICOLE. — Oui.

CHARLES. — Si vous me racontez ce que c'est, est-ce que je pourrai vous être utile ?

NICOLE, *réfléchissant.* — Euh... non, je ne crois pas.

CHARLES. — Alors, ne me le racontez pas. J'ai débarqué ici hier soir, j'en repars demain. Je ne suis parmi vous que de passage. Ce n'est pas la peine que j'aille me flanquer dans la tête un souci dont je serai demain à 1.000 kilomètres.

NICOLE, *souriant.* — Vous avez raison, monsieur Lavagnadaire.

Elle le quitte et se dirige vers la chambre de Pierrette.

CHARLES. — Pourquoi ne m'appelez-vous pas « mon oncle » ? Je suis le frère du père de votre mari.

NICOLE, *souriant.* — Pardon. Je vous connais depuis si peu : je n'y pense pas. Et ce n'est pas ce que vous venez de me dire qui m'y aurait fait penser. Ce n'était pas très familial.

CHARLES. — Permettez...

Mais elle a frappé à la porte.

VOIX DE PIERRETTE. — Qu'est-ce que c'est ?

NICOLE. — C'est moi, Nicole, mère. Je peux entrer ?

VOIX DE PIERRETTE. — Non. Je suis en train de prendre mon bain de soleil.

NICOLE. — C'est que j'ai quelque chose à vous dire.

VOIX DE PIERRETTE. — C'est important ?

NICOLE. — Très.

VOIX DE PIERRETTE. — Ah ! Mais ça ne peut pas attendre un petit quart d'heure ? Le soleil est si bon !

NICOLE. — A votre aise !

Elle a haussé les épaules et va sortir.

CHARLES, *la retenant.* — Laissez-moi vous expliquer pourquoi je ne tiens pas à ce que les gens me racontent leurs ennuis. Ce n'est pas par égoïsme. C'est au contraire parce que je m'intéresse trop à leurs soucis. Je prends ça à cœur. Je participe. Quand je les ai quittés, je me fais encore de la bile pour eux. Et savez-vous ce qui arrive neuf fois sur dix ? C'est que lorsque je les revois et que je leur demande avec compassion si leur malheureuse affaire s'est arrangée, ils me regardent avec des yeux ronds et me disent : « Quelle histoire ? Ah ! oui... Mais ce n'était rien du tout ! » Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que tout le monde veut tout le temps me faire des confidences. Je ne sais pas à quoi ça tient. Je dois avoir une tête qui porte à ça.

NICOLE. — Vous avez une très bonne tête.

CHARLES. — Et le comble, c'est que si, moi, je veux raconter mes propres embêtements, personne ne m'écoute. Tenez, en ce moment, ma pauvre femme est malade...

NICOLE, *qui, sans l'écouter, se dirigeait vers sa porte.* — Vraiment ? Mais excusez-moi, je vous prie.

Elle sort.

CHARLES, *seul.* — Qu'est-ce que je disais !...

Pierrette apparaît. Elle est revêtue d'un peignoir de bain, assez mal attaché, sous lequel il apparaît qu'elle est en maillot. Elle vient de se vernir les ongles et elle agitera les mains pour les sécher.

PIERRETTE. — Eh bien, où est Nicole ?

CHARLES. — Elle vient de sortir.

PIERRETTE. — Qu'est-ce qu'elle me voulait ?

CHARLES. — J'ai cru comprendre qu'elle avait à vous faire part d'un ennui.

PIERRETTE. — Quel ennui ?

CHARLES. — Grâce au ciel, je ne sais pas !

PIERRETTE, *appelant.* — Nicole !

NICOLE, *apparaissant. Elle vient aussi de se vernir les ongles et agitera ses mains.* — Me voici, mère.

PIERRETTE. — Charles me dit que vous avez un ennui à m'apprendre.

NICOLE, *le désignant.* — Je vous l'apprendrai quand M. Lavagnadaire sera sorti.

PIERRETTE. — Vous pouvez parler devant mon beau-frère.

NICOLE. — Mais c'est lui qui tient à ne pas savoir.

CHARLES, *avec un soupir résigné.* — Oh ! tant pis ! allez-y ! Je n'ose pas espérer que mon séjour s'achèvera sans que je le sache ! Alors autant le savoir tout de suite.

NICOLE. — Eh bien, voici. Tout à l'heure, à l'usine, un délégué des ouvriers est venu présenter à Julien je ne sais quelles revendications. Julien a répondu qu'il ne pouvait rien décider en l'absence de son père. Le délégué a insisté. Il y a eu discussion. Et à la fin Julien a dit un mot de trop.

PIERRETTE. — Quel mot ?

NICOLE. — Le mot.

PIERRETTE. — Je ne saisis pas.

NICOLE. — M...

PIERRETTE. — Oh ! ma petite Nicole, vou un peu loin !

NICOLE. — Mais non, mère, ce n'est p qui dis ça à vous. C'est Julien qui l'a délégué.

PIERRETTE. — Ah !... J'aime mieux ça.

NICOLE. — Pas moi !... Parce que le c a considéré cela comme une provocation à de la classe ouvrière.

CHARLES, *qui prend tout de suite part.* — mon Dieu !

NICOLE. — Il est aussitôt passé dans t ateliers en donnant l'ordre de cesser imm ment le travail. Après quoi ils se sont en à cinq ou six dans un bureau, et dep discutent.

PIERRETTE. — Comment ? Ils discutent une demi-heure sur ce mot que Julien leur Il me semble cependant que s'il y a un r est clair, c'est celui-là.

NICOLE. — Mais vous ne comprenez do mère ? Ce qu'ils décident en ce momen la grève !

CHARLES. — Evidemment !... C'est effr

PIERRETTE, *légèrement.* — Voyons ! Ils pas faire la grève pour ça !

NICOLE. — Mais si !

PIERRETTE. — C'est un mot dont eux-m servent tout le temps ! Quand il m'arr traverser la cour au moment de la sor ateliers, je croise des ouvriers qui ba entre eux... eh bien, j'entends ce mot-là tas de bouches... et ça reste très affectu

CHARLES. — Ce n'est pas tout à fait p

PIERRETTE. — Ce qui m'étonne, c'est qu l'ait employé. J'ai toujours veillé à ce prenne pas l'habitude d'être grossier. Et pas nous qui lui avons donné l'exemple. S sait parfaitement être désagréable sans jamais besoin de dire un gros mot. Est- Charles ?

CHARLES. — Oui, oui, très désagréable.

PIERRETTE. — Et moi je ne dis jan Même si je me retourne un ongle. Ou si neuf a craqué. Non, vraiment, jamais jusqu'ici, ne s'était exprimé de cette façon veux pas insinuer que ce soit vous qui le appris, ma petite Nicole...

NICOLE. — Oh ! mais moi je le dis à l'oc

PIERRETTE. — Mais il y a par exe garçon de vos amis qui parle tout le tem façon si ordurière !

NICOLE. — Jean-Gustave ?

PIERRETTE. — Non, celui-là est orduri mais un peu moins. Un qui a aussi deux p *(A Charles :)* Les jeunes gens d'auj aiment bien se baptiser de deux préno doivent croire que ça leur donne une im double ! *(A Nicole :)* Vous voyez bien veux dire. Un rouquin.

NICOLE. — Claude-Emile ?

PIERRETTE. — Oui. *(A Charles:)* C'est joli garçon, avec une bouche ravissante, n'en fait sortir que des mots d'une effroyable. On ne peut pas le recevoir

CHARLES. — A cause des convives ?

PIERRETTE. — Non. A cause des dom

icole :) Vous sortez tout le temps ensemble. lui qui aura déteint sur Julien.

COLE. — La question n'est peut-être pas pour nt, mère, de rechercher qui a appris ce à Julien. Ce qu'il y a de regrettable, c'est s'en soit servi ! Je vous répète qu'en ce nt vos ouvriers décident s'ils vont faire la ou non.

RRETTE, *légèrement.* — Eh bien, qu'ils la nt !

ARLES. — Mais ce serait une catastrophe, auvre amie !

COLE. — Ah ! vous, au moins, vous voyez hoses comme elles sont !

ARLES. — Oui, moi, je vous l'ai dit : je cipe.

RRETTE. — C'est parce que ce mot de grève aie. Il ne sait pas ce que c'est. Il n'en a is vu. Lui, il habite Xaintrailles, Lot-aronne, un pays où le ciel est bleu, où les ont un accent amusant, où l'on ne fait rien...

ARLES. — Pardon ! On fait des bouchons.

RRETTE. — Tandis que moi, je suis née à ...

ARLES. — Pas-de-Calais.

RRETTE. — ... Un pays plein d'usines. J'avais rand-père usinier, un père usinier, deux s usiniers... Alors les grèves, j'ai connu ça ant toute mon enfance.

COLE, *un peu agacée.* — Je sais, mère, je Et il y a l'histoire de votre petite amie e qui était aussi la fille d'un usinier et qui entraînait à entrer et à sortir de l'usine fois par jour pour passer et repasser devant iquets de grève...

RRETTE, *qui rit à ce souvenir.* — Oui. En emps-là j'étais très innocente. Je ne me ais pas compte. Depuis, j'ai compris : je crois le jouait à s'imaginer que le piquet de grève se jeter sur elle et la violer.

ARLES. — A quoi rêvent les jeunes filles !

RRETTE. — Moi, j'aimais bien les grèves, e qu'on nous envoyait de la troupe. Une fois ous a envoyé des dragons. C'était magnifique.

COLE. — Vous m'avez déjà raconté cela eurs fois, mère.

RRETTE. — Il faut bien qu'on parle, mon nt. Si je raconte toujours les mêmes histoires, que je n'ai pas eu une vie encombrée. ons, vous ne pouvez pas exiger qu'un sou- ne serve qu'une fois.

COLE. — Non, mais il vaudrait peut-être x le servir à des personnes différentes.

RRETTE. — C'est bien facile. Il suffirait que famille changeât. Si, par exemple, mon fils rçait et se remariait, ça me donnerait une locutrice pour laquelle mes histoires seraient es.

COLE. — C'est une idée.

Elles sont face à face. Elles agitent toutes deux les mains pour sécher leur vernis. Et l'on se demande si elles ne vont pas s'égratigner.

RRETTE. — Je plaisante, ma petite Nicole, êtes une bru très gentille. Et puis on sait n'on a, on ne sait pas ce qu'on trouve. *(Dans ême mouvement :)* Qu'est-ce que je disais ? Ah ! oui. Je vous disais que les grèves, je sais ce que c'est. Et c'étaient des grèves sérieuses. *(Avec fierté :)* On nous a cassé trois fois les vitres du salon !

NICOLE. — Soit dit sans vous vanter.

PIERRETTE. — Oui. *(Avec mépris :)* Tandis qu'ici... peuh !... une grève dans une fabrique de parfums !...

CHARLES. — Eh bien ?

PIERRETTE. — C'est moins grave.

CHARLES. — Pourquoi ?

PIERRETTE. — C'est vrai, au fait, pourquoi ?... C'est ce mot de « parfum »... C'est déjà ça, quand je me suis mariée, qui m'a fait accepter mon mari si facilement. Il m'a dit : « Je suis parfumeur. » Ça m'a charmée. J'ai compris ensuite que c'était un usinier.

NICOLE. — Eh bien, mère, il faut vous rendre compte des conséquences qu'une grève dans votre petite usine de parfums peut avoir... Primo, toutes les autres usines de parfums vont, bien entendu, suivre le mouvement... Secundo, le bâtiment, qui dans ces cas-là est toujours prêt à marcher... quand je dis « marcher » je veux dire...

CHARLES. — Vous voulez dire : s'arrêter.

NICOLE. — Oui. Le bâtiment va certainement déclencher une grève de solidarité. Tertio, les circonstances sociales sont telles en ce moment que de petites revendications présentées quelque part ne peuvent que donner à d'autres l'envie d'en imposer de grosses... Alors ce sont les cheminots, les mineurs, les fonctionnaires... les transports débraient, les fours s'éteignent... C'est la hausse des salaires, l'inflation, le franc qui dégringole... Et le gouvernement, vermoulu comme il est, bien entendu il s'effondre...

PIERRETTE. — Oh !... Et tout ça parce que Julien a dit m...?

NICOLE. — Oui.

PIERRETTE, *avec force.* — Ça prouve que j'avais raison quand je suppliais son père de ne pas forcer cet enfant à entrer à l'usine ! Si, comme il en avait envie, on l'avait laissé être romancier, le pauvre petit aurait pu sans inconvénient écrire le mot en question pendant cinq cents pages !

CHARLES. — Ç'aurait même fait tirer ses romans à cinq cent mille !

PIERRETTE, *regardant ses fenêtres.* — Alors on va nous casser nos vitres ?... A Lens, du moins, c'étaient de toutes petites fenêtres... Mais ici, Jérôme a fait faire des baies énormes !... Tiens, lui qui est toujours si prévoyant, il n'a pas pensé à ça !

NICOLE. — J'espère encore que nous pourrons empêcher ce malheur. J'ai aussitôt téléphoné à votre cousin. Il est en train d'essayer d'arranger les choses.

PIERRETTE. — Vous avez eu cent fois raison. *(Expliquant à Charles :)* C'est Raphaël. Raphaël Pancalier. Il est l'avocat-conseil de Jérôme.

CHARLES. — Je viens de lui serrer la main.

PIERRETTE. — Il va certainement trouver quelque chose. Il est extraordinaire. Il ferait s'embrasser deux ennemis mortels. Je ne dis pas qu'il les ferait cesser de se haïr, mais il les ferait

s'embrasser ! *(Entre Raphaël.)* Eh bien, c'est arrangé ?

RAPHAËL. — Peut-être.

PIERRETTE. — Vous voyez !

RAPHAËL. — Nicole t'a mise au courant ?

PIERRETTE. — Oui, elle m'a expliqué que le gouvernement allait s'effondrer et que les transports allaient débrayer. Je me demande si elle n'exagère pas un peu. Parce que, enfin, ce n'est pas parce que le général Cambronne a dit ce mot-là que Napoléon a perdu la bataille de Waterloo !... Et puisque c'est arrangé !

RAPHAËL. — Mais non, ce n'est pas arrangé. Ce qu'il fallait obtenir d'abord, c'est que rien d'irréparable ne soit décidé. Ça, j'y suis arrivé. Maintenant il faut que...

PIERRETTE, *le coupant.* — Quand je vous le disais qu'il est extraordinaire ! Il n'a pas son pareil pour trouver des compromis et des terrains d'entente. Vous savez qu'il est mon cousin germain, que nous avons été élevés ensemble. Quand nous étions fillettes, ma sœur et moi, nous nous battions à qui aurait la paire de patins à roulettes. Il intervenait et nous donnait un patin à chacune. Et nous cessions de nous battre. Nous cessions aussi de patiner. Parce que les patins, comme ça, ça n'amusait plus personne.

NICOLE, *qui retient son agacement.* — C'est encore une histoire que vous m'avez racontée plusieurs fois, mère. Et puis le moment n'est peut-être pas aux anecdotes.

PIERRETTE. — C'est toujours le moment quand l'anecdote est amusante. *(A Charles :)* Comme les jeunes générations manquent de légèreté !

NICOLE, *lui tournant le dos, à Raphaël.* — Alors ?

RAPHAËL. — Alors il faut que je voie Julien. Où est-il ?

NICOLE. — Je ne sais pas. Après ce haut fait il a été se cacher quelque part.

RAPHAËL. — Il ne doit pas être fier. Il doit imaginer la réaction qu'aura son père si, en rentrant, il trouve son usine en grève. Quand revient-il, Jérôme ?

PIERRETTE. — Comme si je savais ces choses-là ! Quelquefois, oui, Jérôme tient à ce qu'on sache quand il rentre de voyage, mais alors c'est à la presse qu'il le dit, pas à sa famille. C'est un homme qui n'a jamais été attendu sur les quais de gare que par des journalistes. Comment veux-tu que je sache quand il rentre ? je ne sais déjà pas quand il part ! Je le saurais s'il avait besoin que je lui fasse sa valise. Mais ce n'est pas à moi qu'il le demande. Il a raison d'ailleurs : je n'ai jamais su faire une valise. Je mets toujours dedans un tas de choses inutiles. Ce qui fait qu'il m'arrive de me demander tout à coup : « Est-ce que mon mari est à la maison en ce moment ou non ? » Pour avoir la réponse, au reste, je n'ai qu'à prêter l'oreille : si les portes battent et si les domestiques chantent en faisant le ménage, c'est qu'il n'est pas là. Et nous apprenons qu'il est à Yokohama ou à Honolulu.

CHARLES. — Il vous envoie une carte ?

PIERRETTE, *sans ironie.* — Non, pourquoi ? Nous ne faisons pas collection de cartes postales. Nous l'apprenons par les journaux ou la radio.

RAPHAËL. — Je peux te dire où il est en ce moment. Il est à Grasse, où il traite une affaire de néroli. Le néroli, c'est le nom c cial de la fleur d'oranger.

PIERRETTE. — Ils dépoétisent tout ! donné à la fleur d'oranger un nom comm

NICOLE. — L'endroit où il est n'a pas be d'importance. Ce que je voudrais, quant c'est qu'il n'en revienne pas avant qu histoire soit terminée.

PIERRETTE. — Rapha va trouver quelqu n'en doutez pas.

RAPHAËL. — Mais j'ai trouvé ! Il faut que Julien fasse des excuses au délégué.

PIERRETTE, *qui bondit.* — Des excuses !

RAPHAËL. — Oui !... On n'appellera « des excuses », bien entendu, on appell « une mise au point ».

PIERRETTE, *calmée.* — Ah ! comme change tout.

RAPHAËL. — Et à ce propos, Pierrette prie de ne pas mettre de bâtons dans les et de ne pas laisser ton fils s'imaginer approuves la façon dont il s'est conduit. J demande pas de lui laver la tête...

PIERRETTE, *l'interrompant.* — Pourquoi Je ne suis pas une idiote. Je comprends tr la catastrophe qu'il aurait pu causer. Et é ment on ne peut pas permettre à un d'arrêter comme ça les transports. C'est in sible. Il est vrai que ce n'est pas la faute petit si on l'oblige à recevoir des d ouvriers ! Ça ne fait rien, tu peux comp moi pour lui passer un savon.

RAPHAËL. — Laisse-moi plutôt le lui moi-même. Toi, tu en es bien incapable.

PIERRETTE. — Oh ! par exemple !

RAPHAËL. — Tu as pour lui une indu aveugle. Parce que tu n'as qu'un fils, tu qu'il est unique ! Tu as toujours encoura ses défauts.

PIERRETTE. — Bien sûr : il a les mêm moi !... Et, après tout, c'est moi qui les donnés !

RAPHAËL. — Et tu l'as toujours bourré d en cachette de son père.

PIERRETTE. — Puisque son père ne donnait pas ! Mais ce n'est pas par faible je lui glissais quelques billets. C'est par sans ça, qu'est-ce qu'il aurait fait, le pauvr quand il en avait besoin ? Il aurait fait font tous les enfants : il aurait fouillé da sac. Et j'ai horreur qu'on fouille dan sac !... Tu m'agaces, Rapha. Je considère élevé mon fils comme il se doit. J'en pr femme à témoin. Et si tu avais reçu au gifles que je lui en ai donné, tu ne prét pas que j'ai failli à mon devoir de mère

RAPHAËL. — Oui, mais quand l'as-tu g

PIERRETTE. — Comment, quand ?

RAPHAËL. — Quand il venait de manque écrasé ou de tomber à l'eau... parce que t eu peur pour lui.

PIERRETTE. — Eh bien ?

RAPHAËL. — C'étaient des gifles de te

PIERRETTE. — C'étaient tout de mê gifles. *(Vers Nicole :)* Je vous assure pleurait. *(Agacée :)* Et puis après, d'aille n'ai jamais cherché à cacher que j'ai

on !... *(A Raphaël :)* Avec ça que tu n'aimes con fils, toi ! Tu étais fou d'angoisse quand passé son bachot, ton fils !

PHAËL. — Bien entendu. Crétin comme il celui-là, il ne pouvait récolter que des zéros.

HARLES, *indulgent et pensant sans doute à même.* — Ce n'est pas grave. Il y a des gens rquables qui ne sont pas bacheliers.

PHAËL. — Mais Jean-Gustave a été reçu. la mention « Très bien ».

HARLES. — Ah ?

PHAËL. — Il avait copié sur son voisin. *(A rette :)* Donc, Pierrette, c'est bien convenu. lien faisait des difficultés pour présenter des ses, je peux compter que tu ne le soutiendras pas.

ERRETTE, *haussant les épaules.* — Mais naturellement, voyons !

PHAËL. — J'espère qu'il aura l'intelligence comprendre quelles conséquences son refus aînerait. Je l'espère sans en être tout à fait Parce que, soit dit sans te froisser, Pierrette, ne demande quelquefois si ce n'est pas un n comme mon fils.

ERRETTE. — C'est curieux comme depuis que temps tu as une tendance à considérer les jeunes gens comme des crétins. Ça doit signe que tu vieillis.

PHAËL. — Note que Julien est peut-être très lligent. On ne sait pas : il ne vous parle pas.

ERRETTE. — Il ne te parle pas ?

PHAËL. — Non. Il me répond, mais il ne parle pas. Il m'écoute avec un petit air supér. Il a l'air de penser : « Ne discutons pas cette vieille baderne. »

ERRETTE, *outrée.* — Oh !

PHAËL. — Et toi ? Il te parle, à toi ?

ERRETTE. — Mais oui, voyons ! Enfin, un peu. réalité est que cet enfant est un modeste. La onnalité de son père l'écrase. Jérôme est un me supérieur, c'est incontestable. Ce petit l'a ours vu entouré de solliciteurs, de flatteurs, ens anxieux de ses moindres paroles. Alors nt cet homme-là, le pauvret, il n'a jamais donner son petit mot personnel. Cela fait qu'il tu.

HARLES. — Mais vous, vous n'êtes pas écrase.

IERRETTE. — Non, pas du tout, n'est-ce pas ? s quand on a pris l'habitude de se taire, on ait avec tout le monde. D'ailleurs, s'il n'a pas de longue conversation avec moi, c'est ma te. Il a essayé une fois ou deux, seulement il t question de football, et je n'y comprenais . Alors il n'a pas insisté.

APHAËL. — Eh bien, fasse le Ciel que je trompe en supposant qu'il n'est pas très lligent.

HARLES. — On pourrait demander à sa jeune me ce qu'elle en pense.

APHAËL. — Elle m'a dit tout à l'heure qu'elle sidérait qu'il venait de se conduire comme imbécile.

IERRETTE. — Si tu habitais à côté de leur mbre, tu verrais qu'elle ne dit pas ça tout le ps ! *(Soudain :)* Mais vous êtes là à parler, arler, tous... et la seule chose qui soit vraiment inquiétante là-dedans, vous n'avez même pas l'air d'y penser !

RAPHAËL. — Quoi ?

PIERRETTE. — La cause de ça !... Vous ne vous préoccupez que des résultats que le mot de Julien peut avoir... Mais ce qu'il y a de grave, c'est la raison pour laquelle il l'a dit !... Voyons, voilà un garçon qui n'a pas l'habitude d'être grossier, il a une discussion avec un délégué ouvrier, et, au lieu de lui dire : « Je ne suis pas de votre avis »... ou : « Vous m'ennuyez »... ou même : « Zut ! »... il lui dit... oui !... Ce n'est pas normal. Il y a quelque chose ! Et je devine ce que c'est ! *(Avec autorité :)* Ça vient de son foie !

RAPHAËL, *haussant les épaules.* — Tu m'as fait peur !

PIERRETTE, *toujours avec autorité.* — Il a une crise de foie ! Et une crise foudroyante, parce que ces jours derniers encore il était d'excellente humeur, en pleine vitalité ! *(A Nicole :)* N'est-ce pas ?

NICOLE. — Oui, avant-hier nous avons été au cinéma, il a ri toute la soirée, et...

PIERRETTE, *avec intention.* — Je vous ai entendus quand vous êtes rentrés... En pleine vitalité ! *(Elle reprend :)* Et hier matin il chantait à tue-tête en se lavant. C'est une crise foudroyante, je vous dis. *(A Raphaël :)* Si ce n'est pas ça, explique pourquoi il n'a pas dit que « zut » au délégué ! *(Julien apparaît. C'est un garçon dans les vingt-cinq ans.)* N'est-ce pas, mon chéri, que tu as une crise de foie ?

JULIEN, *ahuri.* — Mais non, Manouche.

PIERRETTE. — Tu as bien digéré la sauce tartare du déjeuner ?

JULIEN. — Mais oui, Manouche.

PIERRETTE. — Alors je ne comprends plus !

NICOLE. — Mère, si vous vouliez bien laisser parler M. Pancalier ?

PIERRETTE. — Mais certainement. Qu'il parle, qu'il parle ! *(Et tout de suite à Julien :)* Alors, tu veux nous faire casser nos vitres ?

JULIEN. — Nos vitres ?

PIERRETTE. — Des vitres de 3 m. 50 ! Je sais bien que nous arrivons vers l'été, mais c'est toujours désagréable d'avoir des vitres cassées.

RAPHAËL. — Il n'est pas question de vitres ! Mais grâce à toi, en effet, mon gaillard, nous voilà avec une menace de grève sur les bras. Et il faut que moi j'accoure, que je lâche tout pour venir ici réparer tes gaffes !

PIERRETTE, *avec une fausse conviction.* — Ton parrain a raison. Il n'a pas que ça à faire dans la vie.

JULIEN. — Je suis désolé.

RAPHAËL. — Comme si je n'avais pas assez de mes embêtements personnels. Justement il m'arrive en ce moment une histoire... *(A Charles :)* Je vous raconterai ça.

CHARLES. — Je n'y tiens pas !

RAPHAËL. — Si, si. C'est une histoire empoisonnante.

CHARLES. — Bien entendu !

RAPHAËL. — Et il faut que tu me flanques une grève dans les jambes !

PIERRETTE. — Il faudrait s'entendre, Raphaël : est-ce qu'elle est dans les jambes ou sur les bras ?

RAPHAËL. — Mais elle est partout !

PIERRETTE, *avec la même autorité mais sans conviction.* — Ton parrain a raison. Une grève, c'est très ennuyeux. Tu aurais dû te retenir, mon enfant. Si tu crois que c'est drôle pour ton oncle Charles, tiens ! Il quitte pour une fois sa province, il se fait une fête de venir à Paris et il va tomber dans une émeute !

CHARLES. — Je ne suis venu que pour consulter un médecin pour ma femme.

PIERRETTE. — Le motif n'a pas d'importance. Pour un provincial, un voyage à Paris c'est toujours une fête. Tu gâches le séjour de ton oncle.

JULIEN, *toujours du bout des lèvres.* — Je suis navré.

CHARLES. — Oh ! vous savez, quand les membres d'une famille sont séparés, ils ne se rencontrent guère que dans des circonstances ennuyeuses... En vingt ans, toutes les fois que j'ai revu mon frère ç'a été à l'occasion d'un ennui : la maladie de ma mère, le décès de mon père, le partage de la succession... Alors, si aujourd'hui je trouve sa maison en grève, ça ne fait que continuer.

RAPHAËL. — Si cela ne faisait que gâter votre séjour, mon cher Charles, permettez-moi de vous le dire, ce ne serait rien. Malheureusement, la vivacité de Julien peut avoir des conséquences plus graves. Est-ce que tu les entrevois seulement ?

JULIEN. — Vaguement, parrain.

RAPHAËL. — J'espère les éviter. Mais que cela t'apprenne au moins que lorsqu'on a sur les épaules la direction, fût-elle temporaire, d'une usine, on pèse ses mots !

PIERRETTE, *avec une grimace.* — Tais-toi : ça fait image !

JULIEN. — C'est vrai, je n'aurais pas dû.

PIERRETTE. — Qu'est-ce qui t'a pris, voyons ? Ce n'est pas un mot à dire dans une usine de parfums !

RAPHAËL. — Pierrette !

PIERRETTE. — Quoi ? Tu voulais que je lui dise qu'il a eu tort, je le lui dis. Julien, tu as eu tort. Tu étais sans doute énervé...

JULIEN. — Oui.

PIERRETTE. — ... parce que tu as mal au foie ou pour autre chose. Alors tu as dit ça : il paraît que ça soulage. Seulement si tu avais absolument besoin de le dire, tu n'avais qu'à le dire à ta femme ou à moi. N'est-ce pas, Nicole ? Ou si tu estimais qu'il fallait le dire à ce délégué ouvrier, c'est quand même une initiative que tu ne devais pas prendre : il fallait laisser ça à ton père.

NICOLE, *qui était près de la fenêtre.* — Je vous préviens que j'aperçois dans la cour de l'usine des groupes qui tiennent des conciliabules.

PIERRETTE. — Et alors ?

NICOLE. — Alors il vaudrait peut-être mieux ne pas perdre notre temps ici en parlotes inutiles.

RAPHAËL. — C'est exact. *(A Julien:)* Mon petit, il n'y a qu'un moyen de rattraper ça : il faut que tu acceptes d'avoir un nouvel entretien avec ce délégué... entretien au cours duquel tu... tu procéderas à une mise au point de l'inci

JULIEN. — Bon.

PIERRETTE, *comme un renseignement.* — qu'il appelle une mise au point, c'est des ex

RAPHAËL, *furieux.* — Pierrette !

PIERRETTE. — Ah ! il faut tout de même sache ce qu'il va faire ! *(A Julien:)* demande de faire des excuses.

JULIEN, *tranquillement.* — J'avais bien pris. *(A Raphaël:)* C'est entendu.

PIERRETTE, *outrée.* — Comment ? Ça ne milie pas ?

JULIEN. — Il vaut mieux ça qu'une grèv

PIERRETTE. — Quel drôle de point de vue tu ne me ressembles pas. Moi, quand petite, je pouvais avoir tous les torts, laissais fourrer des journées entières da cabinet noir plutôt que de demander pardo

RAPHAËL. — Ce n'est pas le moment de l peler à ton fils.

PIERRETTE. — Oh ! à ce que je vois, risque pas de l'influencer !

JULIEN, *à Raphaël.* — Est-ce que j'y vai de suite ?

RAPHAËL. — Non. Il ne faut pas non montrer de l'empressement !... Ils en profite pour doubler leurs revendications ! Je vai au délégué que tu es d'accord sur le pr d'une entrevue. Je te préviendrai quand c le moment de te montrer. La seule chos complique, c'est ton sacré mot ! Le délégué dère que puisqu'il était devant toi le représ des ouvriers, tu as insulté toute la classe ou

PIERRETTE. — C'est bien facile à arrange n'as qu'à lui jurer que tu ne lui as dit ç titre personnel.

RAPHAËL. — Pierrette, je crois que tu mieux de nous laisser arranger ça tout *(Il la regarde.)* Qu'est-ce que tu fabrique ce costume à 3 heures de l'après-midi ?

PIERRETTE. — Je prenais un bain de sole

RAPHAËL. — Eh bien, tu devrais y reto

PIERRETTE. — Je ne vais pas prendre u de soleil dans une maison dont on va cass vitres.

Raphaël hausse les épaules et sort.

NICOLE, *ironique.* — Oh ! pourquoi pas

Elle entre dans sa chambre.

PIERRETTE. — C'est une question de pud

Julien a regardé sa femme sortir, regarde sa montre. Maintenant il m front contre la vitre.

CHARLES, *baissant la voix.* — A prop pudeur, voilà un moment que je voulais faire remarquer, ma chère Pierrette, que peignoir bâille.

PIERRETTE. — Ce n'est pas un bâillement gieux. N'ayez pas peur, votre veston ne s'o pas.

CHARLES. — Mais votre fils est là.

PIERRETTE. — Oh ! ce n'est pas la pr fois qu'il me voit dans cette tenue... Est- vous retardez à ce point-là ? Voyons, m Xaintrailles, quand on prend des bains de on ne doit pas revêtir des cottes de maill vais aller m'habiller, tenez. *(Elle va à J*

s avant je voudrais être rassurée. Julien, mon
i, tu es sûr que tu n'as pas mal au foie ?
ULIEN. — Tout à fait sûr, Manouche.
IERRETTE, *lui touchant le cou.* — Il me semble
tu as un peu de fièvre.
ULIEN, *s'écartant.* — Mais non, voyons.
IERRETTE. — Alors, tu n'as rien ?
ULIEN, *énervé.* — Rien du tout.
IERRETTE. — C'est drôle, j'ai de la peine à te
re. Il est vrai que s'il n'y avait que les
ades qui emploient le mot en question, c'est
n'y aurait guère en France de gens bien
ants !

Elle sort.

ULIEN, *après un temps.* — Naturellement si,
a quelque chose.
HARLES, *mécontent.* — Allons bon !... A ce
je comprends, quelque chose que tu ne veux
dire à ta mère...
ULIEN. — Non.
HARLES. — Ni à ta femme.
ULIEN. — Encore moins.
HARLES. — Et que tu vas me dire à moi.
ULIEN. — Oui, mon oncle, parce que, toi...
HARLES. — Oh ! je sais, je sais ! J'attire les
fidences comme les chênes attirent la foudre.
y a rien à faire. Dans le chemin de fer, en
ant, le contrôleur, après m'avoir poinçonné
billet dans le couloir, m'a raconté qu'il était
!
ULIEN. — Ah ? lui aussi ?
HARLES, *stupéfait, le regardant.* — Comment ?
-ce que, toi, tu... ?
ULIEN. — Oui. Il paraît.
HARLES, *navré.* — Eh bien, tu commences de
ne heure !
ULIEN. — Oui : il n'y a que six mois que je
s marié.
HARLES. — Les femmes sont devenues d'une
cocité !
ULIEN. — J'ai appris ça hier après-midi en
ivant à l'usine. Le concierge m'a arrêté pour
donner un petit paquet et une lettre. Une
me venait de les lui porter en lui recomman-
nt : « Veuillez remettre ceci à M. Lavagna-
re dès qu'il arrivera... en mains propres... »
ricane.) Pourquoi en mains propres ? quelque
se d'aussi sale !... Voilà l'ordure.

Il lui donne la lettre.

HARLES. — Je ne sais pas si je peux la lire.
ULIEN. — Mais si ! Je n'ai pas de secrets
ur toi.
HARLES. — Oh ! ça, je n'en doute pas !...
is je ne sais pas si j'ai mes lunettes. *(Il se*
ille.) Ah ! si. *(Il chausse ses lunettes et lit :)*
Monsieur, je n'irai pas par quatre chemins : je
us écris pour me venger. Nous sommes trompés
is les deux, moi par mon amant, vous par votre
mme. Ils se rencontrent 4 *bis*, rue de l'Abbé-
jatière, escalier A, au premier, à droite. Vous
y trouverez demain vendredi à 5 heures.
ttez 5 heures et demie, car je sais qu'elle
ive souvent en retard. Voilà la clef de l'appar-
ent. Vous n'aurez qu'à ouvrir et vous serez
ié. *Post-scriptum.* — La serrure est un peu
c. » Ce n'est pas signé.
ULIEN. — Non.

HARLES. — Je ne suis pas graphologue, mais on voit aux jambages qu'il s'agit d'une personne distinguée.

ULIEN. — Étant donné les circonstances, mon oncle, il vaudrait mieux ne pas parler de jambages !

HARLES. — Pardon. *(Il porte la lettre à ses narines.)* La missive est parfumée.

ULIEN. — Oui. Ça ne rend pas la nouvelle plus agréable. C'est même un parfum de la maison. Mon père y verrait la preuve que nos produits se vendent bien ! C'est du *Sourire d'avril.*

HARLES. — Joli nom.

ULIEN. — Oui, mais le sourire, dans l'occurrence !... Et voici la clef. *(Charles la prend.)* Tu fais comme moi : tu la regardes. Je l'ai retournée dans tous les sens pendant des heures. Elle ne raconte rien. C'est une clef d'appartement. Elle ressemble à la mienne. Elle ne commence à dire quelque chose que si l'on pense qu'elle ouvre une garçonnière.

HARLES. — Mais en ce cas, évidemment, elle devient éloquente. Ah ! mon pauvre enfant !... Je comprends maintenant pourquoi tu as dit m... au délégué.

ULIEN. — Il y avait déjà un bon bout de temps que je n'écoutais plus ce qu'il me racontait. Il m'énervait seulement avec ses discours. Alors c'est parti tout seul.

HARLES. — Ben, voyons ! c'est tout naturel. Le seul ennui, c'est que ce soit celui-là qui se soit trouvé à ce moment devant toi !

ULIEN. — Ce qu'il y a d'exaspérant, c'est que je me demande si ce n'est pas seulement une blague que des copains me font.

HARLES. — Oh !... mais ce serait une blague idiote !

ULIEN, *sans rire.* — Mais j'ai des copains idiots. Surtout Jean-Gustave, le fils de mon parrain. Je vous raconterai un jour le coup du croque-mort qu'ils ont fait à un type. *(Il rit.)* Je dois dire que c'était rigolo.

HARLES. — A première vue on ne s'en douterait pas. Le coup du croque-mort !

ULIEN. — Si, si. C'était vache, mais c'était rigolo. *(Revenant à son souci :)* Non, ils sont très capables de m'avoir monté ce bateau-là. Peut-être qu'à 5 heures et demie, quand j'aurai ouvert avec cette clef la porte du premier à droite, escalier A, dont la serrure est dure, je me trouverai en présence de toute la bande qui m'y attendra, en se tordant d'avance, pour me voir faire une entrée de mari outragé !... Tu te rends compte ?... J'aurai l'air d'une bille !

HARLES. — Tu n'as qu'à ne pas y aller.

ULIEN. — Si j'étais certain que c'est une blague, je n'irais sûrement pas. *(Assombri :)* Seulement, après tout, c'est peut-être vrai. *(Charles, qui ne sait quoi répondre, fait un geste désolé. Après une petite pause, Julien reprend :)* Ce qui m'a fait penser à une blague, c'est le nom de la rue. Rue de l'Abbé-Bajatière. Mais d'un autre côté, avec la difficulté qu'on a actuellement à trouver n'importe quel local, un type qui aurait besoin d'un coin pour faire l'amour ne ferait pas attention au nom de la rue.

HARLES. — C'est juste.

ULIEN, *après une petite pause.* — En tout cas,

la rue existe. *(Avec un peu de gêne :)* J'ai été me rendre compte hier après dîner. C'est une petite rue. Le 4 *bis* est une grande bâtisse. Il n'y avait pas de lumière aux fenêtres... comme dans les endroits où l'on ne vient que de 5 à 7. Je suis resté là-devant peut-être un quart d'heure. Un assez fichu quart d'heure, d'ailleurs. Je me suis fait racoler trois fois... le coin est plein de filles qui font le trottoir...

CHARLES. — Pauvre abbé Bajatière !

JULIEN. — Et puis je suis rentré sans être plus avancé !

CHARLES. — Tu n'as pas cherché à interroger ta femme ?

JULIEN. — Mais non, voyons ! Si c'était vrai, elle m'aurait raconté un boniment !... tandis que si je la pince en flagrant délit, ça lui sera tout de même plus difficile de mentir !... Et puis c'est déjà ridicule, une scène de jalousie, mais quand on n'est même pas sûr qu'elle est justifiée !... comment veux-tu qu'on la fasse bien ! Et si par hasard ce n'était pas vrai...

CHARLES. — Oui, il faut tout prévoir.

JULIEN. — Si ce n'était pas vrai, de quoi aurais-je l'air devant Nicole ?

CHARLES. — D'une bille.

JULIEN. — Oui ! Parce qu'il y a quelqu'un de plus ridicule qu'un cocu, c'est celui qui croit l'être et qui ne l'est pas !

CHARLES. — C'est un cas si exceptionnel !

Un temps.

JULIEN. — Pour te dire l'exacte vérité, j'ai une certaine difficulté à croire Nicole capable de ce truc-là. C'est une fille sérieuse et même un peu distante. Qui me fait volontiers des scènes à l'occasion.

CHARLES. — Oh ! tu sais, elles n'ont pas besoin d'avoir la conscience tranquille pour être désagréables avec leur mari !

JULIEN. — Non, mais elle... Et puis elle est assistante sociale !

CHARLES. — Et alors ?

JULIEN. — On ne se représente pas une assistante sociale dans une garçonnière !

CHARLES, *peu convaincu.* — Oui. Hum !... Je crains, mon petit Julien, que ce ne soient là que des prétextes que tu te donnes. En réalité, tu as peine à le croire parce qu'on s'imagine toujours que, soi, on ne peut pas être trompé.

JULIEN. — Ah ! c'est possible... C'est aussi parce que, moi, jusqu'ici, je lui ai été fidèle. Elle aurait pu attendre au moins que je commence !...

CHARLES. — Et... tu as une idée sur le partenaire ?

JULIEN. — Non. Nous avons une bande d'amis : ils en sont tous capables.

CHARLES. — Mais tu n'as pas une préférence ? Je veux dire : tu n'en vois pas un plutôt qu'un autre qui... en y réfléchissant...

JULIEN. — Non. Il est vrai que je n'y réfléchis pas.

CHARLES. — Tu veux te laisser le plaisir de la surprise ?

JULIEN. — Ce n'est pas ça ; c'est que si je réfléchissais, ça ne ferait que me mettre les nerfs en pelote et ça ne m'avancerait pas. Mais que ce soit Chose ou Machin, ce qu'il y a de certain, c'est que, si cette histoire n'est pas une blague, à 5 heures et demie, rue de l'Abbé-Bajatière, va y avoir du sport !

CHARLES. — Ah ! tu as eu tort de me raconter ça ! D'abord parce que ça m'ennuie de le savoir, ça me met une barre sur l'estomac, tiens ! puis parce que, maintenant que tu me l'as dit, je vas te croire obligé de le faire !... C'est le drame des confidents !

NICOLE, *apparaissant.* — Eh bien, c'est arrangé ?

CHARLES, *étourdiment.* — Comment veux-tu vous que ça s'arrange !

NICOLE. — Est-ce que le délégué soulève de nouvelles difficultés ?

CHARLES. — Ah ! pardon !... Je pensais à autre chose.

JULIEN. — Nous ne nous sommes pas encore revus.

NICOLE. — Je voulais te dire, Julien... Je suis peut-être gêné de faire des excuses parce que tu t'imagines peut-être que cela risque de te diminuer à mes yeux... Tu dois te rappeler que je t'ai quelquefois traité de moule... mais je te disais ça quand j'étais en colère, parce que, quand on se dispute, il faut bien se dire quelque chose... Mais à l'instant il s'agit d'empêcher cette grève, et rien tout. Ne va pas t'amuser à te souvenir de ce que je te raconte quand nous nous disputons, ne pense pas à moi en ce moment.

CHARLES, *doucement.* — Ça lui sera peut-être difficile.

NICOLE. — Enfin, si tu as l'impression de te conduire d'une façon piteuse aujourd'hui, ce que je te le reprocherai peut-être dans nos disputes futures, mais que je saurai que j'ai tort.

CHARLES, *toujours doucement.* — Et puis vous n'aurez peut-être plus d'occasions de vous disputer.

NICOLE, *souriant.* — Ah ! ça, j'ai peur que...

CHARLES, *regardant sa montre.* — On ne sait pas encore.

NICOLE. — En tout cas, que ce ne soit pas l'idée de moi qui te retienne de faire ce qu'il faut. N'est-ce pas ?... *(Il ne répond pas.)* Tu m'écoutes ou non ?

JULIEN. — Oui, ma chérie. D'accord.

Elle sort.

CHARLES, *étonné.* — Tu l'appelles « ma chérie » ?

JULIEN. — Oui. Jusqu'à 5 heures. *(Il met la lettre.)* D'ici là il n'y a pas de raison qu'elle ne lui parle pas comme d'habitude.

CHARLES. — Ah ?... Oui, c'est vrai.

JULIEN. — C'est même ce qui m'empoisonne depuis que j'ai reçu ce truc-là !... C'est énervant d'attendre ce que l'on doit penser ! Cette nuit, je m'en suis tiré en faisant semblant d'avoir la migraine.

CHARLES. — Pourquoi ?

JULIEN. — Parce que je me disais que ce n'est peut-être pas avec ma femme que j'aurais dû faire l'amour, mais avec la maîtresse d'un autre !

CHARLES. — Je comprends ton abstention. Mais à ton âge, c'est une solution qui ne peut être que provisoire. Il est vrai qu'à 5 heures et demie tu seras fixé. *(Très agité :)* C'est terrible.

JULIEN. — Ne t'énerve tout de même pas plus que moi.

ARLES. — C'est plus fort que moi. Quand on aconte un malheur, je l'imagine trop bien ! tous ses détails ! Je me mets à ta place. Je ets aussi à la place de cette petite. Finale- je souffre plus que toi et elle parce que je re pour vous deux. Et elle ne se doute de ! Elle est désagréable avec toi comme si de n'était. Tu as vu ? Elle te parlait tranquille- de vos disputes futures. C'était émouvant. i... Ah ! je sens ce que tu éprouves ! Tu la rdes et tu te dis que tout à l'heure tu vas etrouver ailleurs !... Tu te dis qu'en ce ent, si elle s'habille ici, c'est pour aller se biller autre part !... Et que si elle met de soin à se vêtir, c'est pour se dénuder ntage !

LIEN, *faisant la grimace.* — Non, je ne me sais pas ! mais c'est vrai, nom de D... !

ARLES. — Tu vois que tu n'aurais pas dû parler ! Je participe trop !... Par exemple, une chose que je me représente, qui pourrait er rue de l'Abbé-Bajatière !

LIEN. — Quoi ?

ARLES. — Non ! non !... ça se fait souvent ces cas-là... mais si tu n'y penses pas, ce pas à moi de t'y faire penser !... Ce serait ux !... Je serais venu à Paris pour assister ! Et moi qui n'ai apporté qu'un costume !...

LIEN. — Je ne comprends pas ce que tu veux mon oncle.

ARLES. — Tant mieux. Continue !

ERRETTE, *apparaissant.* — Quelle heure ?

LIEN. — 3 heures et demie.

ERRETTE. — Déjà ?

LIEN. — Seulement !

ERRETTE. — Tu es sûr ?

LIEN. — Oh ! oui. Je n'ai pas besoin de rder ma montre.

ERRETTE. — Sais-tu si Nicole sort cet après- ?

LIEN. — Si elle ?... *(Ricanant :)* Ah ! oui ! C'est probable ! Pourquoi ?

ERRETTE. — Parce que si elle allait dans les ges de la rue Saint-Honoré je lui demande- d'acheter un pâté chez Poirier... Moi, j'ai un le courses à faire, j'ai peur de ne pas avoir mps... Puisque tu me jures que tu n'as pas au foie et que tu adores le pâté, il faut en er.

ARLES, *doucement.* — Il n'aura peut-être pas ce soir. *(Avec un soupir:)* Moi non plus.

LIEN, *amer.* — Et il vaut mieux que tu ne tes pas sur Nicole.

ERRETTE. — Pourquoi ?

ARLES. — Je crains qu'elle ne soit prise tout ès-midi.

ERRETTE. — Oh ! elle abrégera certainement 'elle compte faire.

LIEN. — Ce n'est pas sûr !...

ERRETTE. — Si. Elle vous rend service d'une toujours désobligeante, mais elle est très able. Elle est assistante sociale, n'est-ce pas ? même ce qui lui donne un petit côté aga- Elle a l'habitude de vous faire subir des onnaires, de vous donner des directives. d je fais la conversation avec elle, j'ai l'impression d'être dans la misère et de recevoir une visite d'inspection !... Et c'est une vocation chez elle : à quinze ans elle était cheftaine de girls-scouts. Je t'admire, mon petit Julien, d'avoir pu épouser une fille comme ça. Une cheftaine ! Est-ce que tu ne te sens pas marié avec un adjudant ?

JULIEN, *jouant avec sa lettre.* — Mais non !... Elle est peut-être même un peu trop femme !

PIERRETTE. — C'est vrai, elle est assistante sociale, mais elle se met du rouge aux ongles et elle danse le be-bop !

CHARLES. — Si elle ne dansait que ça !

PIERRETTE. — C'est très curieux. Autrefois on était frivole ou on était sérieux. Mais aujourd'hui on fait des mélanges !... Tu devrais dire à Nicole de choisir entre le jazz et le ministère du Travail ! Mais puisque nous parlons de ta femme, mon chéri, il y a longtemps que je veux te demander quelque chose. Je voudrais savoir si tu as l'intention de la garder.

JULIEN. — Quoi ?

PIERRETTE. — Oui. Je pensais que vous divorceriez tout de suite, comme tous les jeunes ménages... alors je laissais aller, je passais sur un tas de petites choses plus ou moins incommodes... Je supportais la radio de Nicole et ses musiques nègres parce que je supposais que cela n'aurait qu'un temps... comme on supporte un voisin à l'hôtel. Mais si cela doit durer, ce sont d'autres dispositions à prendre ! C'est comme pour la famille.

JULIEN. — Quelle famille ?

PIERRETTE. — Celle de ta femme. Jusqu'à présent j'ai été avec cette famille aimable, mais réservée. Parce que je me disais que ces gens-là, c'étaient peut-être des gens qu'avant peu nous aurions à ne plus saluer. Mais si vous ne divorcez pas, la question change complètement d'aspect. Et je voudrais tout de même être fixée. Ne serait-ce qu'à cause de la mère de ta femme.

JULIEN. — Qu'est-ce qu'elle a ?

PIERRETTE. — Elle est menteuse, gaffeuse et mauvaise langue. Je ne l'ai jamais relevée parce que je suis polie... mais si elle doit rester dans la famille, je lui dirai ses quatre vérités !...

JULIEN. — Je comprends bien.

PIERRETTE. — Note que je ne dis pas ça pour te pousser à divorcer. Je ne tiens pas du tout à changer de belle-fille. C'est comme pour les bonnes : une autre a d'autres défauts et on a, en plus, la peine de mettre la nouvelle au courant. Non, seulement si votre ménage doit durer, je voudrais être prévenue. Tu comprends ?

JULIEN. — Très bien.

PIERRETTE. — Et comme il y a déjà six mois que ça tient... Je trouve même que vous vous disputez comme des gens qui doivent passer leur vie ensemble.

CHARLES. — Il ne faut pas se fier aux apparences.

PIERRETTE. — Enfin, écoute, mon petit... sans indiscrétion... est-ce que tu aimes ta femme ?

JULIEN, *après un petit temps.* — Je te dirai ça ce soir.

PIERRETTE. — Hein ?

JULIEN. — Oui. J'ai toujours cru que je ne l'aimais pas. Tu sais bien que ce n'est pas moi

qui l'ai choisie. C'est papa qui me l'a trouvée et qui m'a fait l'épouser. Il m'a dit : « C'est exactement la femme qu'il te faut. »

CHARLES, *doucement, avec un soupir.* — Ça dépend pour quoi faire.

JULIEN. — J'ai pensé qu'il le savait mieux que moi.

PIERRETTE. — Il est certain que ton père donne toujours l'impression qu'il sait les choses mieux que vous.

JULIEN. — Si ce n'avait été que moi je n'aurais jamais pensé à une fille comme ça... Ce n'est pas du tout mon type... Seulement je me demande si le seul fait d'être le mari d'une femme ne vous donne pas un certain sentiment pour elle. Je ne sais pas.

CHARLES. — Il va avoir tout à l'heure une occasion de se rendre compte.

PIERRETTE. — Ah ? Tant mieux. Eh bien, dès que tu le sauras, mon petit, sois gentil, préviens-moi.

CHARLES. — Ah ! c'est une nouvelle qui fera assez de bruit !

PIERRETTE. — Mais qu'est-ce que j'étais venu chercher ici, moi ? Ah ! oui, mon sac. Thérèse ne peut pas mettre la main dessus. Je ne sais pas ce qu'a cette fille : elle n'a pas la tête à elle en ce moment.

CHARLES. — C'est parce que son petit garçon a les oreillons.

PIERRETTE, *ahurie.* — Ma femme de chambre a un enfant ?

CHARLES. — Vous ne le saviez pas ?

PIERRETTE. — Non. Et il y a dix ans qu'elle est à mon service ! Et vous, qui êtes ici depuis hier soir, non seulement vous savez qu'elle a un enfant, mais vous savez qu'il a les oreillons !

CHARLES. — Elle me l'a dit en me portant ma valise dans ma chambre.

PIERRETTE. — Je parie que vous savez même qui est le père de l'enfant.

CHARLES. — Oui. C'est un garde mobile. Et il la passe à tabac tout le temps, la pauvre !

PIERRETTE. — Mais vous êtes inouï, Charles !

CHARLES, *furieux.* — Si vous croyez que je le fais exprès !... Je donnerais cher pour ne pas recevoir de confidences ! Mais non ! il faut asbolument qu'on me les fasse ! Je ne sais pas pourquoi.

PIERRETTE. — Je vais vous le dire. C'est parce que vous écoutez quand on vous parle.

CHARLES. — Eh bien ?

PIERRETTE. — C'est une particularité très rare chez les gens d'aujourd'hui. Au fait, Charles, est-ce que vous m'avez expliqué pourquoi votre femme ne vous a pas accompagné ?

CHARLES. — Parce qu'elle est malade. Je vous l'ai dit trois fois.

PIERRETTE. — Vous voyez bien que les gens n'écoutent pas !

Elle sort.

CHARLES. — C'est encore une chance que ta mère soit là. Elle apporte là-dedans une note de futilité qui est bien précieuse. A l'entendre on oublie presque qu'on est au milieu d'un drame. *(Avec un soupir:)* Malheureusement, c'est une impression qui ne dure pas. *(Il marche, énervé.)* A ton avis, pourquoi ta femme ferait-el Ça vient de la tête ou des sens ?

JULIEN. — Mais je ne sais pas !

CHARLES. — Oui, tu verras ça en l'amant. Tout à l'heure. *(Il regarde sa m* Dans une heure vingt. Mon Dieu, comme le ne passe pas !

JULIEN, *agacé.* — Je t'en prie, mon on regarde pas l'heure à ma place !

CHARLES. — Ah ! c'est que je me mets ment dans ta peau !... Tu ne sens pa barre là ?

(Il montre son estomac.)

JULIEN. — Non.

CHARLES. — Et la gorge sèche ? et les froids ? et le feu dans la tête ?

JULIEN. — Non.

CHARLES. — C'est que tu manques d'im tion. Moi, si. Tiens, tâte ça. *(Il lui prend l et la met sur son front.)* Je sens très bi mon déjeuner ne veut pas descendre.

JULIEN. — Veux-tu prendre quelque cho

CHARLES. — Non, merci. *(Avec des larme la voix.)* Ah ! mon pauvre enfant ! mon enfant ! que je te plains ! Laisse-moi t'emb tiens ! *(Il l'étreint chaleureusement.)* M reux petit !

JULIEN. — Je suis très touché, mon c mais ce qui serait encore plus gentil, ce pendant un moment de ne plus me parler d

CHARLES. — C'est vrai, c'est bien assez y penses tout seul !

JULIEN. — Oui, parce que j'y pense moi

CHARLES. — Mais quelle situation ! Etre de piaffer là pendant encore une heure vi Tu n'as pas quelque chose à faire d'ici t'occuperait ? qui te changerait les idées ?

JULIEN. — Non. A part les excuses à fa délégué.

CHARLES. — C'est déjà quelque chose. D certain sens, c'est même une chance qu'i ça. Ça te remplira bien un petit quart d Reste une heure cinq. Tu pourrais al cinéma.

JULIEN. — Non, merci.

CHARLES, *se tapant le ventre.* — Ah ! e moi, je crois que je vais y aller.

RAPHAËL, *entrant avec fracas.* — Patatr

NICOLE, *que le bruit fait apparaître.* — Q qu'il y a ?

RAPHAËL. — Son père est là !

NICOLE. — Oh ! Avant que tu aies délégué !

RAPHAËL, *désolé.* — C'est ce que j'aurai t'épargner. Ah ! mon pauvre Julien, je cr tu vas prendre quelque chose !

CHARLES. — Décidément, c'est son jou

RAPHAËL. — Et comment espérer cache Jérôme ?

JULIEN. — C'est inutile. Je n'ai jamais cacher à papa. *(Avec une sorte d'adm craintive.)* Tout ce que j'ai jamais espér de lui avouer mes bêtises avant qu'il les

On entend un bruit de pas décidés s'immobilisent. Et Jérôme entre. C homme d'une cinquantaine d'année froid, assez écrasant.

JÉROME. — Bonjour.

IEN. — Papa, il faut que je t'apprenne tout ite quelque chose qui est arrivé en ton ce.

OME, *froid.* — Je sais.

HAËL. — Déjà ?

OME. — Il m'a suffi de traverser la cour. , tu as eu à choisir entre des excuses et la ?

IEN. — Oui, papa.

OME. — Mais il n'y avait pas d'hésitation ole.

IEN. — Oh ! je n'ai pas hésité.

OME. — En effet : tu avais choisi ce qu'il allait pas. Il n'y a que les forts qui peuvent ermettre de faire des excuses : ça ne les ue pas. Si c'est un faible qui en fait, il est isé. C'est te dire que tu aurais dû choisir ève.

IEN, *blessé.* — Oh !

OME. — Quoi ?

IEN, *soumis.* — Rien, papa.

OME. — L'incident est réglé.

PHAËL. — C'est vous qui vous êtes chargé xcuses ?

OME, *avec un froid sourire.* — Non. Je suis mais je n'aime pas ça. J'ai préféré accepter evendications. *(Vers Julien :)* Tu nous coûtes millions. Enfin, tu les coûtes aux consomma- . Parce que ça va nous obliger à augmenter prix. Tu n'as pas d'autres bêtises à ton actif ?

IEN. — Non, papa.

OME. — Alors il n'y a pas trop de dégâts. e laissant la charge de la maison, je m'atten- à pis. Bonjour, Charles.

ARLES, *ironique.* — Tiens, tu t'étais donc çu de ma présence ?

OME. — Bien sûr. *(Il lui serre la main.)* Il combien de temps qu'on ne s'est vus ?

ARLES. — Une dizaine d'années.

OME. — Tiens, à te regarder j'aurais cru ntage. Quel est l'ennui qui t'amène à Paris ?

ARLES. — Comment as-tu deviné que c'était nnui ?

OME, *avec un sourire.* — A un homme ne toi, il ne peut arriver que des ennuis.

ARLES, *vexé.* — Il peut t'en arriver à toi i !

OME. — Moins.

ARLES, *regardant Julien et Nicole.* — Nous eparlerons !... *(Il revient à Jérôme.)* Je suis à Paris parce que ma femme est malade.

OME. — Tu me raconteras ça un peu plus veux-tu ?

Il s'apprête à sortir.

ARLES. — Bien entendu ! Mes histoires, à c'est toujours pour un peu plus tard !

OME, *se retournant au moment de sortir.* — j'oubliais de vous dire, mes enfants : cet vous passerez vos vacances sur la Côte ur. J'ai profité de ce que j'étais là-bas pour une villa au cap d'Ail.

COLE, *agitée.* — Mais non, père.

OME. — Comment, non ?

COLE. — Julien m'avait promis de m'emmener rritz.

OME. — Voyons, mon enfant, comment t-il pu vous promettre ça, puisqu'il ne savait ncore ce que j'allais décider ? *(En sortant :)* Voulez-vous m'accompagner, Raphaël ? *(Et comme Raphaël n'obéit pas tout de suite, sur un ton de commandement :)* Raphaël !

RAPHAËL, *vivement.* — Voilà.

Il sort derrière Jérôme.

NICOLE, *furieuse, à Julien.* — Et toi, naturellement, tu ne réponds rien ! Tu encaisses !

JULIEN. — Est-ce que je peux empêcher mon père de louer une villa au cap d'Ail ?

NICOLE. — M'as-tu promis de m'emmener à Biarritz cet été, oui ou non ?

JULIEN. — Pas exactement.

NICOLE. — Comment ? Quand je t'ai déclaré : « Je veux que nous passions ces vacances sans tes parents, emmène-moi à Biarritz », qu'est-ce que tu m'as dit, toi ?

JULIEN. — Je t'ai dit « oui ».

NICOLE. — Eh bien ?

JULIEN. — Mais ce n'est pas une promesse, c'est une réponse.

NICOLE, *outrée.* — Oh !

JULIEN. — J'ai pour principe qu'il faut toujours dire « oui » à une femme qui vous demande quelque chose.

NICOLE. — Pour avoir la paix.

JULIEN. — D'abord. Et puis c'est plus gentil. Elle s'apercevra toujours assez tôt qu'on ne fait pas ce qu'elle vous demande.

NICOLE, *furieuse.* — Oui ? Eh bien, mon petit Julien, tu peux prendre un crayon et un papier et noter ça sur tes tablettes. *(Scandale :)* Je n'irai pas au cap d'Ail avec ta famille !

CHARLES, *doucement.* — Ne vous mettez pas en colère : il est très possible que vous n'y alliez pas.

NICOLE. — Je voudrais l'espérer ! Mais vous n'avez donc pas vu comment il est devant son père ? « Oui, papa. Non, papa. Non, papa. Oui, papa. » Un gamin de cinq ans !

JULIEN, *fâché.* — Je... *(Il se calme tout de suite.)* Mais non.

NICOLE. — Quoi, non ? Ce n'est pas vrai, peut-être ? Tu baves devant lui !

JULIEN. — Convenu : je bave.

NICOLE. — Parfaitement : tu baves.

JULIEN. — J'ai du respect pour lui, je ne m'en cache pas. Je dirai même, si tu veux, qu'il m'en impose.

NICOLE. — Et même qu'il t'intimide !

JULIEN. — Peut-être.

NICOLE. — Au point de ne pas avoir une idée à toi.

JULIEN. — Parce que j'ai le sentiment de sa supériorité !... Parce que si je pense blanc quand il dit noir, je suis assez intelligent pour admettre que c'est lui qui doit avoir raison. Mais... je prends un témoin impartial : mon oncle, est-ce que c'est là ce qu'on appelle baver ?

NICOLE. — Ne crâne donc pas avec moi ! *(A Charles :)* Il m'a avoué que, même majeur, toutes les fois que son père l'appelait dans son bureau ça lui donnait la colique !

CHARLES. — Tu as eu tort de lui raconter ça.

JULIEN. — C'est dans un moment de confiance irréfléchi.

CHARLES. — On se presse toujours trop.

NICOLE, *continuant.* — Et lui te juge comme un minable, ne t'illusionne pas.

JULIEN, *blessé.* — Oh ! par exemple ! *(Vers son oncle et sans conviction d'ailleurs :)* Tout au plus pourrait-on dire qu'il réserve son jugement sur moi.

NICOLE. — Fort exactement, il te regarde comme un incapable. C'est pour ça, vois-tu, que je tenais tant à ce que cette histoire de grève fût réglée avant son retour !... pour qu'il ne se dise pas que tu n'es pas fichu de le remplacer, même pendant huit jours !... pour que tu n'aies pas à être humilié devant lui !... J'en avais le cœur serré !... La vérité est que tu es une nouille, une chiffe !

JULIEN, *prêt à éclater.* — Mais malheureuse !...

NICOLE, *le narguant.* — Quoi ?

JULIEN, *se domptant.* — Non !

NICOLE. — Regardez-le ! Il y a cinq minutes que je lui jette à la figure des choses blessantes... et il ne me répond même pas !

JULIEN. — Je ne peux pas.

NICOLE. — Pourquoi ?

JULIEN. — Ce n'est pas le moment.

CHARLES, *qui regardait sa montre.* — Trop tôt !

NICOLE. — Mais tu peux me répondre ! Ça ne me gêne pas. Au contraire. Vas-y.

JULIEN, *d'une voix douce.* — Non, Nicole, n'insiste pas, je ne me disputerai pas pour l'instant.

CHARLES. — Pas si bête !

NICOLE. — Ah ! vous l'approuvez, vous !

CHARLES. — Oui. Quand une automobile va avoir une longue course à fournir, elle ne décharge pas ses accus avant.

NICOLE. — Mais qui est-ce qui vous parle d'automobile ? *(A Julien, avec mépris :)* Je te laisse, tiens !

JULIEN, *avec intention.* — C'est ça. A tout à l'heure.

NICOLE. — Mais laisse-moi te dire que tu me fais pitié !... J'aimerais une fois te voir te conduire en homme !

CHARLES. — Attendez un peu.

NICOLE. — Avoir un sursaut !...

CHARLES. — Il l'aura.

NICOLE. — Mais toi ! quand il t'arrive d'avoir un mot énergique, c'est à un ouvrier que tu le dis !... et tu ne l'as pas fait exprès, probablement !... et tu es prêt à le retirer tout de suite !...

CHARLES. — Écoute, si c'est ce mot-là qu'elle veut, dis-le-lui.

JULIEN. — Non, parce qu'une fois que j'aurais commencé, je crois que je ne pourrais plus m'arrêter !

CHARLES. — Alors, oui, pas d'imprudence !

NICOLE. — Mais je vois que ce n'est pas la peine que je continue, n'est-ce pas. Je perds mon temps.

JULIEN. — C'est ça, ma chérie ! tu as à sortir, eh bien, sors.

NICOLE, *entrant dans sa chambre.* — Mais non, je n'ai pas à sortir !

CHARLES, *stupéfait.* — Comment, elle n'a pas à sortir ?

JULIEN. — Alors, la lettre, ce serait une blague ?... *(Furieux :)* Et moi qui me laisse eng... sans répondre depuis un quart d'heure !...

PIERRETTE, *entrant.* — Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ?

CHARLES. — C'est votre belle-fille qui parce que son mari ne voulait pas se di avec elle.

PIERRETTE. — Cette petite a un tempér despotique. *(Elle voit entrer sans étonn Jérôme, que suit Raphaël.)* Tiens, Jérôme, là ?

JÉROME, *sans s'avancer vers elle.* — bonjour.

PIERRETTE. — Est-ce qu'il faisait be Cincinnati ?

JÉROME. — Il m'est difficile de le savoir : à Grasse.

PIERRETTE. — Alors, c'est que j'aurai rêv tu étais parti pour Cincinnati.

JÉROME. — Non, mais Cincinnati, c'ét mois dernier.

PIERRETTE. — Tu étais donc revenu temps ?

JÉROME. — Une semaine.

PIERRETTE, *surprise.* — Tiens ?

JÉROME. — Ne t'excuse pas de ne pas t'e aperçue : pendant cette semaine j'ai eu à beaucoup en ville.

PIERRETTE. — Ah ! c'est pour ça.

JÉROME. — Que je te prévienne : j'ai lou villa au cap d'Ail pour cet été.

PIERRETTE. — C'est une excellente idée enfants vont être ravis.

Entre Nicole. Elle a son chapeau sur l prête à sortir.

CHARLES, *la voyant, saisi, bas.* — Oh ! Ju *(Il lui montre Nicole.)* La lettre n'était pa blague.

JULIEN, *à Nicole.* — Je croyais que tu n pas à sortir.

NICOLE. — Je n'y pensais plus, mais e parlant de sortie, tu m'as fait penser que je passer à mon dispensaire. Est-ce que vous besoin de la voiture cet après-midi, mère ?

PIERRETTE. — Oui, il faut absolumen j'aille à Paris, j'ai un tas de courses à fair

NICOLE. — Et est-ce que vous partez to suite ?

PIERRETTE. — Non. Je ne suis pas prête.

Elle va vers sa chambre, où elle entr

NICOLE. — Tant pis. Je vous aurais de de me déposer quelque part.

RAPHAËL, *qui sort du bureau de Jérôm* Mais je rentre, moi. Je vais vous emmener

NICOLE. — Si cela ne vous ennuie pas, avec plaisir. Tout de suite ?

RAPHAËL. — Tout de suite.

CHARLES, *bas à Julien ; ils n'ont pas ces se regarder.* — Elle est même pressée.

JULIEN. — Aujourd'hui elle ne veut pas en retard.

NICOLE, *à Raphaël.* — Allons-y. *(Vers Jul* Alors à ce soir, chéri.

JULIEN, *qui a la gorge serrée.* — A ce chérie !

Nicole et Raphaël sortent.

CHARLES. — Et voilà ! Ça y est ! Elle Elle y est partie.

JULIEN, *faisant la grimace.* — Oui.

CHARLES, *le voyant ému.* — Qu'est-ce q as ?

'LIEN. — Tu me disais tout à l'heure que je ais pas d'imagination. Je commence à en r. C'est très désagréable.

HARLES, *regardant sa montre.* — 4 heures. De t-Cloud à Paris, disons vingt minutes, soit 20. Elle ira peut-être réellement à son dispen- e avant. A ta place, je n'arriverais pas là-bas nt 5 heures et demie.

'LIEN, *regardant sa lettre.* — 4 *bis*, rue de bé-Bajatière, escalier A...

ÉROME, *sortant de son bureau et apercevant ettre que Julien a à la main.* — Qu'est-ce que que cette lettre ? Du courrier ?

ULIEN. — Non, c'est personnel.

Il met vivement la lettre dans sa poche.

ÉROME. — Attends-moi ici un moment, veux-

ULIEN, *soumis.* — Bien, papa. *(Jérôme sort, papiers dans ses bras. Julien regarde sa tre.)* Allons, bon ! ma montre est arrêtée ! lle heure as-tu ?

HARLES. — 4 h. 5.

ULIEN. — Non, elle n'est pas arrêtée, je crois lle est cassée. *(Furieux.)* Juste au moment où besoin d'elle !

HARLES. — Ce n'est pas étonnant. Je t'ai vu. étais énervé, tu la remontais tout le temps.

ULIEN. — Prête-moi la tienne.

HARLES. — Ah ! non ! tu la casserais aussi ! regarderas aux horloges pneumatiques.

ÉROME, *revenant avec un dossier.* — Voilà. Tu étudier ce dossier et tu vas m'en faire, en x ou trois pages, pas plus, un résumé qui soit complet et bien clair. Compris ?

ULIEN, *prenant le dossier et le posant sur une e.* — Oui, papa. Je ferai ça ce soir.

ÉROME. — Non, s'il te plaît, tout de suite.

ULIEN. — Tout de suite je ne peux pas, papa. aut que je sorte.

ÉROME, *froid.* — Quelle heure est-il ?

ULIEN, *troublé.* — Je ne sais pas. Ma montre arrêtée.

ÉROME. — Je t'apprends donc qu'il est 4 h. 7.

ULIEN. — Merci, papa. Mais pourquoi, papa ?

ÉROME. — Parce que, si je ne me trompe, les caux de cette usine ne ferment qu'à 6 heures. iras te promener quand les bureaux seront més.

ULIEN. — Mais il ne s'agit pas de promenade, a !

ÉROME. — C'est pour une affaire qui concerne ine que tu veux sortir ?

ULIEN. — Non.

ÉROME. — Alors ?... Il faut, mon garçon, te sidérer ici comme un employé : qui arrive à travail à l'heure et ne le quitte que lorsque cloche sonne.

HARLES, *intervenant.* — Oui, mais dans le cas sent... Je t'assure, Jérôme, que ce petit a oin de sortir.

ÉROME, *froid.* — C'est peut-être pour quelque se qui te concerne ?

HARLES, *vivement.* — Oh ! non, non... Moi, ce côté-là, je ne risque plus rien. *(A la exion :)* Enfin, je crois.

ÉROME. — Assez de balivernes. Assieds-toi et die ce dossier attentivement.

JULIEN. — Oh !... Mais dans ton intérêt même, papa, il vaudrait mieux que j'étudie ce dossier plus tard... en ce moment je ne serais sûrement pas attentif. Il faut que je sorte, papa. J'ai... j'ai une espèce de rendez-vous.

JÉROME. — Qu'est-ce que tu me chantes ? On a un rendez-vous ou on n'en a pas.

CHARLES. — Ça dépend.

JÉROME. — Tu es attendu quelque part ?

JULIEN. — Non. Au contraire !

JÉROME. — Alors ?

JULIEN. — Mais c'est très important tout de même.

JÉROME. — Soit. Fais-moi juge. Et je verrai si je peux t'autoriser à t'absenter.

JULIEN. — Non. C'est personnel.

JÉROME. — Tu abuses de ce mot. *(Méprisant :)* Comme si tu avais une personnalité !... Allez, raconte-moi de quoi il s'agit et je te dirai ce qu'il faut que tu fasses.

JULIEN. — Merci, papa. Mais je n'ai pas besoin de toi !

JÉROME, *avec ironie.* — Tu es bien vaniteux !... Demande donc à ton oncle si on a raison de vouloir se passer de mes avis. Je lui avais donné un conseil pour le placement de sa part dans l'héritage de notre père. Il a voulu en faire à sa tête : il a bu un bouillon. Il a probablement cru que je voulais le rouler.

CHARLES. — Non sans raison ! Tu m'avais déjà roulé au moment du partage.

JÉROME. — C'est à ce moment-là que tu aurais dû te méfier. Pas après ! Parlons sérieusement. J'imagine très bien pourquoi tu as envie d'aller à Paris. Pour une de ces niaiseries dont tu as la tête farcie ! Une histoire de sport !

CHARLES. — On ne peut pas considérer ça exactement comme un sport.

JÉROME. — Eh bien, mille regrets, mon garçon ! Si tu as quelque chose à faire, tu le feras à la sortie de l'usine !

JULIEN, *navré.* — Mais à cette heure-là ils seront partis !

JÉROME. — Assieds-toi. Et travaille.

JULIEN. — Mais, papa...

JÉROME. — Plus un mot là-dessus. C'est une affaire réglée.

JULIEN. — Mais...

JÉROME, *brutal.* — Assieds-toi !

JULIEN, *vaincu, s'asseyant.* — Oh !

JÉROME. — Je vais t'apporter un autre dossier.

Il entre dans son bureau.

JULIEN. — Et c'est plus fort que moi : je n'ai jamais le courage de lui dire non.

CHARLES. — Ta femme avait raison tout à l'heure : tu es un peu nouille... tu as un peu cinq ans...

JULIEN. — Si tu crois que ça ne m'agace pas !

CHARLES. — Surtout aujourd'hui, bien sûr. C'est malheureux d'être traité en petit garçon quand justement il vous arrive une affaire d'homme !

JULIEN, *soudain.* — Oh ! mais zut ! tant pis ! j'y vais !

Il jette le dossier et se lève.

CHARLES. — Sans prévenir ton père ? Il va être furibard.

JULIEN, *déchaîné.* — Je m'en f... *(Se reprenant :)* Je veux dire : ça m'est égal !

CHARLES. — Pourquoi ne lui expliques-tu pas tout simplement ce qui t'arrive ?

JULIEN, *avec une véhémence brusque.* — Pourquoi ? Parce que, là encore, mon oncle, il m'ordonnerait : « Fais ci, fais ça ! Ne fais pas ci, ne fais pas ça ! » Comme il me l'a dit depuis que je suis né, dans toutes les circonstances de ma vie ! Et j'en ai marre ! C'est lui qui m'a donné une femme, c'est lui qui m'a donné un métier ! Ça suffit. Je veux au moins être cocu tout seul !...

CHARLES. — C'est une ambition bien légitime.

JULIEN. — Et j'y vais !... *(Il part vivement mais fait demi-tour tout de suite en palpant ses poches.)* Mais où est la clef ?

CHARLES. — La clef ?

JULIEN. — La clef de l'abbé Bajatière ! Qu'est-ce que j'ai fait de la clef ? *(Il se fouille.)* Rappelle-toi, je te l'ai montrée. Tu ne l'as pas dans ta poche ?

CHARLES, *se fouillant.* — Non. Tu ne l'as pas posée sur un meuble ?

JULIEN, *cherchant fébrilement.* — Je ne la vois pas. *(Furieux :)* Si j'ai perdu la clef, a crotte !

CHARLES. — Elle est peut-être tombée par t

JULIEN. — Ce n'est pas une épingle, c verrait !

CHARLES. — Sous un meuble...

Ils se mettent à quatre pattes tous les de cherchent. Jérôme entre.

JÉROME, *ahuri.* — Qu'est-ce que vous f quez-là ?

JULIEN, *trouvant la clef dans son gousse* La voilà ! *(A Jérôme :)* Pardon, papa. Mon t'expliquera.

Il sort vivement.

JÉROME. — Eh bien, explique.

CHARLES. — Plus tard. Je crois qu'il ne pas le laisser seul en ce moment.

JÉROME. — Où va-t-il ?

CHARLES. — Chez l'abbé !

JÉROME. — Il est devenu fou ?

CHARLES. — Non, pas fou. Autre chos *(En sortant vivement :)* Escalier A, prem droite...

Jérôme, planté là, pivote sur lui-même stupéfaction.

RIDEAU

ACTE II

Un petit studio d'aspect sobre. Deux portes semblables, l'une à droite, l'autre à gauche. Entre elles un divan recouvert étoffe sombre. Une table sur laquelle il y a une pile de dossiers, une grosse serviette, quelques gros volumes, le téléphon tableau moderne, cependant, égaie le mur.

En scène, Raphaël et Pierrette. Raphaël est vêtu comme on l'a vu à l'acte précédent ; il est en train de téléphoner. Pierrette est en costume de ville, très élégante, au reste, son chapeau sur la tête, ses gants aux mains. Elle est assise sur le fauteuil qui est devant la table.

RAPHAËL, *téléphonant.* — Bien entendu, cher monsieur, vous ferez ce que vous voudrez... ce sont vos intérêts qui sont en jeu et non les miens... mais si vous m'en croyez, vous devriez transiger... *(Il écoute.)* C'est exact. C'est moi qui vous ai conseillé de parler de procès. Il faut toujours menacer son adversaire d'un procès... parce que ça peut lui faire peur... seulement il ne faut pas faire le procès... parce qu'on peut le perdre ! *(Il écoute.)* Ah ! l'article du code est formel. Voulez-vous que je vous le lise ? *(A Pierrette :)* Veux-tu me passer ce bouquin sur lequel tu t'es assise ? *(Elle le lui passe avec un peu d'impatience et se rassoit.)* Non ? Bon. Eh bien, cher monsieur, réfléchissez. Après quoi vous me direz ce que je dois faire. Au revoir, cher monsieur.

Il raccroche, mais tout de suite compose un autre numéro.

PIERRETTE. — Tu as encore beaucoup de de téléphone à donner ?

RAPHAËL. — Encore un tout petit et je s toi.

PIERRETTE. — Je me demande comment on sait quand cet instrument n'était pas en inventé.

RAPHAËL. — On prenait un fiacre et on voir les gens à qui l'on avait à parler. C pareil, seulement c'était un peu plus long.

PIERRETTE. — Oui, mais au moins quan était chez soi, on n'était pas ailleurs.

RAPHAËL. — Imagine-toi qu'en ce mome prends un fiacre.

PIERRETTE, *voyant qu'il raccroche.* — A c je vois, le fiacre n'est pas libre.

RAPHAËL. — En effet. Je vais en être pour en prendre un autre. Tu permets ?

PIERRETTE. — Non. *(Mais il compos numéro.)* J'adore la façon dont tu tiens c de ma permission !

RAPHAËL, *au téléphone.* — Allô ! Ici, Me calier. Voulez-vous me passer M. Lavagnad

PIERRETTE, *simplement.* — C'est à Jérôm tu téléphones ?

RAPHAËL. — Oui.

'IERRETTE. — Quelle dôle d'idée de chercher à ler à quelqu'un qui ne vous dit jamais que des ses désagréables !

RAPHAËL. — Je suis son avocat.

'IERRETTE. — Ça doit être encore plus auyeux que d'être sa femme.

RAPHAËL. — Pourquoi ?

'IERRETTE. — Parce que, lorsqu'il vous entre- nt de ses affaires et que l'on n'est que sa mme, au moins on n'est pas forcé de l'écouter. *omme Raphaël, qui cherche ses cigarettes dans pièce, a pris le téléphone dans ses bras :)* Tu es mique avec ton téléphone ! Tu as l'air de tenir petit bébé chéri dans tes bras !

RAPHAËL, *au téléphone.* — Allô ! Oui. Bonjour, n cher ami. Vous m'aviez prié de vous appeler heures.

PIERRETTE *continuant, sans se soucier du téléonage et sans baisser beaucoup la voix.* — ailleurs, vous autres hommes, c'est de la tenesse que vous avez pour cet appareil !

RAPHAËL, *au téléphone.* — Je vous écoute.

PIERRETTE. — Et vous êtes tous les mêmes !

RAPHAËL, *téléphonant et roulant des yeux vers ierrette.* — Enfin, j'essaie de vous écouter !

PIERRETTE, *continuant.* — Jérôme est pareil. oi, sur la table de la salle à manger, je mets un uquet de fleurs. Lui, il y met le téléphone. C'est n bouquet de fleurs à lui.

RAPHAËL, *au téléphone et se mettant un doigt ns l'oreille pour ne pas entendre Pierrette.* — ui.

PIERRETTE, *même jeu.* — Il boit d'une main et téléphone de l'autre. Un coup de fourchette dans bouche, un coup de téléphone dans son oreille !

RAPHAËL. — Non.

PIERRETTE, *comme si c'était à elle qu'il parlait.* - Mais si ! C'est une façon insupportable de jeuner. Avec cet instrument on ne sait jamais mbien on est à table. Parce qu'il n'y a que deux uverts, on s'imagine qu'on n'est que deux nvives. Et pas du tout : on est cinquante !

RAPHAËL, *au téléphone.* — Cinquante pour cent?

PIERRETTE, *continuant.* — Le plus grave est que s cinquante-là parlent tous d'affaires. Et ce n'est as comme dans un grand dîner ordinaire où l'on eut bavarder avec son voisin de droite pendant ue votre mari bavarde avec sa voisine de gauche. on ! Là, quand il a, lui, sa petite conversation, faut que, soi, l'on se taise !

RAPHAËL, *plus fort.* — Comment ?

PIERRETTE. — Ma mère a été plus heureuse : n mari, à table, il n'amenait que le journal !

RAPHAËL, *au téléphone.* — Oui, en effet, il y a uelqu'un dans mon bureau ! *(A Pierrette :)* Il prie de te taire.

PIERRETTE. — Il ne devine tout de même pas ue c'est moi qui suis là.

RAPHAËL. — Non.

PIERRETTE. — Et il me fait taire tout de même. uel homme ! Même quand il n'est pas là, il vous pose silence ! C'est bon, je me tais.

RAPHAËL, *au téléphone.* — Cinquante pour cent. on. Et pas d'option. Oui. Plus l'escompte.

PIERRETTE. — Quel joli dialogue ! Et c'est pour qu'on m'empêche de parler ! J'aime encore ieux ce que je disais !

RAPHAËL, *au téléphone.* — Entendu. Au revoir.

PIERRETTE. — C'est fini ?

RAPHAËL. — Oui.

PIERRETTE. — Alors, je t'en prie, pose ton enfant. *(Car il tenait encore le téléphone dans ses bras.)* Et écoute-moi.

RAPHAËL. — Qu'est-ce que tu avais de si pressé à me dire ?

PIERRETTE, *avec force.* — Eh bien, je... *(S'arrêtant court.)* Je ne sais plus.

RAPHAËL. — Pauvre tête !

PIERRETTE. — Naturellement ! Depuis que j'attends, pour te le dire, que tu aies fini tes téléphonages, j'ai eu le temps de l'oublier !

RAPHAËL. — Est-ce que cela n'aurait pas trait par hasard à ces papiers que tu tritures dans ta main ?

PIERRETTE. — Quels papiers ? *(Elle les regarde.)* Eh bien oui, justement, c'est ça. Figure-toi que depuis quelque temps je fais partie d'un comité qui s'occupe d'une bonne œuvre ; je suis trésorière.

RAPHAËL. — Toi ?

PIERRETTE. — C'est pour montrer à Nicole, qui me tape un peu sur les nerfs, que je suis aussi capable qu'elle de ces choses-là. *(Autre ton :)* Seulement je n'y comprends rien.

RAPHAËL. — Pourquoi diable as-tu accepté un poste pareil ? Tu sais bien que tu n'es pas fichue de le remplir.

PIERRETTE. — C'est justement pour ça que j'ai été flattée qu'on me l'offre. Et puis je ne me rendais pas compte. Je m'imaginais qu'être trésorière, ça consistait à garder de l'argent dans un coffre-fort. Et pas du tout ! Il faut faire un tas de calculs ! *(Elle montre ses papiers.)* Regarde-moi ça ! Dix pages de chiffres !

RAPHAËL. — Mais, ma petite Pierrette, il n'y a que dans un gouvernement qu'on peut se laisser nommer ministre des Finances quand on n'y connaît rien. Dans le domaine privé on ne peut pas se permettre ça. Tu n'as pas songé à ta responsabilité.

PIERRETTE. — Oh ! pour ça, je suis tranquille ; s'il manque de l'argent dans la caisse, je n'aurai qu'à en remettre.

RAPHAËL. — On voit bien que tu ne connais rien aux finances !... Ce que tu vas avoir à faire, c'est vérifier des comptes, dresser des bilans. C'est une besogne qui va t'assommer.

PIERRETTE. — Non. Parce que j'ai tout de suite pensé que je te demanderais de le faire à ma place. Tiens, je t'ai apporté tous les papiers. Après, tu n'auras plus qu'à m'expliquer en gros... juste de quoi me permettre de faire un petit discours aux autres dames du comité... Au fond, ça ne doit pas être autre chose que font les ministres des Finances.

RAPHAËL, *avec un haussement d'épaules indulgent.* — Donne. Qu'est-ce que c'est que cette bonne œuvre ?

PIERRETTE. — Ah ! je ne sais pas exactement. Il faut te dire qu'en ce moment les couturiers sortent leur collection d'hiver. Alors c'est surtout de ça que nous avons parlé au comité. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit de donner de l'argent à des gens. Mais je n'ai pas encore compris à qui.

RAPHAËL. — Je te rendrai tes papiers mardi prochain. Ça va ?

PIERRETTE. — Très bien. Tu es un ange. J'ai encore quelque chose à te demander. Je voudrais que tu m'apprennes à conduire.

RAPHAËL. — A conduire quoi ?

PIERRETTE. — Eh bien, à conduire. A conduire une automobile.

RAPHAËL. — Tu trouves qu'il n'y a pas assez d'accidents en France ?

PIERRETTE. — Ne ris pas, c'est très sérieux. La semaine dernière, en me regardant dans ma glace, j'ai eu l'impression que j'arrivais à un âge où j'allais avoir besoin de me rajeunir... J'ai hésité entre me faire tirer la peau et apprendre à conduire une auto. J'ai choisi l'auto, parce qu'il me semble que se faire tirer la peau ça doit faire très mal. Tu ne crois pas ?

RAPHAËL. — Peut-être, mais c'est moins dangereux.

PIERRETTE. — J'ai aussi choisi l'auto à cause de cette bonne œuvre.

RAPHAËL. — Je ne vois pas très bien le rapport.

PIERRETTE. — C'est parce que toutes ces dames viennent aux séances du comité dans une petite voiture qu'elles pilotent elles-mêmes. Il n'y a que moi qui arrive conduite par un chauffeur. C'est humiliant.

RAPHAËL. — Au contraire, voyons. Ça prouve que toi, tu peux t'en payer un.

PIERRETTE. — Ce qui est humiliant, ce n'est pas d'avoir un chauffeur, c'est qu'il me soit utile !... Alors, c'est entendu, Rapha, n'est-ce pas, tu vas m'apprendre à conduire.

RAPHAËL. — Mais non, mon petit ! Je suis convaincu que ce serait très drôle, mais je n'ai pas le temps de m'amuser. Tu n'as qu'à t'adresser à une école.

PIERRETTE. — C'est ce que j'ai fait. Seulement je suis tombée sur un garçon qui me dit tout le temps : « Mais non, madame, ce n'est pas ça ! »

RAPHAËL. — C'est peut-être parce que tu fais le contraire de ce qu'il faut.

PIERRETTE. — C'est possible. Seulement ça m'agace. Tandis que si c'était toi...

RAPHAËL. — Je te dirais certainement la même chose.

PIERRETTE. — Oui, mais si toi tu me reprochais par exemple une fausse manœuvre, je pourrais te répondre : « Avec ça que tu es si adroit, toi, qui ne peux pas ouvrir une boîte avec un ouvre-conserves sans te couper le doigt ! » Ça me mettrait tout de suite plus à mon aise.

RAPHAËL. — Enfin une vraie partie de plaisir !

PIERRETTE. — Et puis ce professeur a un pois sur le bout du nez.

RAPHAËL. — Et alors ?

PIERRETTE. — C'est comique. Et tu ne peux pas imaginer ce que ça attire le regard. C'est plus fort que moi : au lieu d'écouter ce qu'il m'explique, je regarde son pois.

RAPHAËL. — Demande un autre professeur.

PIERRETTE. — J'y ai pensé. Seulement, ça le vexerait, le pauvre garçon.

RAPHAËL. — Alors emmène-le chez un chirurgien et fais-lui enlever son pois.

PIERRETTE. — Comme c'est bête ce que tu dis !... D'autant plus que s'il ne l'a pas enlever lui-même, c'est qu'il doit y tenir !

RAPHAËL. — Mais tu as un professeur trouvé : tu n'as qu'à demander à ton fils.

PIERRETTE. — Oh ! non. C'est peut-être pide, mais j'ai l'impression que ça me d nuerait.

RAPHAËL. — Pourquoi ?

PIERRETTE. — Parce que c'est un petit à j'ai appris à marcher, à parler, à lire... et lui maintenant qui me donnerait des leçons me semblerait que je serais un peu moins mère !... Non, Rapha, il faut absolument qu soit toi ! Quand commençons-nous ?

RAPHAËL. — Jamais.

PIERRETTE. — Pourquoi ?

RAPHAËL. — Parce que j'ai une voiture ne et que je ne tiens pas à ce que tu me la bouzi

PIERRETTE. — Tu ne parles pas sérieuseme

RAPHAËL. — On ne fait pas plus sérieux.

PIERRETTE, *frémissante.* — Tu me refuses service que je te demande ?

RAPHAËL. — Oui.

PIERRETTE, *scandant ses mots.* — Tu me refuses ?

RAPHAËL. — De toutes mes forces.

PIERRETTE. — Pour de bon ?

RAPHAËL. — Je te le jure.

PIERRETTE, *sur le ton d'une femme ulcérée* C'est bien ! Je te remercie !

Et elle sort violemment par la porte gauche en faisant claquer cette porte.

RAPHAËL *regarde cette sortie véhém hausse les épaules en souriant.* — Tête folle *(Puis il prend son téléphone, s'assoit dans fauteuil, forme un numéro :)* « Allô ! M. Cô tois ? Ici, Me Pancalier. Eh bien, avez-v réfléchi ?... Non, croyez-moi. Moi, je suis p bien entendu, à plaider votre divorce, mai votre place je ne divorcerais pas... Faites d comme si tout ça n'avait pas d'importance... Oui, je sais bien, vous avez surpris votre fem en flagrant délit, et ça complique un peu choses... mais vous n'avez pas fait exprès d surprendre, n'est-ce pas?... Alors !... Vous tout de suite beaucoup moins engagé !... — je sais, il y a eu des injures graves et c'est v qui les avez reçues, ça complique un peu auss — et il y a eu bagarre avec l'amant et c'est v qui avez été rossé, ça complique encore, je reconnais... mais songez que tout ça, le flagr délit, les injures et les coups, vous les avez eu ce sont des choses acquises... le divorce, ce se un ennui de plus. Je ne suis pas pour les ennu J'ai horreur des ennuis. Tellement, vous voy que moi, qui en tant qu'avocat vis des ennuis autres, j'essaie toujours d'empêcher mes clie d'en avoir ! Croyez-moi, réfléchissez encore. revoir cher monsieur. Mes hommages resp tueux à votre femme. *(Se reprenant :)* O Pardon ! Je vous croyais déjà réconciliés. »

Sur la fin de ce coup de téléphone il a passé un doigt dans son col, puis négligemment défait sa cravate, et même déboutonne son col. Maintenant il se lève et retire veston en chantonnant. A ce moment pr

la porte de gauche s'ouvre et Pierrette apparaît : elle est déshabillée. Exactement elle est en chemise.

PIERRETTE. — Je ne te pardonnerai jamais, pha, le refus que tu viens de m'opposer.

Ce disant, elle va au divan, rejette l'étoffe qui le couvrait : les draps d'un lit apparaissent.

RAPHAËL, *mettant son veston sur le dos du fau-il.* — Tu te vantes !

PIERRETTE, *défaisant les housses des traversins.* Pourquoi ?

RAPHAËL. — Parce que pour en vouloir à quel-un il faut être capable de se souvenir de ce on a à lui reprocher.

PIERRETTE, *assise sur le lit défaisant ses bas.* — est comme si tu me disais que, pour que je ime encore, il faut que je me souvienne de la ison qui m'a poussée à t'aimer. Je t'assure que ne m'en souviens plus du tout. Et pourtant il t certain que je t'aime encore... sans ça je ne rais pas tous les mardis et vendredis dans ta e de l'Abbé-Bajatière ! *(Dans le même mouve-ent.)* Mais c'est une horreur !

RAPHAËL. — Comment, c'est une horreur ?

PIERRETTE, *car elle s'était baissée pour mettre ns une pantoufle son pied nu.* — Le dessous de n lit ! C'est plein de moutons !... C'est frayant. Ta femme de ménage doit se servir dessous de ton lit comme de boîte à ordures !... h ! non, non ! je ne peux pas me coucher -dessus !

Elle se lève.

RAPHAËL. — Où veux-tu te coucher alors ? Je ai pas d'autre lit !

PIERRETTE. — Mais, mon ami, si je me couche -dessus de ça, je vais me dire tout le temps ue je suis en train d'avaler de la poussière. Je vais plus oser respirer.

RAPHAËL. — N'exagérons pas.

PIERRETTE. — Je t'assure. Je sens très bien que ne vais penser qu'à ça.

RAPHAËL. — Mais non.

PIERRETTE. — Si, si. Et si je ne pense qu'à ça... nfin tant pis pour toi !

Elle s'assied sur le lit.

RAPHAËL. — Tu n'as qu'à te dire qu'il y a six ois que j'ai cette femme de ménage et qu'elle a jamais dû être plus propre !

PIERRETTE. — Eh bien ?

RAPHAËL. — Eh bien cela fait par conséquent x mois que, deux fois par semaine, sans en être ênée, tu couches sur un tas de poussière. Si pous-ère il y a.

PIERRETTE, *sautant.* — Comment « s'il y a » ? as-y voir, s'il y a. Si, si, vas-y voir. Mets-toi quatre pattes et vas-y voir.

Elle se lève.

RAPHAËL. — Il n'est pas question de ça.

PIERRETTE. — Pardon. Tu as mis ma parole en ute, je te demande d'y aller voir.

RAPHAËL, *pour avoir la paix.* — C'est bon, j'y is. *(Il pose sur son bureau ses chaussures, qu'il nait à la main, va vers le lit, se met à quatre ttes, et regarde dessous. Pierrette se met à quatre pattes à côté de lui.)* Oh ! et c'est pour ça que tu fais tant d'histoires ?

PIERRETTE. — Il n'y a pas de poussière ?

RAPHAËL. — Il y en a un peu. Mais enfin d'une façon très normale.

PIERRETTE, *ils se sont relevés.* — C'est normal aussi que sur la tablette du lavabo — tu peux aller constater — il reste aujourd'hui le petit tortillon de cheveux que j'y ai déposé mardi dernier en me repeignant ?... *(Elle va et vient dans la pièce.)* Et c'est normal qu'il traîne des mégots partout ?... *(Tombant en arrêt devant l'un.)* Qu'est-ce que c'est que celui-là, d'ailleurs ? C'est du maryland et tu ne fumes que des Camel.

RAPHAËL, *riant.* — Tu ne vas pas me faire une scène de jalousie ?

PIERRETTE. — Pourquoi pas ? Avec les goûts des femmes d'aujourd'hui ! Même si je trouvais une pipe, je ne pourrais pas jurer qu'elle n'a pas été laissée là par une demoiselle !

RAPHAËL. — Ce bout de cigarette est à un client que j'ai reçu hier parce que, son affaire étant délicate, je préférais l'entendre ailleurs qu'à mon cabinet, loin des oreilles de mes secrétaires. Tu sais bien que ce n'est pas la première fois que ça m'arrive.

PIERRETTE. — Je sais. Et j'ai toujours trouvé un peu déplacé qu'on reçoive des clients dans une garçonnière.

RAPHAËL. — Parce que tu te sers de mots qui ne veulent plus rien dire. Un monsieur qui a une garçonnière, ça n'existe plus.

PIERRETTE. — Qu'est-ce qu'il a alors ?

RAPHAËL. — Il a deux domiciles.

PIERRETTE. — Permets-moi de te poser une question. C'est pour m'aimer que tu as loué cet appartement ou pour y recevoir des clients en secret ?

RAPHAËL. — C'est pour t'aimer, bien entendu. Seulement à la longue... Ah ! qu'est-ce que tu veux, à notre époque, on ne peut pas se permettre d'avoir un local qui ne serve qu'à l'amour.

PIERRETTE. — Résultat : au début, moi, j'arrivais ici en apportant des fleurs ; toi, tu y as apporté le Code !... alors j'ai renoncé aux fleurs.

RAPHAËL. — Ce n'était pas forcé.

PIERRETTE. — Non, mais j'ai eu l'impression qu'à côté du Code elles se flétriraient tout de suite. Comme nos mères avaient de la chance : elles pouvaient avoir pour amants des oisifs !... C'est bien vrai que ce n'est pas une femme qui a laissé ce trognon de cigarette ?

RAPHAËL. — C'est un gros commerçant en fromages.

PIERRETTE. — Tais-toi, c'est horrible !

RAPHAËL. — Pourquoi ?

PIERRETTE. — Parce que comme, pour moi, cet appartement est tout de même un endroit où l'on s'aime, c'est une image affreuse !... Est-ce que tu vas te décider à aller mettre ton pyjama, mon chéri ?

RAPHAËL. — J'y vais.

Il entre dans la salle de bains en laissant la porte ouverte.

PIERRETTE *va pour se coucher, elle a l'idée de regarder sous le lit, mais elle se retient.* — Non, j'aime mieux ne plus regarder !... *(Elle se*

couche.) Je sais bien ce qu'il faudrait... c'est que je puisse amener de temps en temps Thérèse ici.

RAPHAËL, *de la salle de bains.* — Quelle Thérèse ?

PIERRETTE. — Ma femme de chambre. Elle a bien des défauts, mais elle est propre. Malheureusement ce n'est pas possible.

RAPHAËL, *à côté, riant.* — Non, ce ne serait pas très indiqué !

PIERRETTE. — C'est dommage. C'est dommage aussi que je ne puisse pas voir ta femme de ménage. Mais il n'y a pas moyen, puisque je viens ici en me cachant ! Sans ça, je te jure que je la dresserais !... *(Une idée lui vient.)* Mais attends !

Elle prend son sac qu'elle avait jeté sur le lit, en tire un crayon, un carnet et ses lunettes, chausse ses lunettes et écrit.

RAPHAËL *entrant, dans un pyjama très clair, un peu excentrique, et tenant un oreiller à la main.* — Voilà le jeune homme ! *(La regardant.)* Qu'est-ce que tu écris ?

PIERRETTE. — Lis.

RAPHAËL *prend ses lunettes, les met, lit.* — « Primo. Changer le lit de place et balayer dessous. Secundo. Décrocher les rideaux et les battre... »

PIERRETTE. — C'est pour ta femme de ménage.

RAPHAËL. — Oui. J'espère bien que ce n'est pas pour moi.

PIERRETTE. — Comme ça, tu comprends, elle ne me voit toujours pas et je lui donne des ordres tout de même. Elle en prend à son aise parce qu'elle doit s'imaginer que c'est une poule que tu reçois. Avec ça, elle se rendra compte que la femme qui vient ici est une femme d'intérieur. Et si elle ne fait pas son travail, je la flanquerai à la porte par écrit.

RAPHAËL *s'asseyant sur le lit et la regardant.* — Si nous parlions d'autre chose ?

PIERRETTE. — De quoi veux-tu qu'on parle ?

RAPHAËL. — Etant donné le meuble sur lequel nous nous trouvons il me semble qu'il y a un sujet de conversation tout indiqué.

Ils sont tous deux face à face, et ils ont tous deux leurs lunettes. Il la prend dans ses bras.

PIERRETTE. — Ah ! oui. *(Se dégageant :)* Mais non. Passe-moi donc son livre.

RAPHAËL. — Le livre de qui ?

PIERRETTE. — De ta femme de ménage.

RAPHAËL. — Voyons, ça n'a pas d'intérêt !

PIERRETTE. — Si ! si ! je veux me rendre compte de quelque chose.

RAPHAËL. — Mais je ne sais pas où il est !

PIERRETTE. — Cherche-le.

RAPHAËL. — Ecoute, mon petit, ce n'est pas le moment !

PIERRETTE. — Nous nous occuperons du reste après.

RAPHAËL. — Tu ne crois pas que le reste mériterait de passer d'abord ?

PIERRETTE. — Mais non, mon ami, parce que le reste, je sais déjà ce que c'est... tandis que le livre de ta femme de ménage, je suis sûre qu'il va m'apprendre des choses !

RAPHAËL. — Ce que tu es assommante ! Le voilà, tiens !

PIERRETTE. — Merci. *(Mettant ses lunett*
Qu'est-ce qu'elle a écrit là ? Je ne peux pas
On dirait que ça veut dire : métro. *(Elle*
passe le livre.) Hein ?

RAPHAËL *remet ses lunettes et regarde.* —

PIERRETTE *reprenant le livre.* — Métr
métro... métro... Elle habite loin ?

RAPHAËL. — C'est la concierge d'en face.

PIERRETTE. — Elle prend le métro pour
verser la rue ?

RAPHAËL. — Tiens, c'est vrai, je n'avais
fait attention à ça. *(Conciliant :)* Elle doit a
faire un ménage dans un autre quartier et
me compte le métro pour revenir ici.

PIERRETTE. — Elle se paie ta tête avec
métro, oui !

RAPHAËL. — C'est bon. Je vais arranger
je lui dirai de prendre l'autobus.

PIERRETTE *regardant le livre.* — Et
« Encaustique : 900 francs ». 900 francs d'enca
tique ! Où est-elle, son encaustique ?

RAPHAËL. — Je ne sais pas. A la cuisine.

PIERRETTE. — Peut-être. Mais en tout cas
sur les meubles !... Raphaël, cette femme
gruge !

RAPHAËL. — Je ne comprends pas que tu fa
tant d'histoires pour ça. Toi qui t'achètes
robes du soir de 200.000 francs !

PIERRETTE. — Oui, mais moi, quand j'ach
une robe de 200.000 francs, je la mets ! Ta
qu'elle, quand elle te compte 900 francs pour
boîte d'encaustique, elle ne la met pas !...
par-dessus le marché : ron, ron, ron, petit p
pon !

RAPHAËL. — Pourquoi ron, ron, petit patap

PIERRETTE. — A cause des moutons !... Gru
Tu es grugé ! Elle profite de ce que tu es
homme seul, pardi ! C'est dans des mom
pareils que j'aurais envie d'être ta femme, tie

RAPHAËL. — J'espère qu'il y en a d'autres

PIERRETTE. — Qu'est-ce que tu veux di
(Elle comprend, et sans autrement d'enth
siasme.) Ah ! oui, bien sûr.

RAPHAËL. — Tu as fini avec le livre d
femme de ménage ? Je peux venir ?

PIERRETTE. — Si tu veux. *(Pendant*
avance :) 900 francs d'encaustique !...

Elle pose sur les pieds de Raphaël un reg
qui se fixe.

RAPHAËL. — Qu'est-ce que tu regardes ?

PIERRETTE. — Tes chaussettes. Tu as un tr

RAPHAËL. — C'est possible. C'est parce qu
fond, je suis un nerveux. Mais si toutes les
qu'une chose m'agace je laissais éclater
agacement, dans ma profession d'avocat, ça
ferait du tort. Alors, je me retiens. Seulemen
ma bouche reste tranquille, mes pieds, eux,
remuent tout le temps.

PIERRETTE. — Je comprends : ça se passe d
les orteils.

RAPHAËL. — Oui. Et ça use mes chausset

PIERRETTE. — C'est bon à savoir. Si j'ai en
de connaître ton état d'esprit, je te demander
« Déchausse-toi ! » Tu as eu aujourd'hui
agacement large comme une pièce de 100 s
(Il se lève.) Où vas-tu ?

RAPHAËL. — J'oubliais quelque chose.

Il va chercher son téléphone et le dépose au pied du divan.

IERRETTE *outrée.* — Oh !... Tu as encore un p de téléphone à donner ?

APHAËL. — Non.

IERRETTE *rassurée.* — Ah ! bon.

APHAËL. — Seulement à recevoir.

IERRETTE *avec éclat.* — Ah ! non ! non, pha ! Avant ou après, soit ! mais pas pendant !

APHAËL, *il se recouche et, gentiment.* — Allons, t'énerve pas, Pierrette.

IERRETTE. — Oui, je te vois venir. Alors retire lunettes.

APHAËL. — Retire les tiennes aussi. *(Ils le t. Il va porter les lunettes sur la table, icnt.)* Tu as fini de bouillonner, oui ? On peut dire un mot sans que tu débordes?

IERRETTE. — Tu m'as fait beaucoup de peine t à l'heure, Rapha.

APHAËL, *gentiment.* — Tant que ça ? Eh bien, t'apprendrai à conduire, là !

IERRETTE. — Tu veux donc me faire plaisir ?

APHAËL. — Tu vois bien. Seulement je louerai e voiture.

IERRETTE. — Ce n'était d'ailleurs pas de ça e je voulais te parler. Tu m'as fait beaucoup peine parce que, quand je t'ai dit que j'allais oir besoin de me faire rajeunir, tu n'as pas otesté.

APHAËL. — En voilà des bêtises ! Quand on connaît comme nous depuis l'enfance ! Nous ons eu nos dix ans ensemble.

IERRETTE. — Oui, mais je voudrais avoir mes nquante ans un peu plus tard que toi.

APHAËL. — Rassure-toi. Tu n'auras jamais n âge.

IERRETTE, *contente.* — C'est vrai ?

APHAËL. — Tu auras toujours sept ans.

IERRETTE. — Sale bête ! *(Elle lui pince le ut du nez. Il rit et entre dans le lit. Elle pousse cri.)* Oh ! que tu as les pieds froids !... otte-les un peu dans les draps.

Il frotte vivement ses pieds dans le lit.

APHAËL. — C'est une mauvaise circulation du ng.

IERRETTE, *inquiète.* — Mais c'est sérieux, ça, n ami ! Tu n'as pas pris ta tension ?

APHAËL. — Non.

IERRETTE. — Tu devrais aller voir un doc- r. Julien aussi devrait aller voir un docteur. n'a pas voulu me le dire tout à l'heure, mais suis certaine qu'il a mal au foie. Ce n'est pas urel ce qu'il a répondu à ce délégué. Un rçon si bien élevé ! Il faut absolument qu'il le voir un docteur. Et toi aussi pour ta circula- n. Je ne serai tranquille que quand vous aurez un docteur tous les deux. Chacun le vôtre, n entendu.

APHAËL. — Bon, c'est promis.

IERRETTE. — Et s'il n'a pas une crise de foie, st peut-être plus grave, c'est qu'il couve une re maladie !... Parce que je connais mon fils, comprends. J'ai parfaitement vu tout à l'heure ce petit n'est pas dans son état normal !... quiète.) J'aurais peut-être dû rester auprès lui. *(Faisant mine de se lever :)* J'ai envie de n aller.

RAPHAËL, *la retenant.* — Tu es folle !

PIERRETTE. — C'est peut-être bête, mais maintenant que je me suis mise à penser à ça... il me semble que je ne respirerai que quand je le verrai devant moi !

RAPHAËL. — Si nous parlions d'autre chose ?

PIERRETTE. — Oui, toi, ce que tu appelles autre chose, c'est toujours la même chose. Quelle heure est-il ?

RAPHAËL. — Cinq heures et demie.

PIERRETTE. — Eh bien, dépêchons-nous !

RAPHAËL, *furieux.* — Oh !

PIERRETTE. — Quoi ?

RAPHAËL. — On ne dit pas de ces choses-là, voyons !... Ça vous... ça vous...

PIERRETTE. — Ce que tu es susceptible !... Fais voir tes pieds. Oui, ça peut aller.

RAPHAËL, *gentiment.* — Quelle enfant tu fais, mon Dieu !

Il la prend dans ses bras.

PIERRETTE *rit, puis.* — Oui, mais fais attention, ne m'embrasse pas dans le cou : j'ai un coup de soleil. *(Il va l'embrasser. Elle se redresse soudain :)* Oh !

RAPHAËL. — Qu'est-ce que tu as encore ?

PIERRETTE. — Il me semble qu'on a introduit une clef dans la serrure de la porte d'entrée.

RAPHAËL. — Quelle idée ! Qui veux-tu qui introduise une clef ?

PIERRETTE. — Ah ! je ne sais pas, mais... Tu as entendu ? Ça a craqué ! *(Elle a sauté du lit.)* Il y a quelqu'un dans l'antichambre !...

Effrayée, elle s'éloigne du lit.

RAPHAËL *sautant du lit à son tour.* — Mais c'est vrai !

PIERRETTE *chuchoté.* — Ce sont des voleurs. Est-ce que tu as un revolver ?

RAPHAËL. — Oui.

PIERRETTE. — Prends-le.

RAPHAËL. — Oui, mais ce n'est pas ici que je l'ai, c'est à l'étude.

PIERRETTE. — Oh ! Rapha, regarde... le bouton de la porte...

RAPHAËL. — Quoi ?

PIERRETTE. — Il tourne ! *(Le bouton de la porte, en effet, tourne doucement. Raphaël et Pierrette sont contre la porte du cabinet que Pierrette, effrayée, entr'ouvre. La porte de droite s'entrebâille sans bruit et la tête de Julien passe. Il ne voit pas tout de suite les deux autres. Pierrette a un cri étouffé.)* Oh !...

Et elle entre vivement dans le cabinet de toilette dont elle referme la porte.

RAPHAËL *effaré.* — Julien !...

JULIEN *stupéfait.* — Mon parrain !... *(Il entre tout à fait. Il tient un gros paquet à la main. Avec un soupir de soulagement :)* Ah ! c'était une blague !... *(Avec assurance :)* Je n'en ai jamais douté. *(Il s'éponge le front tout de même, puis :)* Où sont-ils ?

RAPHAËL, *ahuri.* — Qui ?

JULIEN *avec entrain maintenant.* — Les autres. Les auteurs de cette charmante plaisanterie. La bande à Jean-Gustave. Les joyeux drilles. Les petits malins. Le tas d'idiots. *(Élevant la voix :)* Vous pouvez venir, mes enfants. Le coup est raté. *(A Raphaël :)* Je reconnais que — si j'avais marché — ç'aurait été assez farce. Seulement

ce n'était pas encore très bien combiné. Pour que ce soit tout à fait réussi, il aurait fallu qu'il y ait dans le lit une femme qui aurait ressemblé vaguement à Nicole et puis, vous, vous seriez resté de dos au moment où je serais entré. J'aurais crié : « Misérable ! tu as un amant ! » Vous vous seriez retourné là-dessus. Tableau ! Au lieu du gigolo attendu : vous ! Vous, en séducteur !... La tête que j'aurais faite. Oui, ça, ç'aurait été comique !

RAPHAËL, *toujours ahuri.* — Comique ?

JULIEN. — Tout de même, mon parrain, permettez-moi de vous le dire, de la part de Jean-Gustave aucune blague ne m'étonne, mais je n'aurais jamais cru que vous accepteriez de participer aux facéties de votre fils... Surtout que celle-là, entre nous, n'est pas d'un goût très sûr. *(Il se dirige vers la porte du cabinet.)* C'est par là qu'ils sont ?

RAPHAËL *vivement.* — Non ! non ! n'entre pas !

JULIEN. — Minute ! vous avez raison. Ils ont cru qu'ils m'avaient. C'est moi qui vais les avoir. J'avais prévu le coup. *(Il a défait son paquet. Apparaît une tête de cerf, enfin une magnifique paire de cornes. Il met cela sur sa tête.)* On va faire quelque chose de tordant.

RAPHAËL. — Pourquoi mets-tu ça sur ta tête ?

JULIEN. — Pour leur prouver que je n'ai pas cru une seconde à ce que me racontait la lettre.

RAPHAËL. — Quelle lettre ?

JULIEN. — Eh bien, la lettre !

RAPHAËL. — Je suis en train de me demander si ta mère n'a pas raison et si tu n'es pas malade en ce moment. Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Et avec cette coiffure ? Et comment as-tu pu entrer d'ailleurs ?

JULIEN. — Avec la clef.

RAPHAËL. — Quelle clef ?

JULIEN. — La clef qui était avec la lettre.

RAPHAËL. — Voilà la lettre qui revient !... *(Avec douceur, comme quand on parle à un fou :)* Voyons, mon petit Julien, assieds-toi et explique-moi posément... *(Il pense que Pierrette est à côté, il regarde la porte, et :)* Non ! pas ici !... Je vais plutôt m'habiller, nous allons descendre ensemble, nous irons au petit café d'en face, et tu m'expliqueras posément... *(Il enfile son veston sans prendre d'abord garde que c'est sur son pyjama, puis il le constate.)* Non, je ne peux pas non plus : mon pantalon n'est pas là !

JULIEN. — La voilà, la lettre.

Il la lui donne.

RAPHAËL *lisant.* — « Monsieur, je n'irai pas par quatre chemins : je vous écris pour me venger. Nous sommes trompés tous les deux, moi, par mon amant, vous, par votre femme... » Oh ! la rosse !

JULIEN, *surpris.* — Vous savez qui a écrit ça ?

RAPHAËL, *furieux.* — Oui, c'est Loulou !

JULIEN. — Loulou ?

RAPHAËL. — Ma secrétaire particulière.

JULIEN. — C'est ça : vous, votre secrétaire, Jean-Gustave s'est servi de tout ce qu'il avait sous la main.

RAPHAËL. — Mais il ne s'agit pas de Jean-Gustave !... *(Se rattrapant :)* Oui, enfin passons. Mais comment as-tu ouvert cette lettre ?

JULIEN. — Pourquoi voulez-vous que j[e] l'ouvre pas puisqu'elle m'était adressée.

RAPHAËL, *regardant.* — Pas de prénom ? *(Il comprend.)* Tu as cru que ta femme te t[rom]pait !

JULIEN, *voulant faire le malin.* — Mais no[n] ne l'ai pas cru. J'ai tout de suite flairé la bl[ague] *(Il montre les cornes.)* La preuve ! *(Il rit.)* alors... réponse du berger à la bergère !... E[t] qu'à côté on entend ce qui se dit ici ?

RAPHAËL. — J'en ai peur. Pourquoi ?

JULIEN, *bas.* — Parce qu'on va faire comm[e] j'avais marché. Je vais vous couvrir d'injur[es] vous allez pousser un cri comme si je vous ét[ran]glais. Ils vont se précipiter, affolés, et... *([Mon]trant les cornes qu'il met sur sa tête)* le M[i]taure !... Allons-y. *(Il crie.)* C'est une infa[me] Vous avez détourné, perverti la femme [que] j'aime !... et vous vous imaginiez que ce s[era] impunément? Mais je vais vous tuer, miséra[ble] *(Il remue des chaises pour simuler une ba[gar]re et bas :)* Criez donc !

RAPHAËL. — Mais non ! Et toi, tais-[toi] voyons !

JULIEN. — Pourquoi ?

RAPHAËL. — Parce que, là... *(Il montre cabinet :)* on est capable de croire que c'est v[rai]

JULIEN. — Eh bien, c'est ce qu'il faut *recommence.)* Ah ! je vous tiens ! Cana[ille] Voleur de femmes !... *(Il mime un corps à c[ou]en se servant d'un oreiller. Puis il s'arrête.)* ne se précipitent pas.

RAPHAËL. — Non.

JULIEN *qui essaie d'ouvrir la porte. Etonn[é]* C'est fermé à clef.

RAPHAËL. — Bien sûr !

JULIEN. — Ah ? *(Il est soudain calmé.)* A[lors] ment dit : ce n'est pas Jean-Gustave et [ses] copains qui sont là derrière ?

RAPHAËL. — Euh... non.

JULIEN. — Alors j'étais en train de faire l'i[mbé]moi ?

RAPHAËL. — Sans aller jusque-là, tu...

JULIEN, *le coupant.* — Oui, oui. Pourquoi m'avez-vous dit que c'était eux ?

RAPHAËL. — Mais je ne te l'ai jamais dit. [C'est] toi qui l'as dit.

JULIEN. — Vu. Ce n'est pas eux. C'est dame. *(Il prend sur le lit les bas qu'a laissés [Pier]rette.)* Et une dame déshabillée. J'avais re[gardé] ces bas tout de suite. Mais à ce moment-l[à] supposais que c'était de la mise en scène. Je [sais] que nous sommes en pleine réalité. *(Petite pa[use].* Alors cette dame...

RAPHAËL, *vivement.* — Je te jure que t[u] trompes ! ce n'est pas ta femme !

JULIEN, *le regardant avec une surprise qui [n'est] pas feinte.* — Quoi ? Mais je n'allais pas [croire] ça !... *(Il le regarde encore et rit.)* Soit dit [sans] vous froisser, mon parrain, ce serait invrai[sem]blable ! *(Puis il rit un peu moins.)* C'est évi[dent] que ce n'est pas ma femme... *(Il ne rit plus [du] tout).* Enfin c'était évident tant que vous l'aviez pas juré ! *(Il prend son mouchoir, [le] tamponne la sueur de son visage sans [se] souvenir qu'il a toujours les cornes sur la t[ête].* Ah ! bon D... de bon D..., qu'est-ce qui m'arr[ive]

APHAËL, *inquiet.* — Mais Julien, tu ne vas ..

ULIEN. — Chut ! chut ! Laissez-moi essayer de onner tout seul. *(Il se prend la tête à deux ns.)* Voyons, voyons, pas de copains dans la ison : donc, pas de blague organisée ! Nous ons être chez vous ; oui, nous sommes chez s, vous avez loué ce petit machin de la rue atière pour vos besoins personnels... Mais t votre droit. Et comme vous êtes veuf, ce t même pas répréhensible. Enfin si vous evez une femme ici, ça ne regarde que vous.

APHAËL. — Absolument.

ULIEN. — Et en tout cas pas moi.

APHAËL. — Pas du tout.

ULIEN. — Alors pourquoi votre secrétaire elle tenu à me l'apprendre ?

APHAËL, *sans réfléchir.* — Mais ce n'était pas oi !

ULIEN. — Comment, pas à moi ?

APHAËL. — Euh...

ULIEN, *montrant la lettre.* — « M. Lavagnare ». Et elle tenait tellement à ce que la lettre rrive bien qu'elle a été la porter à l'usine -même !... Et si cette histoire ne regarde que s, pourquoi faites-vous devant moi cette tête olée ?

APHAËL. — Mais je ne fais pas une tête olée...

ULIEN. — Vous ne vous voyez pas !... Eh bien , il n'y a pas d'erreur possible ! c'est ça ! Je s regarde, je trouve toujours ça invraisemble, mais c'est vrai !... Et c'est encore pis que ne craignais ! Non seulement je suis cocu, is je suis cocu par un ancêtre !

APHAËL, *dignement.* — Ah ! je te prie d'être i, mon petit. N'oublie pas qui je suis.

ULIEN. — Qu'est-ce que vous êtes ?

APHAËL. — Ton parrain.

ULIEN. — Vous n'êtes pas que ça, malheureusent, à ce que je constate !

APHAËL. — Tais-toi, Julien. Je t'ai vu grandir, ne suis toujours intéressé à toi. Enfin je t'aime ucoup. Alors tais-toi. Dans l'erreur où tu es, risques de prononcer des paroles... que je xplique, naturellement... mais qui me seraient ibles à entendre...

ULIEN. — Mais est-ce que vous croyez que ça muse d'être obligé de perdre tout respect pour s ?... Pour moi, vous étiez le monsieur qui me blait de cadeaux à toutes les fêtes... Et ourd'hui voilà que vous n'êtes plus celui qui pporte un jouet, mais qui me l'enlève !... et m'aperçois que c'était un jouet auquel je ais !... *(Se montant :)* C'est une infamie ! s avez détourné, perverti la femme que ne... *(Il le regarde.)* Le comble, c'est que ça pas l'air de vous toucher, ce que je dis !

APHAËL. — Parce que je ne suis pas coupable.

ULIEN. — Non. Parce que ce sont les mêmes s que je vous disais tout à l'heure en rigolant. n'est pas ma faute si on n'en trouve pas tres quand c'est sérieux !... Penser qu'une de vingt ans a pu se laisser séduire par un me comme vous ! c'est de l'aberration ! C'est demander ce que les femmes ont là-dedans ! *se frappe le front et rencontre ses cornes.* *Vexé :)* Oh ! Vous ne pouviez pas me dire que j'avais gardé ça sur la tête ?

RAPHAËL. — Je n'y faisais pas attention.

JULIEN. — C'est pourtant voyant !... *(Il essaie de l'enlever.)* Vous trouvez que je ne suis pas assez ridicule comme ça !... *(Efforts.)* Et je l'ai trop enfoncée ! Je suis capable de ne plus pouvoir l'enlever ! Il ne manquerait plus que ça !

RAPHAËL. — Veux-tu que je t'aide ?

JULIEN. — Non. *(Ricanant.)* Votre rôle, voyons, c'est de me les mettre !

Il a réussi. Il dépose sa coiffure sur la table.

RAPHAËL, *solennel.* — Julien, je te jure, tu entends, je te jure que ce n'est pas ta femme qui est là. Je te le jure.

Et il étend sa main avec gravité.

JULIEN. — Oui, mais regardez sur quoi vous me le jurez !... *(La main de Raphaël en effet était étendue au-dessus des cornes.)* Mon Dieu, mais qu'est-ce que c'est que cette fille que j'ai épousée ?... C'est une vicieuse !... Je comprendrais qu'elle se soit laissée emballer... je ne sais pas, moi... par un chanteur de charme... ou un boxeur... c'est la même chose !... ou un idiot quelconque, mais un bel idiot... mais choisir pour coquin un quinquagénaire !...

RAPHAËL. — Pardon, je n'ai que quarante-six ans. Et je ne suis d'ailleurs pas son coquin.

JULIEN. — Il faut que ce soit une garce !

RAPHAËL. — Tais-toi, Julien, on peut t'entendre !

JULIEN. — Mais j'espère bien qu'elle m'entend ! *(Il va vers la porte du cabinet.)* Tu es une garce, tu entends !

RAPHAËL, *affolé, se précipitant entre la porte et lui.* — Mais tais-toi, malheureux !

JULIEN, *le repoussant en allant vers la porte.* — Tu es plus poule que la dernière des poules !

RAPHAËL. — C'est abominable !

JULIEN. — Tu me soulèves le cœur de dégoût !... Tu es une...

RAPHAËL. — Tais-toi, Julien, je t'en supplie... Tu es en train de faire une chose monstrueuse !

JULIEN. — Comment, monstrueuse ?... Si dans un cas pareil on n'a pas le droit d'eng... sa femme, alors zut !

RAPHAËL. — Mais ce n'est pas ta femme !

JULIEN. — Non ?

RAPHAËL. — Hélas !

JULIEN, *outré.* — Comment « hélas » ?

RAPHAËL. — Je veux dire... Enfin ce n'est pas ta femme. Et tes injures, tombant sur cette malheureuse, sont odieuses !

JULIEN. — Si elles ne s'adressent pas à elle, qu'est-ce que ça peut lui faire ?

RAPHAËL. — Ça lui fait, je te le garantis !... *(Enervé :)* Enfin c'est bien simple, Julien : je t'ordonne de finir !

JULIEN. — Mais si j'étais sûr que ce n'est pas ma femme, je finirais tout de suite.

RAPHAËL. — Je te l'ai juré trois fois que ce n'est pas elle.

JULIEN. — Eh bien, si ce n'est pas elle... qu'elle se montre !

RAPHAËL, *désespéré.* — Oh !

JULIEN, *à la porte.* — Je pense que vous entendez ce que nous disons, madame ? j'ai crié assez

fort pour ça. Mon parrain m'assure que vous êtes une de ses amies qui n'a aucun rapport avec la personne qui porte mon nom. Je vous demande d'avoir l'amabilité d'entr'ouvrir votre porte une seconde... juste le temps de passer ma tête et de constater que c'est exact. *(Petite pause. Il rit.)* Elle n'ouvre pas.

RAPHAËL. — Elle ne peut pas.

JULIEN. — Par peur d'être compromise ?... *(A la porte :)* Madame, je suis un galant homme et si je ne croyais pas que vous êtes la personne qui porte mon nom, je n'aurais pas l'indiscrétion de chercher à vous voir... *(Il s'est énervé peu à peu en parlant. Avec éclat :)* Seulement je veux être sûr que ce n'est pas toi !

RAPHAËL. — Assez, Julien !

JULIEN. — Juste une seconde, madame, et ce sera fini, on n'en parlera plus. *(A Raphaël :)* Dites-lui donc qu'elle se montre !

RAPHAËL. — Je te prie de t'en aller, oui !

JULIEN. — Ça ne vous avancerait pas : je l'attendrais sur le trottoir !

RAPHAËL. — Oh !

JULIEN. — C'est elle qui est là, j'en suis sûr !... Et si ce n'est pas elle, elle devrait comprendre ce que j'éprouve et avoir pitié de moi ! Il est vrai qu'étant donné qu'elle est ici, elle n'est pas pour les maris !... elle est de l'autre côté de la barricade !... Il est vrai aussi que ce que j'éprouve, ça ne se voit peut-être pas !... *(Il baisse la voix.)* Ah ! si seulement j'étais sûr que ce n'est pas ma femme, je lui avouerais bien quelque chose ! c'est que — je ne m'en doutais pas mais je m'en rends compte — ma femme, je l'aime !... *(Il remonte la voix.)* Seulement, si c'est Nicole, je ne vais pas lui dire ça ! elle serait trop contente !... *(Il va à la porte, furieux.)* Allez, ouvre !... *(Poli:)* ou ouvrez !...

RAPHAËL. — Julien !

JULIEN, *menaçant.* — Vous, tenez-vous tranquille ou je vais oublier tout à fait que vous êtes mon parrain !... *(Il secoue la porte.)* Qui que vous soyez là-dedans, ouvrez !

RAPHAËL. — Tu perds ton temps. Elle n'ouvrira pas.

JULIEN. — Elle a tort. Vous avez tort. Et ça ne vous sert à rien de ne pas ouvrir parce que je vais enfoncer la porte et je vous verrai tout de même, tu entends !... *(Pas de réponse.)* C'est une butée. Tant pis pour votre porte !... *(Il s'élance, veut donner un violent coup d'épaule, mais il glisse, et c'est sa tête qui cogne. Il recule aussitôt en gémissant et en se tenant la tête.)* Aïe ! aïe ! aïe ! Oh ! nom de D... !...

PIERRETTE, *qui a ouvert vivement la porte, se précipite, aux cent coups.* — Oh ! tu t'es fait mal, mon chéri !... *(Elle a enfilé un peignoir sur sa chemise. En somme elle est assez exactement comme on l'a vue au début du premier acte. A Raphaël :)* Tu ne pouvais pas l'empêcher de faire ça, toi !... C'est malin ! S'amuser à laisser défoncer une porte !... Il aurait pu se tuer, ce petit ! *(A Julien :)* Fais voir ce que tu as.

JULIEN, *sur un ton un peu geignard.* — Je ne voulais donner qu'un coup d'épaule, j'ai glissé, c'est la tête qui a cogné. *(Avec inquiétude.)* Ça saigne ?

PIERRETTE. — Non.

JULIEN, *inquiet.* — Mais ça m'a peu démoli quelque chose à l'intérieur.

PIERRETTE. — Mais non. Seulement commence à gonfler.

JULIEN. — Ah ! ça gonfle ?... J'ai très tu sais.

PIERRETTE, *à Raphaël.* — Il faudrai l'arnica.

RAPHAËL. — Mais il n'y a pas d'arnica i

PIERRETTE, *énervée.* — Ah ! on peut co sur toi !... Tu n'as rien alors ?

RAPHAËL. — J'ai du porto et des gâteaux

PIERRETTE. — Donne toujours le porto. va d'abord mouiller le coin d'une serviet apporte-la-moi.

Raphaël entre dans le cabinet.

JULIEN, *toujours geignard.* — Ça gonfle jours ?

PIERRETTE. — Oui, mais ce n'est rien, chéri. Autrefois je t'aurais tout de suite em cette bosse... on mettait dessus une pièc cent sous... mais, avec toutes ces dévaluation n'a plus que des billets de banque ! *(Ra revient avec une serviette.)* Donne. *(Elle em lotte la tête de Julien.)* Là ! Tu verras qu ne sera rien. *(Raphaël lui tend le porto qu allé chercher.)* Bois, tiens. *(Julien boit.)* Ç mieux ?

JULIEN. — Oui, un peu. *(Il regarde autou lui.)* Où est Nicole ?

PIERRETTE, *regardant Raphaël.* — Il n' compris !...

RAPHAËL. — Non.

PIERRETTE. — Je ne sais pas si c'est bêtise ou si c'est le coup. J'espère que c'é coup. Mais c'est merveilleux !... Profito *(A Julien, légèrement :)* Mais il n'y a pa Nicole, mon petit. Il n'y a personne. Il n'y moi. Et moi si je suis ici... ça peut t'éto mais tu vas voir comme c'est simple... Je pa dans le quartier, je savais que ton parrain ici un petit bureau où il reçoit ses clients qu veut pas recevoir à son cabinet... et comm voulais lui demander de m'apprendre à condu

RAPHAËL, *avec reproche.* — Pierrette !...

PIERRETTE. — Eh bien quoi ?

RAPHAËL, *lui montrant comment elle est* — Pas dans ce costume.

PIERRETTE, *se regardant.* — C'est vra *Julien alors, en aveu :)* Eh bien, oui, *(Raphaël se dirige vers le cabinet.)* Où va

RAPHAËL. — Je ne peux pas rester comm Je vais m'habiller.

PIERRETTE. — C'est stupide puisque, moi, le suis pas !... Tu ne vas pas me laisser avec lui dans un moment pareil ! Voil hommes ! Toujours prêts à se défiler !

RAPHAËL. — Tu devrais comprendre c c'est gênant pour moi. C'est mon filleul. J sens dans une situation inférieure.

PIERRETTE. — Eh bien, et moi ?

RAPHAËL. — Si encore je pouvais te « vous » ! Mais je t'ai toujours tutoyée !

PIERRETTE. — Si tu t'imagines que c'est qu'il fait attention !... Le pauvre petit !. *Julien. Avec sincérité, mais avec elle ç jamais l'air tragique :)* Eh bien, oui, mon e

. Ah ! je devine bien ce que tu éprouves en
oment. Mais il ne faut pas. Non, il ne faut
que ça te bouleverse. Ne raisonne pas
re. Ne juge pas encore. Laisse-moi t'expli-
Ah ! si tu m'avais trouvée ici avec un petit
e homme, un danseur argentin, comme ça
e souvent à des dames de mon âge, je
brendrais très bien que tu ressentes un coup
ble, une blessure inguérissable... Mais ce
pas avec un petit jeune homme que tu me
ves ! Pas du tout ! Regarde-le. A part le
ma — qui est beaucoup trop clair pour son
je le lui ai toujours dit ! — c'est un homme
ux, un homme mûr, plein de rides... Ça doit
de même tout changer à tes yeux !... *(A*
haël :) Mets tes lunettes.

APHAËL. — Pourquoi ?

IERRETTE. — Pour qu'il te voie mieux.
st-ce pas que ça change tout ? Avoir une mère
fait la fête, oui, certainement, c'est affreux.
s ce n'est pas le cas. Il n'est pas du tout
stion de fête, je t'assure. Evidemment tu nous
ves dans ce petit appartement. Nous y
mes parce qu'étant donné nos relations il faut
que nous nous rencontrions de temps en
ps. Mais au fond ça ne m'amuse pas beaucoup.
non plus, va ! *(A Raphaël :)* Dis-le-lui,
ons ! *(A Julien :)* Bien sûr, ce qui te gêne
que tu me vois dans un peignoir. Mais tu
s souvent vue en peignoir. C'était ailleurs,
à tout. Fais un petit effort d'imagination et
pose que nous sommes ailleurs. Et puis il y
longtemps que ça dure, cette chose-là, que ce
t plus une chose coupable !... Il venait de
dre sa femme. Il m'a attendrie en me racon-
qu'il avait un grand chagrin. Ce n'était pas
, du reste.

APHAËL. — Mais si, c'était vrai.

IERRETTE. — Mais non : un mois après tu
s consolé.

APHAËL. — Parce que, entre temps, toi tu...

IERRETTE. — Quoi ?

APHAËL. — Je ne vais pas dire ça devant ton

IERRETTE. — Oh ! ben maintenant il le voit
ce qu'entre temps j'ai fait pour toi ! *(A*
en :) Il y a des années de ça ! Alors c'est
ctement comme si, à cette époque, j'étais
enue... je ne dis pas veuve, ne parlons pas
choses pénibles... mais divorcée, et si je m'étais
ariée... Fais un petit effort d'imagination et
pose que c'est mon second mari... Et alors
ça ne te fera plus souffrir !... Evidemment
trouveras peut-être que ça fait beaucoup
forts d'imagination, mais au fond c'est le
ne. — Mais, mon Dieu, tu restes là à me
arder sans parler ! Ce n'est peut-être pas ça
faut que je te dise. Si ce n'est pas ça, dis-le-
. Je trouverai autre chose. Je ne sais pas quoi,
s autre chose !... parce qu'il faut absolument
tu arrives à ne pas te faire de moi une idée
euse !... *(A Raphaël, avec douleur :)* C'est
ivantable ! Il n'a même pas l'air de m'écouter !

ULIEN. — Si, si, je t'écoute. Seulement je suis
peu sonné.

IERRETTE. — Comment ne pas l'être après une
révélation !

JULIEN. — J'avais donné un si bon coup ! Je croyais que ce serait l'épaule qui taperait.

PIERRETTE. — Ah ? c'est pour ça que tu es sonné ?

JULIEN. — Ça m'a mis k.-o.

PIERRETTE, *qui ne comprend pas.* — K.-O. ?

RAPHAËL, *expliquant.* — Il veut dire : knock-out.

JULIEN. — Tellement que, sur le moment, je n'ai même pas été étonné de te voir là. Mais maintenant j'y suis. J'y suis tout à fait.

PIERRETTE, *avec un soupir.* — Bien sûr, on ne peut pas espérer que tu resteras k.-o. toute ta vie.

JULIEN. — Je réalise.

PIERRETTE, *se cachant le visage.* — C'est affreux.

JULIEN, *élevant un bas.* — La dame d'à côté, c'était toi !...

PIERRETTE, *avec honte.* — Oui, mon petit.

JULIEN, *dans un grand éclat de joie.* — C'est épatant !

PIERRETTE, *ahurie.* — Hein ?

JULIEN. — J'ai tellement cru que c'était Nicole !...

PIERRETTE. — Ah ?... Ah ! oui, c'est vrai.

Mais il y a dans son ton un peu de déception.

JULIEN. — Je respire !

PIERRETTE, *un peu agacée.* — Oui, oui.

JULIEN. — Tout à l'heure, à la maison, tu m'as demandé si je l'aimais. Je t'ai répondu que je te dirais ça ce soir. Maintenant je peux te renseigner : je l'aime. C'est d'ailleurs bien embêtant, parce que ça va me compliquer la vie. Aimer sa femme, ça doit avoir toutes sortes de conséquences. Mais il n'y a pas d'erreur possible... parce que ce que j'ai ressenti tout à l'heure... en l'imaginant entre les bras d'un vieux bonhomme !

PIERRETTE. — Quel vieux bonhomme ?

JULIEN. — Eh bien : parrain.

PIERRETTE, *vexée.* — N'exagère pas, tout de même : il est encore très bien.

RAPHAËL. — Merci.

PIERRETTE. — Peut-être pas pour une fille de vingt ans, mais enfin d'une façon générale.

RAPHAËL, *avec cette fois une grimace.* — Merci !

PIERRETTE. — Je t'ai dit tout à l'heure qu'il était plein de rides, mais c'était pour te calmer.

JULIEN, *continuant, le visage éclairé.* — Alors en voyant que ce n'était pas elle qui était là, j'ai éprouvé un soulagement, tu comprends.

PIERRETTE, *toujours un peu agacée.* — Oui, je comprends.

JULIEN, *épanoui.* — Ah ! bon sang, ça fait du bien !

PIERRETTE, *à Raphaël, mais c'est à elle surtout qu'elle donne cette explication.* — Il est dans un état d'euphorie. Il ne pense qu'à elle. Mais ça va passer, hélas ! Il va bientôt penser à moi. Et alors...

JULIEN, *à Raphaël.* — Je peux boire encore un peu de porto ?

RAPHAËL. — Mais certainement.

JULIEN, *qui se sert.* — Vous n'en prenez pas ?

PIERRETTE, *suffoquée.* — Oh !

RAPHAËL, *gêné.* — Non... non...

PIERRETTE. — Toujours l'euphorie !... *(Apercevant les cornes.)* Qu'est-ce que c'est que ça ?

JULIEN, *dans un large sourire.* — C'est moi qui l'ai apporté. Je m'étais demandé si toute cette histoire ce n'était pas un bateau que m'avaient monté Jean-Gustave et ses copains. Alors il s'agissait de leur prouver tout de suite que je n'avais pas marché. *(Montrant les cornes :)* Avec ça, c'était visible. Mais on en a eu du mal à trouver ce truc-là. Mon oncle et moi, on a fait quatre bazars.

PIERRETTE. — Ton oncle?

JULIEN. — Oui, je lui avais tout raconté, il m'a couru après, et il n'a plus voulu me lâcher. Je l'ai laissé dans le petit café en face. Il est aux cent coups, le pauvre homme. Et en ne me voyant pas revenir, il doit se demander ce qui se passe !...

PIERRETTE, *montrant les cornes.* — Et c'est lui qui a eu l'idée de... de ce carnaval ?

JULIEN, *content.* — Non, c'est moi.

PIERRETTE. — Oui ? Eh bien, cache ça, veux-tu ! C'est... c'est désagréable à voir !

JULIEN, *souriant.* — J'avais aussi apporté autre chose.

PIERRETTE. — Du même genre ?

JULIEN. — Pas tout à fait. *(Il tire l'objet de sa poche.)* Un revolver.

PIERRETTE. — Oh !

JULIEN. — Ça, c'était pour le cas où ce n'aurait pas été un bateau. Cette idée-là, elle est de mon oncle.

RAPHAËL. — Eh bien, il est de bon conseil, celui-là !

JULIEN. — Oh ! il ne me l'a pas dit. Seulement il m'y a fait penser. *(Il rit.)* Mais je n'ai eu besoin ni de ça ni de ça. *(Il a montré les cornes et le revolver.)* Tout s'arrange.

PIERRETTE, *entre deux tons.* — Oui.

JULIEN. — C'est épatant !

PIERRETTE, *énervée.* — Tu l'as déjà dit.

JULIEN, *en homme du monde.* — Mais je vais vous laisser.

PIERRETTE. — Tu veux t'en aller ?

JULIEN. — Bien sûr.

PIERRETTE. — Comme ça ?

JULIEN. — Dame !

PIERRETTE. — Mais ce n'est pas possible !

JULIEN. — Oh ! je serais bien resté assis encore un peu... et j'aurais bien encore pris un peu de porto... parce que je suis encore un peu assommé... seulement je ne veux pas être indiscret... je vous ai assez dérangé comme ça...

PIERRETTE, *le regardant.* — Il n'a pas l'air de mentir !... Mais voyons, voyons... Tu me trouves... ici... comme ça... avec ton parrain... et c'est tout ce que tu dis ?

JULIEN. — Oh ! je lui ai déjà fait des excuses !... Et ce n'est pas ma faute si je suis ici !... Je ne pouvais pas deviner que la lettre était pour papa ! Il n'y avait pas de prénom ! *(Il se tourne vers Raphaël et rit.)* Et au fond, c'est une chance que j'aie cru que la lettre était pour moi ! Sans ça, c'est lui qui l'aurait reçue !

PIERRETTE, *stupéfaite.* — Et il rit !... *(Vers Raphaël :)* Mais au fait, explique-moi un peu cette histoire de lettre. Je n'ai pas très bien compris. On entend à travers la porte, mais on en mal.

RAPHAËL, *embêté.* — Je te raconterai ça tard.

PIERRETTE. — Pourquoi plus tard ?

JULIEN, *donnant la lettre.* — La voilà.

PIERRETTE, *lisant.* — « Monsieur, je n'ira par quatre chemins. » Qui est-ce qui a écrit

JULIEN. — C'est Loulou.

PIERRETTE. — Loulou ?

JULIEN. — Sa secrétaire.

RAPHAËL, *empoisonné.* — Oh !

PIERRETTE. — Tu es l'amant de ta secréta

JULIEN. — Oh ! zut ! je n'aurais pas dû dir Je vous demande pardon.

RAPHAËL. — Je vais t'expliquer...

PIERRETTE. — Ce n'est pas la peine. l'explique très bien. *(Elle lit :)* « Je vous pour me venger. Nous sommes trompés tou deux, moi par mon amant, vous par femme... » Son amant !

RAPHAËL. — C'est-à-dire qu'elle se croit droits parce qu'un jour, oui, je l'avoue, j'ai p la tête... tu vas comprendre...

PIERRETTE. — Sûrement pas !

RAPHAËL. — Mais si, tu vas comprendr C'est une fille qui est énervante parce qu'e une poitrine qu'on ne peut pas s'empêche remarquer... une poitrine qui vous saute yeux...

PIERRETTE. — Et qui finit par vous sauter la main !

RAPHAËL. — L'été, elle met des cors légers...

PIERRETTE. — Ça date donc de l'été dernie

RAPHAËL. — Mais non, ç'a été à la fin d hiver.

PIERRETTE. — Elle met aussi des corsages l l'hiver ?

RAPHAËL. — Non, mais elle met des s ters !... Et c'est pire : ça souligne tout ! ça...

PIERRETTE. — Bon, je sais, ce n'est pas à femme que tu vas apprendre ça.

RAPHAËL. — Enfin qu'est-ce que tu veux seins qui passaient tout le temps devant mo m'empêchait de travailler !...

JULIEN, *compréhensif.* — Évidemment : comme si on vous promenait sous le nez corbeille de fruits !

RAPHAËL. — Exactement. Et j'ai compris je ne serais tranquille que...

PIERRETTE. — Quand tu aurais pris un frui ou deux !... Mais c'est ignoble, mon ami !

RAPHAËL. — Mais ç'a été fini tout de su Je t'assure que maintenant elle peut entrer mon bureau, je ne les vois même plus !

PIERRETTE. — C'est ignoble, tout de mê c'est encore plus ignoble ! Mon Dieu, que hommes sont bêtes ! Parce qu'elle a des se Attends quelques années et tu verras si ses p avantages ne sont pas devenus de gros in vénients !...

RAPHAËL. — La preuve qu'elle n'est plus pour moi, c'est qu'elle a voulu se venger !

PIERRETTE. — Tais-toi ! tu m'écœures !

RAPHAËL. — Pierrette !

PIERRETTE. — Tu es un répugnant personna

ULIEN, *gentiment.* — Voyons, voyons, vous llez pas vous disputer.

IERRETTE, *brusquement retournée vers lui.* — 'est-ce que tu dis, toi ?

ULIEN. — Je dis : vous n'allez pas vous puter, voyons !

IERRETTE. — Ça, c'est le comble ! Il veut nous commoder !... C'est inouï ! *(A Julien :)* -ce que par hasard tu serais encore k.-o. ?

ULIEN. — Non. Plus.

IERRETTE. — N'est-ce pas ? Et ça doit être , l'euphorie ? Tu ne dois plus penser à ta me ?

ULIEN. — Non.

IERRETTE. — Alors ?

ULIEN. — Alors quoi ?

IERRETTE. — Alors, ça t'est indifférent, tout ?... Tu trouves ta mère dans une garçon-re... car ça n'en a pas tout à fait l'air, mais n est une !... Tu la pinces en flagrant délit... la vois à moitié nue... et tu ne bondis pas ?

ULIEN. — Oh ! ça, je t'ai souvent vue comme tu sais.

IERRETTE. — Qu'est-ce qu'il faut donc pour te re bondir ? Que j'enlève même ce peignoir ?

ULIEN, *souriant.* — Sur la plage, tu l'enlevais.

IERRETTE, *à Raphaël.* — Mais c'est effrayant ! devrait être bouleversé, et il sourit !... Ça doit e à cause de ton pyjama.

APHAËL, *ahuri.* — Pourquoi ?

IERRETTE. — Si. Il trouve un homme comme dans un pyjama coquin. Il ne voit que le nique de la situation.

ULIEN, *sincère.* — Pas du tout. Je le trouve s chic, son pyjama. J'étais justement en train me dire que je devrais m'en acheter un me ça.

IERRETTE. — Alors c'est ahurissant ! C'est à qu'il pense !... Quand j'ai découvert que ma re était la maîtresse d'un officier de cavalerie, i, j'en ai fait un drame !

ULIEN. — Ah ? Mémé aussi ?

IERRETTE. — Oui. Il y en a même eu plusieurs. ais pour les autres j'y étais faite. Tandis que, and je l'ai surprise avec le premier !... j'en ai un écœurement effroyable ! J'ai voulu me jeter ns un puits.

APHAËL. — Tu ne l'as pas fait.

IERRETTE. — Non. Le puits était très noir, ureusement. En me penchant dessus j'ai eu ir. Mais j'ai passé des nuits à pleurer. Je jurais e jamais aucun homme ne me toucherait... oui, drame !... *(En désignant Julien :)* Mais il ne nge pas à se suicider, lui !... Lui, il boit du rto !

ULIEN. — J'ai cru que tu me l'offrais de bon ur.

IERRETTE. — Alors, tu t'en moques que j'aie amant ?

ULIEN. — Écoute, maman, ça te regarde. Tes timents n'appartiennent qu'à toi. Tu devais oir tes raisons.

IERRETTE. — Ma mère aussi avait ses isons : les moustaches en croc de l'officier de valerie. C'étaient de très jolies moustaches ! taient pourtant des raisons que je n'admettais s !... Mais c'est tout ce que tu trouves ? Natu-lement, mes sentiments n'appartiennent qu'à moi ! Naturellement, ça ne te regarde pas ! Mais un enfant doit être injuste ! Un enfant doit être cruel, exigeant, jaloux, buté, aveugle. Toi, tu es indulgent et compréhensif !

JULIEN. — Bien sûr.

PIERRETTE. — Si c'était un garçon insensible, on dirait : « Bon. Il n'a pas de cœur. » Mais il en a. Seulement pas pour ça ! Je lui ai vu les larmes aux yeux parce que le Racing Club de France venait de perdre un match de rugby contre l'Écosse. Il y a donc des choses qui sont capables de le bouleverser. Mais pas que sa mère soit une femme coupable !... *(A Raphaël :)* Mais ça a l'air de te paraître naturel, à toi ! Tu ne dis rien !

RAPHAËL. — Si tu crois que dans la situation où je suis c'est facile de dire quelque chose !... Moi, je... *(Le téléphone sonne.)* « Allo ! Ah ! bonjour, Hatout. Oui, je vous ai appelé tout à l'heure... »

PIERRETTE, *en même temps et sans baisser la voix.* — Je suis effarée, c'est bien simple.

JULIEN, *en même temps, aussi fort et par-dessus la tête de Raphaël.* — Écoute, maman, il n'y a pas de quoi !

RAPHAËL, *au téléphone.* — Je ne vous entends pas.

PIERRETTE, *criant.* — Comment ? il n'y a pas de quoi ?

RAPHAËL, *au téléphone.* — « Vous dites ? Une remise ? » *(Furieux, aux autres :)* Taisez-vous un peu, mes enfants !

PIERRETTE. — Ah ! ne m'agace pas, toi ! Comme si c'était le moment de téléphoner !

RAPHAËL. — « Je vous entends mal. Une remise à quinzaine ? »

PIERRETTE, *essayant de lui prendre le téléphone.* — C'est ça, à quinzaine ! à quinzaine !

RAPHAËL. — Laisse-moi, voyons !

PIERRETTE, *dans l'appareil.* — « Plus tard, monsieur ! Plus tard ! Raccrochez ! On cause ! »

Elle raccroche.

RAPHAËL. — C'est malin ! C'était un coup de téléphone très important !

PIERRETTE. — Et ce qui se passe entre Julien et moi en ce moment ce n'est pas important ? C'est ma vie tout entière qui est en jeu !

RAPHAËL, *agacé.* — Pourquoi fais-tu des histoires puisqu'il prend ça très bien ?

PIERRETTE. — Mais c'est pour ça, justement !... Toi qui as un fils, tu dois comprendre ce que j'éprouve !

RAPHAËL. — Oh ! mon fils, lui, il m'appelle « le vieux schnock »... et parce que nous n'avons pas les même opinions politiques il dit que des gens comme moi il faudrait les fusiller !

PIERRETTE. — Mais toi, Raphaël, si tu avais surpris ta mère avec un amant...

RAPHAËL, *digne et un peu sec.* — Ce n'est pas possible : ma mère était une sainte.

PIERRETTE. — Voilà. Ce n'est sûrement pas vrai, mais voilà ce que tous les fils doivent penser de leur mère ! Et si un jour ils s'aperçoivent du contraire, ils doivent avoir le cœur brisé. Sinon, c'est bien simple : il n'y a plus de famille !... *(Sur un mouvement de Julien.)* Qu'est-ce que tu dis ?

JULIEN, *gentiment.* — Mais rien, maman.

PIERRETTE. — Oui, voilà, il ne dit rien !... Ainsi j'aurai tout fait pour que cet enfant ne se doute jamais de quoi que ce soit, je me serai cachée, gênée... nous nous serons privés, l'homme que j'aimais et moi, d'un tas de choses qui nous auraient été douces : des sorties à deux, des promenades à la campagne... j'aurai vécu dans la terreur qu'il sache... dans la pensée du crève-cœur qu'il aurait s'il découvrait un jour... Et ça arrive, et il s'en fiche ! *(A Raphaël :)* Regarde-le ! Il sourit aux anges !

JULIEN. — Je te demande pardon. C'est que je pense au commandant !

PIERRETTE. — Quel commandant ?

JULIEN. — Papa.

PIERRETTE. — Tu appelles ton père « le commandant » ?

JULIEN. — En moi-même toujours. Tu ne trouves pas que c'est un surnom qui lui va bien ?

PIERRETTE. — Euh... si. Mais pourquoi penses-tu à lui ?

JULIEN. — Parce que je me dis que si toi tu as un... lui alors il est...

PIERRETTE. — Forcément.

JULIEN, *doucement, avec un petit rire.* — C'est marrant.

PIERRETTE, *sautant.* — Quoi ?... *(Elle le regarde et à Raphaël :)* Il est ivre. Il est sûrement ivre.

JULIEN. — Oh ! non. J'ai bu deux petits armagnacs avec mon oncle, au petit café, en attendant qu'il soit 5 heures et demie, et puis aussi vos deux portos... mais je ne suis pas ivre... Non, je dis que c'est marrant parce que c'est marrant !... Songe donc, maman, le commandant !... cet homme supérieur ! qui sait tout ! qui dirige tout ! qui fait trembler tout !... C'est mieux que marrant, c'est merveilleux ! Parce que ça me délivre, moi, ça ! Il m'a impressionné toute ma vie. Je n'osais pas lever les yeux devant lui, ouvrir la bouche. Et ça aurait continué jusqu'à la mort. Il m'aurait gâché toute mon existence. Mais maintenant c'est fini !... C'est un cocu !...

PIERRETTE, *choquée.* — Oh ! ne dis pas ce mot.

JULIEN. — Ce n'est pas ça ?

PIERRETTE. — Si... en un certain sens...

JULIEN. — Oh ! dans tous les sens !... C'est merveilleux ! Il ne m'aura plus. Je vais pouvoir enfin être moi-même. Toutes les fois qu'il pren avec moi son ton de dictateur, je penserai qu

Il pouffe.

PIERRETTE. — Et voilà tout ce que cette hist lui inspire !... Il ne me méprise même pas !

JULIEN. — Mais, maman...

PIERRETTE. — Tais-toi !... Tu es un enfant élevé ! un petit individu sans morale !... et puis ne ricane pas quand je te parle ! Et n ronge pas les ongles, s'il te plaît !... Nature ment ! il a eu de mauvaises fréquentations... camarades avec qui il sort... une petite bande ne respecte rien !... d'excellente famille d' leurs... mais qui semblent n'avoir une excelle famille que pour la respecter moins !... Tiens n'aurais jamais dû lui permettre de fréque ton fils, ce petit voyou !

RAPHAËL, *vexé.* — Pardon, mon fils n'est un voyou !

PIERRETTE. — Avec ça ! un garçon qui ne r que de te faire fusiller !

RAPHAËL, *indulgent.* — Oh ! on dit ça !

PIERRETTE, *à Julien.* — Mais ce n'est pas sible ! Tu mens, n'est-ce pas ? Tu fais semblan Pour me rassurer. Par pitié. Tu as compris j'ai une honte affreuse et tu as pris cette a tude pour que je ne rougisse pas devant toi. C ça, n'est-ce pas ?

JULIEN, *simple.* — Mais non.

PIERRETTE. — Ou alors tu t'imagines, sur coup, que ça ne te fait rien... mais au fond ç fait quelque chose. Il y a en toi quelque ch qui est atteint, qui ne sera jamais guéri... reverras toute ta vie le pyjama ridicule Raphaël, comme je revois les moustaches en c de l'officier de cavalerie... Je serai peut-e encore ta mère, mais je ne serai plus ta mama

JULIEN. — Mais si, Manouche.

PIERRETTE. — Tu dis ça ! Mais je sais qu'en ce moment tu ne pourrais pas m'embras

JULIEN. — Mais si. Tiens !

Il l'embrasse.

PIERRETTE. — Petit dégoûtant !

Elle le gifle.

JULIEN, *effaré.* — Oh !

PIERRETTE, *tombant en pleurant sur l'épaul Raphaël.* — Oh ! mon chéri, que je suis mall reuse !

ACTE III

Le décor du premier acte. Le lendemain vers 9 heures du matin.

Pierrette, en costume de ville, son chapeau sur la tête, est assise, l'air désorienté. Un petit moment et, une serviette sous le bras, Raphaël entre.

PIERRETTE, *secouant la tête en le voyant.* — Tu anques de tact, Raphaël.

RAPHAËL, *interloqué.* — Pourquoi ?

PIERRETTE. — Tu ne devrais plus venir ici intenant que mon fils sait que tu es mon amant.

RAPHAËL. — Mais nous avons constaté hier 'il n'en était pas offusqué.

PIERRETTE. — Justement ! C'est parce qu'elle le choquera pas que ta présence me gêne !

RAPHAËL. — Oh !

PIERRETTE. — Si tu ne le comprends pas, c'est e tu ne comprends rien à ce que j'éprouve ! Tu sans doute cru très gentil d'accourir auprès de oi, et je t'en remercie, mais ce qui eût été chari-ble, au contraire, c'eût été de ne pas venir !

RAPHAËL. — Je ne suis venu que parce que ton ari m'a fait appeler. Je suis l'avocat-conseil de maison.

PIERRETTE. — Ah ?... Alors je ne te reproche us rien. *(A la réflexion :)* Je ne te remercie s non plus !

RAPHAËL. — Mais qu'est-ce que tu fais là, assise habillée ? Tu vas sortir ?

PIERRETTE. — Non, je viens de rentrer.

RAPHAËL, *étonné.* — Tu as déjà été te promener 9 heures du matin ? Tu as eu envie de faire footing matinal ?

PIERRETTE. — Pas du tout, j'ai horreur de ça. n ne rencontre que des gens qui promènent des iens. Et quand, soi, on n'a pas de chien au ilieu de tous ces gens qui ont des chiens, on a air d'intrus.

RAPHAËL. — Alors pourquoi es-tu sortie ?

PIERRETTE. — Parce que j'avais envie de ne s rester ici. Je ne sais pas où aller et je ne is pas quoi faire. Depuis hier soir je suis une ne en peine, Raphaël.

RAPHAËL. — Une femme comme toi ?

PIERRETTE. — Si, si. Une petite âme, c'est pos-ble, mais pas une petite peine. Ça doit être ça 'on éprouve quand on devient brusquement uve... et si on aimait son mari, naturelle-nt !... Il me semble que je suis devenue veuve mon fils !

RAPHAËL, *haussant les épaules.* — Oh ! ! oh !

PIERRETTE. — Et encore un mari, ça se rem-ace et on peut espérer que le suivant sera meil-r que le précédent, tandis que si même je ais avoir un autre fils, il serait encore plus igné de moi que le premier !... C'est inouï ! and j'y pense ! Il ne t'a même pas insulté !

RAPHAËL, *qui ne trouve pas ça tellement mauvais.* — Non.

PIERRETTE. — Je ne dis pas qu'il aurait dû te casser la figure...

RAPHAËL. — Non.

PIERRETTE. — Mais même pas un mot grossier !... Et après ce qu'il avait dit au délégué ouvrier dans la journée, on ne peut pas croire que c'est parce qu'il n'en connaît pas !... C'est effrayant, Rapha. Je sais bien que je suis un peu fofolle... et que quelquefois il devait se moquer de moi, mais je croyais qu'il se moquait de moi en me respectant ! Tandis que... Rapha, si ça lui est égal ce que je peux faire, c'est qu'il ne m'aime pas.

RAPHAËL.— Mais si, il t'aime. Seulement ils sont comme ça, qu'est-ce que tu veux !... Ce qui différencie les générations, c'est qu'elles n'attachent pas la même importance aux mêmes choses. Il y a des choses auxquelles de mon temps on tenait et dont les jeunes se moquent... La virginité de la femme qu'on épousait, par exemple. Nous, on préférait épouser une jeune fille laide plutôt qu'une jeune fille qui ne soit pas vierge.

PIERRETTE. — Ce qui était d'ailleurs stupide, parce que la virginité s'en va tout de suite, tandis que la laideur reste.

RAPHAËL. — Possible, mais on était comme ça. On voulait être le premier dans son village plutôt que le second dans Rome. Eux, ça leur est égal d'être le dixième ! Et ce n'est même pas Rome !

On entend un disque très gai dans la chambre de Julien.

PIERRETTE. — Mais tiens ! voilà l'effet que ça lui fait d'avoir appris que sa mère n'a pas de vertu !

RAPHAËL, *consolant.* — Ce n'est peut-être pas lui qui a mis le disque. C'est peut-être sa femme.

PIERRETTE. — Si c'est elle qui l'a mis, c'est que lui l'aura mise dans un état à avoir envie de le mettre, ça revient au même !... *(Gémissant :)* Mon Dieu, mais qu'est-ce que je vais devenir, moi, maintenant, auprès de ce garçon-là ?... L'idée de me retrouver en présence de cet enfant que je ne dégoûte pas m'est insupportable !

RAPHAËL. — Comment ? Tu ne l'as pas revu depuis hier ?

PIERRETTE. — Non. En rentrant de l'Abbé-Bajatière j'ai été droit dans ma chambre. J'ai dit que j'étais souffrante. Je n'ai pas dîné. Pour ne pas m'asseoir à table en face de lui. Mais ce n'est pas une solution !

RAPHAËL. — Oui, il faudra bien que tu manges un jour.

PIERRETTE. — Et la conversation ? Qu'est-ce qu'elle va être la conversation, maintenant ? Je vais tout le temps avoir cette idée que je dois

penser à ce que je vais dire avant d'ouvrir la bouche. Ce n'est pas comme ça que j'ai l'habitude de parler !

RAPHAËL, *souriant.* — Non.

PIERRETTE. — C'est bien simple : depuis hier, brusquement, je me sens passive ! Passive ! moi !... Je n'ai jamais été passive ! Ou si, peut-être, quelquefois, dans tes bras. Mais là, ça n'avait pas d'importance.

RAPHAËL, *sursautant.* — Comment ?

PIERRETTE. — Est-ce que je vais pouvoir vivre passive ? Non ! non ! Comme me l'a expliqué ce garçon qui me donne de si mauvaises leçons d'auto, il y a des moteurs qui sont faits pour tourner vite.

RAPHAËL. — Oui, ceux des petites voitures.

PIERRETTE. — Je suis sans doute une petite voiture. *(Brusquement :)* Il faudrait peut-être que je parte en voyage. Seulement je n'ai jamais su prendre un billet de chemin de fer ! Et j'oublie toujours de descendre aux gares de correspondance !

RAPHAËL. — Tu devrais aller te déshabiller.

PIERRETTE, *sautant.* — Tu es fou !

RAPHAËL. — Je veux dire : va donc te mettre à l'aise.

PIERRETTE. — Comme si je pouvais être à l'aise maintenant !

RAPHAËL. — Tu ne vas tout de même pas passer la journée chez toi avec ce chapeau sur la tête !

PIERRETTE. — Non, bien sûr. Quoique... il me semble que désormais cet enfant ne me verra jamais suffisamment vêtue !

NICOLE, *entrant en robe d'intérieur, à Raphaël.* — Tiens, bonjour. *(A Pierrette:)* Oh ! je vous croyais encore couchée...

PIERRETTE, *gênée.* — Couchée ? moi ? non. *(A Raphaël:)* Tu vois comme la conversation est difficile !

NICOLE. — Est-ce que les journaux sont là ? Julien a la fièvre.

PIERRETTE, *contente.* — Ah ! tout de même !

NICOLE. — Oui, il est malade de ne pas savoir le résultat de France-Italie.

PIERRETTE, *déçue.* — Ah ? c'est de ça qu'il est malade ?

NICOLE, *riant.* — Je ne peux pas arriver à le faire aller à son travail aujourd'hui. Monsieur fait la grasse matinée.

PIERRETTE, *à Raphaël.* — Comme si c'était un lendemain de fête !

RAPHAËL, *arrangeant.* — Il a peut-être mal dormi cette nuit.

NICOLE. — Oh ! non.

PIERRETTE. — Tu es toujours optimiste !

NICOLE. — Les journaux doivent être encore en bas. Je vais les chercher.

PIERRETTE. — Vous n'avez qu'à sonner Thérèse.

NICOLE. — Je l'ai fait. Elle ne répond pas. J'y vais.

PIERRETTE, *avec une ironie un peu agressive.* — Vous vous dérangez pour faire plaisir à votre mari ? C'est magnifique !

NICOLE, *riant.* — Oh ! je ne le fais pas pour qu'il m'en sache gré. C'est peut-être parce que je suis assistante sociale : je suis habituée à ce que les gens ne me remercient pas du bien que je l fais.

PIERRETTE. — Oh ! mais lui vous remerci n'en doutez pas !... Il vous remerciera de t ce que vous ferez pour lui... et même de tout que vous ne ferez pas !... Vous êtes sa fem n'est-ce pas ? Tout ce qui vient de vous ne p manquer de le charmer. De vos visites chez pauvres vous lui avez rapporté une fois la r geole, une autre fois des poux, je suis sûre q vous en est reconnaissant !

NICOLE, *souriant.* — Oh ! c'est vrai ?

PIERRETTE, *amère.* — Oui !

NICOLE. — Je vous remercie de me l'apprend mère.

PIERRETTE. — Il n'y a pas de quoi !... *(Ni sort.)* Elle m'agace.

RAPHAËL. — Ça se voit. Qu'est-ce qu'elle fait ?

PIERRETTE. — Comment, ce qu'elle m'a fa Tu n'as pas entendu Julien hier quand il croy que c'était elle qui était derrière la porte ? Il traitait de garce et de dernière des poules.

RAPHAËL. — Eh bien ?

PIERRETTE, *avec force et jalousement.* — Il m'a pas dit ça, à moi !

RAPHAËL. — Oh ! tu es jalouse ?

PIERRETTE. — Bien sûr !... Ça ne lui est égal qu'elle ait un amant, elle !

RAPHAËL. — Il est plus directement intére

PIERRETTE, *hérissée.* — Et pourquoi ?... nous deux, c'est moi qui le touche de plus pr C'est de mon sein qu'il est sorti !

RAPHAËL. — Oui, mais il y a vingt-cinq qu'il en est sorti. Alors pour lui, c'est un au sein qui compte.

PIERRETTE. — C'est justement ce qui ne devrait pas ! Parce que des femmes il peut avoir trente-six, tandis qu'une mère, si celle d Dieu l'a gratifié ne lui donne pas satisfaction ne peut pas en changer !... Non, Rapha, c assez pénible à constater, mais la vérité est q ne m'aime pas et qu'il aime cette fille ! Et r qui lui demandais hier s'il ne comptait divorcer !... Je n'avais jusqu'ici considéré c petite dans cette maison que comme une esp d'invitée... mais pas de doute possible, elle installée ! C'est à partir de maintenant seulem que je sens qu'elle est ma belle-fille ! Et ce q y a de plus affreux, c'est que, du même coup, mère aussi devient décidément de la famill cette femme insupportable ! *(Ricanant:)* Tous bonheurs à la fois !

RAPHAËL, *gentil.* — Ne sois pas injuste, Pi rette. Il y a quelque chose de précieux qui reste.

PIERRETTE. — Quoi ?

RAPHAËL. — Moi.

PIERRETTE. — Ah ! oui... Oui... à condit que j'oublie la nommée Loulou.

RAPHAËL, *gentil.* — Moi, je l'ai déjà oubliée

PIERRETTE. — C'est peut-être vrai. Mais m ça m'est plus difficile !... Tu l'as flanquée à porte dès ce matin, bien entendu ?

RAPHAËL, *gêné.* — Euh... non... C'est excellente secrétaire... elle est au courant toutes mes affaires...

PIERRETTE. — Oui, enfin, je vois : tu l'oubl

rès !... J'espère que tu ne l'as tout de même félicitée de sa lettre anonyme ?

APHAËL. — Je ne lui en ai pas parlé. Puisque omentanément ! — je la conserve auprès de j'ai trouvé plus habile de faire celui qui ne oute pas de ce qu'elle a fait.

IERRETTE. — Oui, oui, louvoiements, compro- demi-mesures, hypocrisie, c'est tout toi.

APHAËL. — Mais dis-toi bien, Pierrette, que si garde...

IERRETTE. — C'est pour le cas où tu aurais re envie de prendre un de ses fruits. Une me pour la soif !

APHAËL. — Oh !

IERRETTE, *sur un ton soudain las.* — Je te dis d'ailleurs, mon pauvre Rapha... c'est sans iction... ce sont des choses qu'on se dit quand st amants... mais au fond je ne suis pas ise, je m'en rends bien compte... Je m'en ue de ta fruitière !

APHAËL, *un peu vexé.* — Ah ? Tu as tout à raison d'ailleurs.

IERRETTE. — Oui, mais c'est désolant d'avoir on. Parce que c'est la preuve, mon ami, que e aventure...

APHAËL. — Notre amour !

IERRETTE. — Si tu veux... que notre amour, 'était pas grand chose.

APHAËL, *protestant.* — Oh !

IERRETTE. — Je l'ai cru. A cause de cet nt. J'avais tellement peur qu'il le découvre, en soit blessé à mort ! Alors cet amour — ns comme ça ! — pour lequel je croyais ris- tant et auquel je me livrais tout de même, renait une importance considérable, tu com- ds !... Mais, mon Dieu, il n'y avait d'impor- là-dedans que cette peur que j'avais. Je n'ai ais été folle de toi, Rapha.

APHAËL, *vexé.* — Pardon !

IERRETTE. — Tu m'as quelquefois trouvée ?

APHAËL. — Sans être positivement folle, tu as . enfin tu as été très bien.

IERRETTE. — Bien sûr, j'ai fait de mon mieux. s, je le vois clairement, si j'ai jamais été émue, iète, fiévreuse, honteuse, enfin : heureuse ! à cause de ce que je croyais risquer... c'est use de ce petit. Si quelqu'un dans cette his- e m'a donné le frisson, ce n'est pas toi, c'est

APHAËL, *un peu pointu.* — Je crois que tu gères.

IERRETTE. — Malheureusement non. Nous s sommes aimés très gentiment... comme un de gens... comme n'importe qui... c'est cette que j'avais qui me faisait m'imaginer que it autre chose... de beaucoup plus beau... de coup plus grand... Et aujourd'hui je dois tater que je n'avais pas à avoir cette -là... alors je me sens tout appauvrie !

APHAËL. — Quelle absurdité !...

Il s'approche d'elle, mais Nicole entre. Il s'arrête. Elle porte, en plus des journaux, un très gros paquet.

IERRETTE. — Qu'est-ce que vous apportez-là ?

ICOLE, *posant le paquet sur un meuble.* — t quelque chose à quoi Julien a l'air de tenir beaucoup... qu'il a laissé hier soir dans le garage et qu'il m'a demandé de lui monter...

Elle entre dans sa chambre en emportant les journaux.

PIERRETTE, *qui regardait le paquet, d'une voix altérée.* — Rapha... regarde ce qui a crevé le papier et qui dépasse...

RAPHAËL, *regarde, se tourne vers Pierrette.* — On dirait...

PIERRETTE. — N'est-ce pas ? Le bout d'une corne !...

Elle défait vivement le paquet.

RAPHAËL. — La tête de cerf !

PIERRETTE. — Il a amené ça ici !... Et il l'envoie chercher par sa femme !... *(Vivement :)* Est-ce qu'elle souriait en déposant ça là ?

RAPHAËL. — Je n'ai pas fait attention.

PIERRETTE. — Tu ne fais attention à rien ! C'est pourtant assez grave ! Si elle souriait, mon ami, c'est qu'il lui a tout raconté !... Et s'il lui a raconté... c'est effrayant !... parce qu'elle, elle ne sera pas comme lui : elle y ajoutera de l'importance !... Et alors là je serai vraiment comblée : j'aurai un fils que je ne scandalise pas et une bru qui va me mépriser !... *(Julien entre, en pyjama. Elle, tout de suite :)* Est-ce que tu l'as raconté à ta femme ?

JULIEN. — Quoi ?

PIERRETTE. — La... le... l'Abbé-Bajatière !

JULIEN, *avec force.* — Oh ! tu n'y penses pas !

PIERRETTE, *heureuse.* — Ah ! merci ! *(A Raphaël :)* Il est tout de même gentil.

JULIEN. — Je ne peux pas, voyons ! ce serait du même coup lui dire que j'avais été là-bas pour la pincer ! Pas si bête !

PIERRETTE, *déçue.* — Ah ? *(A Raphaël :)* Il n'est pas si gentil que ça !

JULIEN. — Bonjour, Manouche. Bonjour, mon parrain.

RAPHAËL, *compassé.* — Bonjour, Julien.

PIERRETTE, *amère.* — Et voilà ! Il dit bonjour !

JULIEN, *surpris.* — Quoi ? On ne dit pas bonjour aux gens le matin ?

PIERRETTE. — Si ! si ! Quoique... ça dépend des gens ! et ça dépend des matins !

JULIEN. — Et puisque nous parlons de Nicole, il y a quelque chose que je veux te demander, Manouche. Je voulais le faire hier soir, mais tu n'as pas dîné.

PIERRETTE. — Non. Et pourtant j'avais faim !... Qu'est-ce que c'est ?

JULIEN, *avec un petit rire gêné.* — Voilà. Tu... tu as dû t'apercevoir hier que j'aimais Nicole... je crois même que je l'ai un peu crié...

PIERRETTE, *amère.* — Oui, tu l'as crié.

JULIEN. — Eh bien... ne le lui répète pas. Parce que si elle savait que je l'aime, elle en profiterait. Elle deviendrait impossible. Déjà, maintenant que, moi, je le sais, je crois tout le temps qu'elle va s'en apercevoir. A tel point que cette nuit...

PIERRETTE. — On ne te demande pas ce que tu as fait.

JULIEN. — Eh bien justement je n'ai rien fait. Exprès. Parce que j'ai eu peur que ça me fasse trop de plaisir et qu'elle le voie.

RAPHAËL. — Tiens !

JULIEN. — Elle a d'ailleurs été un peu étonnée. A cause que, la nuit dernière, déjà, je m'étais abstenu. Parce qu'à ce moment-là je pensais qu'elle me trompait.

RAPHAËL. — Si tu t'abstiens quand tu es inquiet et quand tu es rassuré, tu vas rester chaste toute ta vie !

JULIEN, *sourit.* — Non. J'essaierai d'être désagréable avec elle dans la journée.

PIERRETTE, *toujours un peu amère.* — C'est ingénieux. Mais tel que je te vois, j'ai peur que ça ne te soit difficile.

JULIEN, *souriant aux anges.* — Oui... peut-être... parce que je suis si content !... C'est épatant d'aimer sa femme !... et de savoir qu'elle ne vous trompe pas !...

PIERRETTE, *à Raphaël.* — Tu vois : il ne pense pas du tout à moi ! *(Elle s'aperçoit que Raphaël, à l'aide d'un journal, était en train d'essayer de masquer la tête de cerf.)* Qu'est-ce que tu fais ?

RAPHAËL. — Je... Je cache ça. Ça me gêne.

PIERRETTE. — Et moi donc ! *(A Julien :)* Permets-moi de te dire que tu n'aurais peut-être pas dû amener cette chose-là ici !

JULIEN, *épanoui.* — C'est à cause du commandant.

PIERRETTE. — Le... Ah ! oui, oui.

JULIEN. — Il ne doit plus m'impressionner maintenant, bien sûr. Mais il m'a tellement impressionné pendant vingt-cinq ans ! Vingt-cinq ans de respect terrorisé ! J'ai peur qu'il en reste quelque chose. Alors quand je sentirai qu'il va m'impressionner encore... je regarderai ça... et il ne m'impressionnera plus. Tu comprends ?

PIERRETTE. — Je te comprendrais certainement mieux si je n'étais pas mêlée à la chose !

JULIEN, *la main sur la tête de cerf.* — J'ai besoin de ça. Mais rassure-toi, je ne l'accrocherai pas dans le salon. Je la mettrai dans ma chambre.

NICOLE, *entrant, à Julien.* — Je te préviens qu'il est 9 heures.

JULIEN. — Eh bien ?

NICOLE. — Si ton père s'aperçoit que tu n'es pas dans ton bureau, tu n'y couperas pas d'une séance !

JULIEN. — Je l'écouterai — respectueusement. *(Il a fait un clin d'œil vers Pierrette, gênée.)* A propos, Nicole, je t'annonce que nous irons à Biarritz cet été.

NICOLE. — Tu sais bien que ton père ne veut pas.

JULIEN, *caressant la tête de cerf.* — Pfff !

NICOLE. — Quoi ?

JULIEN. — Pfff.

NICOLE, *stupéfaite.* — Pfff ?

JULIEN, *péremptoire.* — Pfff !

NICOLE. — Tu n'es donc plus petit garçon devant lui ?

JULIEN. — Plus du tout.

NICOLE. — Depuis quand ?

JULIEN, *même jeu avec la tête de cerf.* — Depuis hier. C'est Manouche qui m'a fait comprendre que j'avais tort.

NICOLE, *à Pierrette.* — Ah ? Eh bien je vous félicite !

PIERRETTE, *du bout des lèvres.* — Il n'y a pas de quoi.

JULIEN, *à Nicole, sur un ton volontairement et exagérément acerbe.* — Ah ! et puis je n'ai de comptes à te rendre, n'est-ce pas ?... *(Il a fait un clin d'œil vers Pierrette et Raphaël :)* Désagréable pendant la journée. *(Tendrement, Nicole lui caressant le dos.)* Je l'adore !

Il sort.

NICOLE, *qui est tombée en arrêt devant la tête de cerf.* — Tiens ? c'était ça, le paquet de Julien.

PIERRETTE, *gênée.* — Oui.

NICOLE. — C'est un porte-manteau ?

RAPHAËL, *gêné aussi.* — Voilà.

NICOLE. — On va le mettre dans sa chambre ?

PIERRETTE. — J'espère bien que non. Un endroit que l'on traverse toutes les fois qu'on entre et toutes les fois qu'on sort !

NICOLE. — C'est de très mauvais goût.

PIERRETTE. — Ah ! c'est bien mon avis.

Nicole entre dans sa chambre.

RAPHAËL, *prenant la tête de cerf.* — Je vais me débarrasser de ça immédiatement, bien entendu.

PIERRETTE. — Oh ! oui, oui. Merci, Raphaël. *(Et tout de suite sur un ton tendre :)* Quoi ! Même si ça doit rendre service à cet enfant...

RAPHAËL. — Oh ! tu n'y penses pas ?

PIERRETTE. — Ah ! je ne sais plus ! Je devrais bondir et je ne bondis pas. Passive, tu vois, passive ! Je suis complètement désemparée... *(Elle voit entrer Charles, qui est habillé pour la ville.)* Vous sortez, Charles ? j'ai envie de vous accompagner, ça me distraira.

CHARLES. — C'est que je vais chez un docteur pour savoir si, comme nous le craignons, ma femme est gravement atteinte.

PIERRETTE. — Ça ne fait rien, ça me distraira tout de même. Et en sortant de là, où irez-vous ?

CHARLES. — Chez un autre docteur.

RAPHAËL. — Vous n'avez pas confiance en le premier ?

CHARLES. — C'est parce que je ne souffre d'un petit malaise, et le médecin que je vais pour ma femme c'est un grand maître. Si je consulte pour elle et pour moi il me fera une double consultation, et comme le défaut de ma femme est d'être assez regardante, si je lui dis que j'ai payé une consultation à un as de la médecine parce que je me sentais un peu mal à l'estomac elle me fera une scène épouvantable. Alors j'irai voir pour moi un petit médecin de quartier.

PIERRETTE. — Très bonne idée. Vous n'êtes fixé sur le quartier ?

CHARLES. — Non.

PIERRETTE. — Bravo. Nous choisirons un quartier pittoresque. Ça me distraira davantage. *(Il va vers la porte, s'arrête.)* Mais, Charles, si vous me dites que vous souffrez de l'estomac, je vous aurais fait manger quelque chose qui vous a fait mal ?

CHARLES, *sur le ton du monsieur qui veut être discret.* — Non. C'est parce que, hier après-midi, j'ai bu coup sur coup cinq verres d'armagnac dans un petit bistro, en attendant quelqu'un... excusez-moi de ne pas pouvoir vous dire...

PIERRETTE, *sans réfléchir.* — Oui, en attendant Julien, rue de l'Abbé-Bajatière.

RAPHAËL, *la rappelant à l'ordre.* — Hum !

'ARLES, *surpris.* — Comment ? vous savez a été surprendre sa femme ?

ERRETTE. — Euh... oui.

ARLES, *un peu vexé.* — Ah ?... je croyais n'avait fait cette confidence qu'à moi !... Il ait dit qu'il ne voulait pas vous en parler.

ERRETTE. — Oui, mais... les circonstances ont qu'il n'a pas pu faire autrement.

ARLES. — Le pauvre enfant, hein ? C'est une ire qui m'a bouleversé.

PHAËL. — Oui. Nous aussi.

ERRETTE. — Nous aussi.

ARLES. — Je n'en ai pas dormi de la nuit.

ERRETTE. — Nous non plus.

APHAËL. — Nous non plus.

ERRETTE. — Mais vous c'est peut-être à cause armagnacs.

HARLES. — Non. C'est parce que vous savez me je suis fait : quand on me raconte un heur, je prends ça à cœur. Ce qui m'indigne lus là-dedans, c'est la lettre anonyme.

IERRETTE. — Oui, ça, c'est dégoûtant. N'est-ce Rapha ?

HARLES. — Et l'auteur de cette saleté, on ne pas qui c'est ?

IERRETTE, *étourdiment.* — Si. C'est Loulou.

APHAËL, *lui faisant les gros yeux.* — Pier- e !

HARLES, *intéressé.* — Loulou ?

IERRETTE. — Oui. Mais ne vous mettez pas en e. C'est quelqu'un que vous ne connaissez pas.

HARLES, *finement.* — Mais dont je vais tout oir.

IERRETTE. — Pourquoi ?

HARLES. — Parce que vous allez m'en faire la idence, naturellement.

IERRETTE. — Ah ! non !

HARLES, *surpris.* — Tiens, pourquoi ?

IERRETTE. — Mais, mon cher Charles, parce ça ne vous regarde pas.

HARLES. — En effet. *(Assez vexé :)* Mais ne des histoires qu'on me raconte ne me arde... et jusqu'à présent ça n'a arrêté per- ne !... Déjà hier, c'est assez curieux, rue de bé-Bajatière, au lieu de venir me rapporter de suite ce qui s'était passé, Julien m'a laissé morfondre, dans mon petit bistro... En aïe ! Je suis resté là jusqu'à 8 heures, avec èvre et le cœur serré, en m'imaginant les pires ses et en n'osant pas m'en aller !... Et quand uite je l'ai retrouvé ici, il ne m'a répondu que mot évasif et il s'est esquivé tout de suite... t son droit, bien entendu. Mais si c'était pour pas continuer ses confidences, il aurait dû ne commencer !

APHAËL. — On dirait que vous êtes vexé.

HARLES. — Du tout ! Mais c'est comme si on s offrait un livre dont on a arraché les der- es pages !... *(Sa curiosité l'emporte sur son t.)* Vous le savez, vous, ce qui s'est passé de l'Abbé-Bajatière ?

IERRETTE. — Ah ! oui !

HARLES, *alléché.* — Ah ? *(Se reprenant :)* s peut-être allez-vous me dire aussi que cela ne regarde pas?

IERRETTE. — Oui.

HARLES. — Ah ? Eh bien tant mieux, je ne plus avoir de bile à me faire. *(Vexé :)* Mais c'est la première fois que ça m'arrive !... *(Julien entre, habillé mais sans veston :)* Bonjour, Julien.

JULIEN, *souriant.* — Bonjour, mon oncle.

CHARLES, *avec intention.* — Je m'apprête à sortir.

JULIEN. — Eh bien, bonne promenade, mon oncle.

CHARLES. — Tu ne veux pas que je reste un instant ?

JULIEN. — Non, pourquoi ?

CHARLES. — Tu pourrais avoir quelque chose à me confier.

JULIEN. — Non, rien.

CHARLES. — Parfait, parfait. Je regrette seulement que tu n'aies pas été discret plus tôt. Tu m'aurais épargné cinq armagnacs et des aigreurs d'estomac consécutives !

Il se coiffe, Jérôme entre.

JÉROME. — Est-ce que tu serais sur ton départ, mon cher Charles ?

CHARLES. — Non, je compte rester ton hôte encore un jour, si tu le permets. Ce matin je vais seulement consulter un professeur de la Faculté pour ma femme. La pauvre malheureuse... *(Il allait commencer un récit, mais il s'interrompt.)* Mais ça ne t'intéresserait pas.

JÉROME. — Pourquoi donc ? Ce que je ne m'explique pas très bien, c'est que ce soit elle qui se trouve malade et toi qui ailles voir le médecin.

CHARLES. — Dans l'état où elle est, elle ne peut pas se déplacer. Et elle ne veut pas faire venir à Xaintrailles un grand médecin de Paris parce que...

JÉROME. — Parce que ça coûte très cher et qu'elle est effroyablement avare. Je la connais.

CHARLES. — C'est-à-dire... enfin oui. Alors elle m'a fait faire le voyage à sa place...

JÉROME. — En troisième probablement.

CHARLES, *avouant dans un discret murmure.* — Oui... *(Et il continue :)*... après m'avoir expliqué exactement ce qu'elle éprouve et avoir marqué sur mon corps l'endroit précis où elle souffre dans le sien. Elle m'a fait un petit rond avec de la teinture d'iode.

JÉROME. — Tu n'as pas peur que ça s'efface ?

CHARLES. — Je refais le petit rond tous les matins devant une glace. Mais c'est inouï ! c'est une histoire qui m'est personnelle et on m'a laissé la raconter jusqu'au bout !... Décidément il y a quelque chose de changé !

JÉROME, *à Raphaël.* — Qu'est-ce qu'il a ?

RAPHAËL. — Rien, rien.

CHARLES. — Ma chère Pierrette, si vous voulez m'accompagner dans mes promenades médicales, je suis à vous.

PIERRETTE. — Merci, Charles, mais toute réflexion faite, je crois que ça ne me distrairait pas assez.

CHARLES. — A votre guise. Mais... vous n'auriez pas été forcée de me raconter quoi que ce soit, vous savez !...

Il sort vexé.

JÉROME, *se tournant vers Julien.* — Est-ce que tu es malade, toi aussi ?

JULIEN, *tressautant à cette voix autoritaire.* — Non, papa.

JÉROME. — Alors pourquoi n'es-tu pas à ton poste à cette heure-ci ?

JULIEN, *intimidé.* — Je... je me suis un peu attardé, papa.

JÉROME. — Dans la chambre conjugale ? Il y a pourtant six mois que tu es marié. J'aurais compris que dans les huit premiers jours de ton mariage tu arrives à ton travail avec cinq minutes de retard...

JULIEN, *sans élever beaucoup la voix.* — Cinq minutes ? Tu es bien généreux !

JÉROME. — En effet, pour un homme qui veut être autre chose qu'un pantin, c'est cinq minutes de trop. Moi, le lendemain de ma nuit de noces, j'étais à mon bureau à 7 heures tapant.

JULIEN. — Non ?

JÉROME. — Ta mère peut te le confirmer, elle s'en souvient peut-être.

JULIEN, *doucement.* — Elle s'en est sûrement souvenue.

Il a un petit regard de côté vers Pierrette, qui est gênée. Raphaël ne sait visiblement pas quelle contenance prendre.

JÉROME. — A 7 heures tapant. J'y étais le seul, d'ailleurs, car tous mes secrétaires, s'imaginant que ce jour-là je ne viendrais pas, sont arrivés, qui à 8 heures, qui à 9 heures, le sourire aux lèvres... Ils ne s'attendaient pas à me trouver là !

JULIEN, *doucement.* — Ils ne te connaissaient pas.

JÉROME, *avec un petit rire dur.* — Non ! Je les ai tous flanqués à la porte.

JULIEN. — Ç'a été ton cadeau de noces.

JÉROME. — Je me doutais bien que c'étaient des gaillards à profiter de la moindre des choses pour ne pas faire leur besogne.

JULIEN. — Ils n'avaient sans doute pas cru que ton mariage, c'était la moindre des choses.

JÉROME. — Eh bien ils s'en sont rendu compte. Tous dehors !... Et si je te raconte cette petite historiette en passant, mon garçon, c'est pour qu'elle te serve d'enseignement. Il pourrait parfaitement t'arriver la même chose.

JULIEN. — De me marier ? Mais c'est déjà fait.

JÉROME. — D'être mis à la porte par moi, toi aussi !

PIERRETTE. — Oh ! Jérôme !

JÉROME. — Et toi tu n'es pas un ouvrier syndiqué, tu n'es qu'un patron. Alors toi, je pourrais te jeter à la rue sans préavis et sans indemnité.

JULIEN, *balbutiant.* — Mais je...

JÉROME. — Tu dis ?

JULIEN, *caressant la tête de cerf et avec plus de hardiesse.* — Je dis que... si cela arrivait, je crois que je n'en mourrais pas.

JÉROME. — Si, de faim, probablement, étant donné tes capacités.

JULIEN, *blessé.* — Oh !

Il cherche du secours dans un regard à la tête de cerf.

JÉROME. — J'espère n'avoir pas à en venir là. Mais sache que je n'aime pas beaucoup ce que tu as fait hier après midi.

PIERRETTE, *sursautant.* — Ce qu'il a fait ?

JÉROME. — Aller se promener quand je lui ai donné un travail à exécuter et l'ordre de r ici.

JULIEN, *coup d'œil vers Pierrette.* — Ce n pas une promenade.

JÉROME, *ironique.* — Oui, je sais ! Tu m'a que c'était une chose très importante pour et où mes conseils te seraient superflus.

JULIEN, *avec un sourire.* — En effet.

JÉROME, *toujours ironique.* — Et ça s'est passé ?

JULIEN. — D'une façon inespérée.

JÉROME. — Allons tant mieux. *(Soudain* Mais je te prie de noter ceci, mon garçon : que je te conseille de ne pas essayer, pour co à ton travail, de me raconter des craques. horreur de ça. Et je te préviens : ça ne ré jamais. On ne me trompe pas, moi !

JULIEN. — Je sais bien, papa.

JÉROME, *qui se trouve en ce moment Pierrette et Raphaël.* — Le plus petit mense je le flaire à distance. Et jamais personne parvenu à se ficher de moi ! *(Les trois a personnages prennent grand soin de ne pa regarder.)* L'incident est clos. File à ton bu

JULIEN. — Mais...

JÉROME, *brutal.* — Et au trot !

JULIEN, *apeuré.* — Oui, papa. *(Il caresse la de cerf et cette fois sur un petit ton léger, d volte, ironique :)* Oui, papa !

Et il entre dans sa chambre en chanton

JÉROME, *a un petit sursaut de surprise, m hausse les épaules et se tourne vers Raphaë* Quant à nous, Raphaël... *(Le téléphone inté sonne. Il y répond.)* « Bon. Faites-le atte dans le petit salon. » *(Il raccroche.)* C'e délégué des ouvriers. Parce que ce n'est pas cette histoire de grève !

RAPHAËL. — Non ?

JÉROME. — Ils ont encore le mot de ce imbécile sur le cœur.

RAPHAËL. — Évidemment, étant donné le c'est une mauvaise place.

JÉROME, *criant vers la chambre.* — Julien va pas dans ton bureau. Viens dans le petit s J'ai besoin de toi.

VOIX DE JULIEN. — Oui, papa !

Et il chante encore plus fort que to l'heure.

JÉROME, *surpris, vers Pierrette.* — Qu'e qu'il a ?

PIERRETTE, *avec un grand sourire explic un peu crispé.* — Il est gai.

JÉROME, *à Raphaël.* — Je vous appellerai, dans un instant.

Il sort. Julien apparaît, enfilant son ve

JULIEN. — Vous l'avez vu ! Le commandan D'ailleurs, c'est bien simple : il a six ouvriers, et il y a dans le tas des fortes et des petits gars crâneurs, et bien je n'e jamais vu un qui ait osé piper devant lui !... il y a un courtier, une fois, qui a eu l'ai vouloir lui manquer de respect... Il l'a fait pa par la fenêtre !... *(Il regarde Pierrette admiration.)* Il n'y a que toi qui n'aies pa peur !... Toi, ça ne t'a pas arrêtée !... Toi, à nez et à sa barbe, tu...

IERRETTE, *gênée.* — Ah ! moi, je...
ULIEN, *avec force.* — Je te trouve formi-
e !...

Il sort.

IERRETTE, *suffoquée.* — Oh ! Il m'admire !
APHAËL, *choqué.* — Oui !...
IERRETTE. — C'est fou !... *(Avec éclat.)* C'est
nstrueux !... *(Charmée)* Ce n'est pas dés-
éable.
APHAËL, *scandalisé.* — Tu penses à ce que
dis ?
IERRETTE. — Ah ! si ! si ! Rapha ! Parce
l vient de me regarder là avec des yeux
res... extasiés... confiants... ses yeux de petit
nt d'autrefois... des yeux que je croyais
dus... des yeux de fils, enfin !
APHAËL. — Parce que tu as trompé son père !
IERRETTE. — Oui !... Ah ! bien sûr, il faut
iver à oublier la cause de l'admiration... mais
miration est bien agréable ! *(Epanouie :)*
n Dieu, mais alors tout n'est pas perdu !...
! je me sens renaître ! J'ai envie de me
habiller !

Elle ôte son chapeau.

ÉROME, *entrant avec Julien.* — Raphaël, vous
z le document que je vous ai demandé ?
APHAËL. — Le voici.

Il lui donne un papier. Jérôme à son bureau l'examine, Charles à ce moment entre. Il a l'air un peu embarrassé de les trouver tous là. Il tient à la main une enveloppe dont le papier est très évidemment le même que celui de la lettre anonyme du premier acte.

IERRETTE. — Votre médecin vous a déjà
éri ?
HARLES. — Non, mais... au moment où je sor-
s une jeune femme était en train de remettre
e lettre au portier... une lettre... *(Il la montre loin à Julien avec un air entendu.)* Alors
nme je remontais je m'en suis chargé...
IERRETTE, *bas à Raphaël qui est auprès d'elle.*
Rapha ! Ce papier...
APHAËL, *comprenant.* — Oh !
IERRETTE, *bas.* — Ta Loulou a recommencé !...
rdi ! tu ne lui as rien dit ce matin, elle a cru
hier c'était raté !
HARLES, *s'avançant en tendant la lettre.* —
st une lettre pour toi, Julien.
ÉROME, *qui s'est retourné, interceptant la lettre au passage.* — Tu permets ?... Julien a à faire
ir moi un rapport qu'il aurait déjà dû faire
r soir. Il lira les lettres qu'apportent pour lui
jeunes femmes quand il aura fini son travail.
ULIEN, *inquiet, prêt à se précipiter.* — Mais,
a...
ÉROME. — J'ai dit. *(Il va pour mettre la lettre s sa poche, mais auparavant, surpris, la arde.)* Mais qu'est-ce que tu nous chantes ?
n'est pas une lettre pour Julien. C'est pour
i. *(Lisant :)* « M. Lavagnadaire ». Il est même
cifié : « Personnel ».

Il ouvre la lettre.

ES AUTRES, *dans le même sursaut et le même rmure.* — Oh !

Jérôme jette un coup d'œil sur les premières lignes de la lettre.

JÉROME, *à Charles.* — Tu ne t'en vas pas ?
CHARLES. — Si, si. Mais comme tu lisais cette lettre, j'attendais.
JÉROME. — Tu attendais quoi ? Tu peux t'en aller. Elle ne te concerne pas.
CHARLES, *vexé.* — Mais je m'en vais ! *(Digne :)* J'attendais que tu aies fini pour te dire au revoir parce que je suis poli ! Au revoir.

Il sort avec dignité. Il y a un temps anxieux chez les trois.

JÉROME, *lisant.* — « Monsieur. Deuxième avis. Votre femme se paie votre tête, mon amant se paie la mienne. L'endroit où ils exécutent leur petit exercice est situé 4 *bis* rue de l'Abbé-Bajatière, escalier A, premier à droite. Leurs jours : mardi et vendredi, 5 heures. C'est donc maintenant mardi que vous pourrez aller constater une infortune à laquelle vous ne paraissez pas croire. A moins, bien entendu, que vous ne soyez un lâche, ce que je ne veux pas supposer. » *(Les trois ont écouté cette lettre avec une tête empoisonnée. Jérôme plie la lettre et simplement la tend à Julien.)* Ton oncle avait raison : cette lettre est pour toi.
LES TROIS, *effarés.* — Oh !
JÉROME, *mettant la main sur l'épaule de Julien.* — Mon pauvre garçon ! Je suis désolé de ce qui t'arrive là. C'était d'ailleurs fatal, parce que tu n'es pas fait pour en imposer à une femme.
JULIEN, *sautant.* — Comment fatal ? Mais pardon...
JÉROME, *sans l'écouter.* — Alors, hier, c'est pour courir à cette rue de l'Abbé Machinchouette que tu as voulu t'échapper ?
JULIEN. — Oui.
JÉROME. — Tu vois que tu as eu tort de ne pas m'en parler comme je te le demandais. *(A Pierrette :)* J'aurais été là-bas avec lui.
PIERRETTE. — Ah ! oui. Oui. Mais il vaut mieux qu'il ne t'ait pas dérangé.
JÉROME. — L'important maintenant, mon enfant, est que tu prennes cette histoire-là comme il faut. Ce qui t'arrive-là est, c'est entendu, assez fâcheux... un peu ridicule même, n'ayons pas peur des mots... mais essaie tout de même d'avoir le sourire.
JULIEN, *un peu ironique.* — Ah ? Tu crois qu'on peut ?
JÉROME, *supérieur.* — Mais certainement. Le sourire, mon garçon, le sourire. Et puis dis-toi que je suis avec toi.
JULIEN. — Je te remercie.
JÉROME. — Et que je fais de ceci mon affaire personnelle.
JULIEN, *surpris.* — Quoi ?
JÉROME. — Ne t'occupe plus de rien. Je me charge de la suite. Où est ta femme ?
JULIEN. — Dans sa chambre, mais...
JÉROME. — Bon. *(Il va à la chambre, frappe.)* Vous permettez, Nicole ?
JULIEN, *aux cent coups.* — Papa ! Qu'est-ce que tu vas faire ?
JÉROME. — Le nécessaire. Je vais te faire divorcer en cinq sec de cette petite garce, mon enfant. Il ne peut pas y avoir de coquine dans ma maison !

Il entre dans la chambre.

JULIEN. — Maman ! Mais c'est affolant !

PIERRETTE. — Oui, c'est un peu affolant, mais je t'en prie, ne nous affolons pas.

JULIEN. — Mais c'est qu'il est capable de me faire divorcer !

PIERRETTE. — Ça, ce ne serait rien.

JULIEN, *sautant.* — Comment, ce ne serait rien?

PIERRETTE, *dans le même mouvement.* — Mais non, tu en trouverais une autre, il y en a à la pelle des petites comme ça ! Le malheur est qu'elle ne se laisserait sans doute pas divorcer sans protester. Et alors on ne sait pas où l'on va !

JULIEN, *criant.* — Mais je ne veux pas divorcer, maman ! je ne veux pas divorcer !

PIERRETTE. — Bon, bon, mais ne crie pas, je t'en supplie. Quand j'entends crier je perds la tête, et ce n'est pas le moment !... Mais qu'est-ce que tu me racontes d'ailleurs ? Il n'y a pas de raison qu'elle divorce puisqu'elle n'est pas coupable.

JULIEN. — Mais il ne la croira pas !... Elle aura beau lui jurer qu'elle est innocente, comment veux-tu qu'il sache qu'elle ne lui ment pas ? Et il la flanquera à la porte ! Vous venez de l'entendre : il ne parle que de flanquer les gens à la porte !... *(Criant:)* Mais ce n'est pas possible ! je ne veux pas la perdre !

PIERRETTE. — Ça y est ! Le voilà encore qui crie !

JULIEN. — Et juste au moment où je viens de m'apercevoir que je l'aime !

PIERRETTE. — Évidemment, ça tombe mal.

JULIEN. — Voyons, parrain, dites quelque chose ! vous êtes là et vous ne dites rien !

RAPHAËL, *de mauvaise humeur.* — Je suis là, je suis là... oui, je suis tout le temps là !... mais je t'assure que j'aimerais mieux être ailleurs !... Et qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

JULIEN. — Ce qu'il faut que je fasse.

RAPHAËL. — C'est enfantin : pour divorcer, il faut que tu demandes le divorce, tu n'as qu'à ne pas le demander.

JULIEN, *désespéré.* — Mais si papa veut !...

RAPHAËL. — Je croyais qu'il ne t'impressionnait plus ?

JULIEN. — Non, mais de là à lui tenir tête !... Et il y a trop peu de temps qu'il ne m'impressionne plus ! c'est trop frais ! Ce n'est pas encore aujourd'hui que j'oserais lui désobéir ! *(Prenant la tête de cerf et la serrant désespérément contre lui.)* Même avec ça ! même avec ça !

PIERRETTE. — Eh bien laisse-le mettre celle-là à la porte et tu seras un peu plus fort pour la suivante.

JULIEN. — Oh !... Mais je te dis que je l'aime, maman, celle-là !

PIERRETTE. — Quand il y a si peu d'hommes qui aiment leur femme, il faut que lui aime la sienne ! Quel besoin de se singulariser !

JULIEN. — Je ne peux pas accepter que ce soit elle la victime dans cette histoire-là, voyons ! La pauvre petite, qui n'a rien à se reprocher ! Tu te rends bien compte, maman ?

PIERRETTE. — Non, pas très bien ! tu cries trop. Je t'ai dit que quand on crie ça me trouble les idées. Mais j'ai évidemment l'impression que nous sommes dans une situation désagréable.

JULIEN. — Il faut trouver quelque chose.

PIERRETTE. — Mais oui, voilà, c'est tout. vois que tu n'as pas besoin de crier.

JULIEN, *vivement.* — Ah ? tu as trouvé ?

PIERRETTE. — Moi, non. Je ne trouve jan rien. Mais ton parrain est là pour ça. Il est ext ordinaire. Il découvre toujours des moyens tout arranger.

RAPHAËL. — A condition que je ne sois devant une situation inextricable !

PIERRETTE. — Ne l'écoute pas : c'est modeste.

La porte de la chambre s'ouvre. Jéro paraît. Il a les sourcils froncés.

JÉROME. — C'est une fille très forte : elle celle qui ne comprend pas ce que je veux dire

JULIEN, *tremblant mais résolu.* — D'aille c'est inutile : je ne divorcerai pas, papa.

JÉROME. — Quoi ?

JULIEN. — Non.

JÉROME. — Ah ? tu ne divorces pas quand femme te trompe ? Qu'est-ce qu'il faut qu'elle fasse pour que tu divorces ?

JULIEN, *se butant.* — Elle ne me trompe pas

JÉROME, *se tournant vers Pierrette et Raph* — C'est toujours amusant d'entendre dire de mots-là !... Alors elle ne te trompe pas ? Elle l'a dit sans doute ?

JULIEN. — Je le sais.

JÉROME. — Il le sait !... *(A Pierrette:)* Cro tu, quel godiche ! A moins que ce ne soit lâche, comme l'insinue sa correspondante... ces gens qui sont prêts à accepter n'importe q pour garder la peau qui leur plaît. C'est hein ?... Tu fermes les yeux, tu te bouches oreilles, tu nies l'évidence. Quel dommage j'aie intercepté cette lettre, n'est-ce pas ? l'aurais brûlée et personne n'en aurait rien *(Ironique:)* Mais cette lettre, après tout, elle prouve peut-être rien ?... Qui sait ? ce n'é peut-être pas à toi qu'elle était adressée ? he *(Julien le regarde fixement.)* Eh bien je te pa mon garçon ! Tu pourrais me répondre !

Julien a un mouvement. On pourrait cro qu'il va parler.

PIERRETTE, *intervenant.* — Raphaël, veux emmener ce petit à côté un instant ? Je voud dire un mot à Jérôme.

RAPHAËL, *affolé, devinant ce qu'elle veut a* — Un mot ? Mais Pierrette...

JULIEN, *la devinant aussi et inquiet com Raphaël.* — Maman !...

PIERRETTE, *souriant.* — Un petit instan *(Raphaël et Julien s'entre-regardent et obéisse ils entrent dans la chambre de Julien. Elle retourne vers son mari et simplement:)* Tu raison : ce n'est pas à lui que cette lettre é adressée, c'était à toi.

JÉROME, *fronçant les sourcils.* — Plaît-il ?

PIERRETTE. — Veux-tu m'écouter cinq minu Jérôme ? Je dis « m'écouter ». D'habitude tu laisses parler, tu me laisses parler tant que veux, tu es très poli, mais tu ne m'écoutes je le sais très bien. Si je t'interromps pour dire quelque chose, quand j'ai fini tu repre ta phrase à toi exactement comme si je n'a rien dit. Tu m'as jugée une fois pour to

me une écervelée qui raconte ce qui lui passe la tête, et dans la tête de qui il ne passe des pauvretés. Je ne prétends pas qu'il n'y pas un peu de vrai dans cette opinion, mais t'assure que ce que j'ai à te dire aujourd'hui ite que tu t'y intéresses.

ÉROME, *qui après son sursaut a repris son air id.* — Mais ta première phrase m'a déjà beau- p intéressé !

IERRETTE. — Eh bien, voilà : hier, en ton ence, le concierge de l'usine a remis à Julien lettre qu'on venait d'apporter. « M. Lava- daire », sans prénom. Il l'a ouverte. Il a lu dedans : « Votre femme vous trompe. » Il a naturellement qu'il s'agissait de la sienne. Il ouru rue de l'Abbé-Bajatière. Et il y a trouvé dame, en effet, dans l'état où il s'attendait à trouver. Mais ce n'était pas Nicole, c'était moi.

ÉROME. — Non ?

IERRETTE, *énervée.* — Puisque je te le dis !

ÉROME. — Mais ce qui m'étonne justement, st que tu me le dises !... Est-ce que tu me contes pas ça pour que je ne flanque pas cette e dehors et que ce petit imbécile puisse la rder ?

IERRETTE. — Je n'aurais pas cru que ce fût e chose que j'aurais besoin de te jurer ! Mais, le faut, je te le jure ! *(Elle étend la main.)* r la tête de cet enfant !

ÉROME. — Le choix n'est pas très heureux. ais, bon, bon, je te crois sur parole. *(Il la garde.)* De sorte que tu as été prise en flagrant lit par ton fils ?

IERRETTE. — Oui.

ÉROME. — C'est du propre !

IERRETTE. — Ah ! c'est bien pis que tu ne ux imaginer ! Parce que je vais t'apprendre e chose inouïe, mon ami.

ÉROME. — Une autre ?

IERRETTE. — Eh bien, ça ne lui a pas fait la oindre peine !... Il n'en a même pas été oqué !

ÉROME. — Ah ?

IERRETTE. — Parole d'honneur !

ÉROME. — C'est le mot maintenant qui n'est s heureux !

IERRETTE. — Non, ni blessé ni indigné. 'est-ce que tu en dis, hein ?... Tu es comme oi, n'est-ce pas, Jérôme : tu trouves ça mons- ieux ?

ÉROME. — Un peu moins que toi peut-être.

IERRETTE. — Il n'a pas été plus suffoqué de trouver là à moitié nue...

ÉROME. — Ah ? tu étais à moitié nue ?

IERRETTE. — Bien sûr.

ÉROME. — C'est vrai. Pardon !

IERRETTE, *continuant sa phrase.* — ... que s'il avait trouvé... je ne sais pas... la bonne ou la isine !... C'est-à-dire que moi, sa mère, je ne mpte pas plus pour lui que n'importe laquelle ces femmes !...

ÉROME. — Ah ?

IERRETTE. — Si tu avais été rue de l'Abbé- jatière hier après-midi, tu t'en serais rendu mpte toi-même !

ÉROME. — En effet, il n'aurait plus manqué moi !

IERRETTE. — Et je pourrais me dire que mon fils est un garçon à qui je suis tout à fait indifférente si, grâce au ciel, il n'y avait pas un autre côté de la question.

JÉROME. — Ah ? il y a un autre côté de la question ?

PIERRETTE. — Oui.

JÉROME. — Lequel ?

PIERRETTE, *un peu embarrassée.* — Je ne sais pas si je peux te dire ça.

JÉROME. — Oh ! après ce que tu viens déjà de me dire !

PIERRETTE, *après un petit temps.* — Eh bien, voilà : il m'admire.

JÉROME. — Il t'admire ?

PIERRETTE. — Oui.

JÉROME. — Pourquoi ?

PIERRETTE. — Parce que je t'ai trompé.

JÉROME, *un peu suffoqué.* — Comment dis-tu ?

PIERRETTE. — Eh bien, oui, c'est tout naturel. Tu es à ses yeux un être supérieur et redoutable ! Il t'appelle « le commandant ».

JÉROME. — Vraiment ?

PIERRETTE. — Alors il m'admire parce que, le commandant, moi, je n'ai pas hésité à le faire... oui, tu comprends ?

JÉROME. — Comment ne comprendrais-je pas ? Tu t'exprimes sans détours !... *(Avec un petit ricanement :)* C'est charmant !

RAPHAËL, *entrant.* — Pardonnez-moi d'entrer, Jérôme. Mais je suis assez ami de la maison pour que vous me permettiez d'intervenir dans vos affaires privées. Et je considère, de mon côté, que c'est mon devoir. *(Avec sa main, en cachette, il fait des signes de connivence à Pierrette :)* Je devine ce qu'elle vient de vous dire : que Nicole est innocente, que cette lettre anonyme n'était pas adressée à Julien, mais à vous. N'est-ce pas ?

JÉROME. — En effet.

RAPHAËL, *avec beaucoup d'autorité.* — J'en étais sûr. Eh bien, mon cher ami, c'est un de ces mensonges sublimes comme en font les mères. Elle a inventé ça pour que son fils continue à être heureux. Mais moi, qui suis votre ami à tous deux, je ne peux pas accepter qu'elle se sacrifie ainsi.

Il refait ses signaux.

PIERRETTE. — Tu n'as pas besoin de faire ces signaux avec ta main, Rapha.

RAPHAËL, *interloqué.* — Mais je ne...

PIERRETTE. — C'est trop tard. *(Elle désigne Jérôme.)* Il avait trouvé cette explication avant toi. Et moi je lui ai juré sur la tête de Julien que je l'ai bien réellement trompé. Tu vois qu'il n'y a plus à revenir là-dessus.

JÉROME. — C'est exact. Et si vraiment vous faites des signaux, mon cher ami, ils me paraissent inutiles.

RAPHAËL. — Je... *(Un peu vexé.)* Bon. Mettons que je n'ai rien dit.

PIERRETTE. — Tu avais sans doute trouvé, après ça, quelque chose qui arrangeait tout ?

RAPHAËL, *toujours vexé.* — Mon Dieu, oui. Je l'espérais du moins.

PIERRETTE. — Ça ne m'étonne pas de toi. *(A Jérôme :)* Il est étonnant pour tout arranger. *(A Raphaël :)* Mais ce n'est pas possible. Nous n'en sommes plus là.

JÉROME. — Vous nous raconterez tout de même

ce que vous aviez trouvé. Un peu plus tard. Histoire de nous amuser. A simple titre documentaire, parce que nous n'en sommes plus là, en effet. Elle n'a pas fait que jurer qu'elle m'avait trompé, elle m'a appris quelque chose de plus.

RAPHAËL, *inquiet.* — Le... le nom du partenaire ?

JÉRÔME. — Non, mais que son fils l'admirait parce qu'elle m'a fait cocu.

PIERRETTE. — Mais c'est vrai !... Tu as bien fait d'entrer, Rapha. Tu étais là quand Julien m'a dit ça. Tu vas pouvoir témoigner que je ne mens pas.

RAPHAËL, *mécontent.* — Oh !

JÉRÔME. — Est-ce exact, Raphaël ?

RAPHAËL, *embêté.* — Mais...

JÉRÔME, *avec un petit sourire.* — Ce pauvre Raphaël, qui arrange tout, est en train de se dire qu'il aurait bien dû s'arranger pour ne pas entrer.

RAPHAËL, *entre ses dents.* — Ah ! ça oui !

JÉRÔME. — Alors Julien admire sa mère parce qu'elle m'a fait cocu ?

RAPHAËL. — Eh bien, oui, qu'est-ce que vous voulez !

JÉRÔME. — Quel bon fils ! *(Petite pause et doucement :)* Il n'y a qu'un malheur, c'est que cette admiration n'est pas justifiée.

RAPHAËL. — Pourquoi ?

JÉRÔME. — Parce que je ne suis pas cocu.

RAPHAËL, *avec un petit sourire.* — Ah ? oui.

JÉRÔME. — Non, ne souriez pas, Raphaël. Je sais très bien que vous êtes l'amant de ma femme...

RAPHAËL. — Oh !

JÉRÔME. — Mais je ne suis pas cocu pour ça.

RAPHAËL, *suffoqué.* — Comment ?

JÉRÔME. — Nous avons conclu un arrangement là-dessus, elle et moi.

RAPHAËL. — Hein ?

Il regarde Pierrette qui baisse les yeux.

JÉRÔME, *avec une bonhomie supérieure.* — Voyons ! est-ce que je ressemble à un homme à qui sa femme puisse faire des traits ? Je l'ai épousée parce que j'avais besoin de faire ce qu'on appelle un beau mariage ; je l'ai trompée assez vite, elle s'en est aperçue, parce que je ne me cachais pas beaucoup : je n'aime pas me contraindre. Elle a commencé à pleurnicher ; je lui ai fait comprendre que je n'aimais pas les larmes et encore moins les scènes. Elle a parlé de divorce. Je lui ai fait comprendre que si j'avais pris la peine de l'épouser ce n'était pas pour lui rendre sa dot au bout de six mois. Elle vous a probablement dit qu'il ne se passait plus rien entre elle et moi ?

RAPHAËL. — Oui.

JÉRÔME. — Elles disent toutes ça. Mais, en l'occurrence... et par exception !... c'était vrai. Et comme je ne suis pas un monstre, en lui signifiant qu'elle aurait à rester ma femme cependant, j'ai ajouté : « A condition que tu gardes le décorum nécessaire, je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu aies de ton côté une existence parallèle. »

RAPHAËL. — En somme, si j'ai été son amant, ça été avec votre permission ?

JÉRÔME. — Bien entendu. Le contraire serait inadmissible.

RAPHAËL, *furieux, à Pierrette.* — Tu aurais pu me prévenir !

PIERRETTE, *doucement.* — J'ai pensé que ç te ferait pas plaisir.

RAPHAËL. — Pas précisément !... *(dignité, à Jérôme :)* J'ai l'honneur de vous do ma démission d'avocat-conseil de votre maiso

JÉRÔME. — Oh ! pourquoi ?

RAPHAËL. — Je n'ai pu accepter ce poste tant que je m'imaginais que vous ignoriez ce j'étais pour votre femme. Maintenant...

JÉRÔME. — Dommage : vous faisiez très mon affaire. Mais vous voyez : ce geste et v mine vexée prouvent bien que je ne suis pas c N'est-ce pas, ma chère amie ?

PIERRETTE. — Non, non... Malheureuseme

JÉRÔME. — Malheureusement ?

PIERRETTE. — Je dis « malheureusemen parce que je pense à Julien. S'il apprend ça... pauvre petit ! Il va avoir une déception épouv table !

JÉRÔME, *ricanant.* — Ah ! oui ? Eh bien il dra qu'il se fasse une raison !

PIERRETTE, *doucement, après une petite pa* — Non, s'il te plaît, Jérôme.

JÉRÔME. — Pardon.

PIERRETTE. — Tu me crois décidément plus lette que je ne suis. Follette peut-être, mais de même femme. Et la plus étourdie des fem ne s'amusera pas à faire d'elle-même un avec son mari si ça ne doit lui servir à rien ! Je t'ai avoué que cette lettre était pour toi que p pouvoir te demander quelque chose.

JÉRÔME. — Quoi ?

PIERRETTE. — De... de laisser croire que t ce que tu n'es pas.

JÉRÔME. — Je ne comprends pas.

PIERRETTE. — Eh bien : cocu !... C'est bêt m'avoir obligée à répéter ce mot-là : il est dép sant !

JÉRÔME. — Tu as raison : tu n'es pas follett tu es complètement folle !

PIERRETTE. — Je te le demande pour cet enf Jérôme. Tu ne sais pas comme il est heur depuis qu'il croit ça !

JÉRÔME, *sautant.* — Comment, il est heure

PIERRETTE. — Ah ! oui !... N'est-ce Raphaël ?

RAPHAËL. — Je te prie de me laisser désor en dehors de tout ça. Et si même vous me mettiez de prendre congé...

PIERRETTE. — Non ! non ! reste-là !

JÉRÔME. — Et ce n'est pas moi qui vou jamais mis à la porte, cher ami. *(A Pierret* Alors il est heureux ?

PIERRETTE. — Ah ! oui ! Tu comprends, suppose aveugle, berné, ridicule. Alors il rit.

JÉRÔME. — Charmante nature !

PIERRETTE. — Oh ! ce n'est pas méchant sais. Il trouve ça merveilleux, parce qu'il jamais osé rire devant toi.

JÉRÔME. — Mais pardon ! là, ce n'est devant moi qu'il rit, c'est de moi !

PIERRETTE. — C'est toujours rire. Ça fait bien. Oh ! je devine si sûrement ce qu'il éprou il respire ! Il était écrasé par toi. Tellement, ti qu'il n'arrive pas à le croire tout à fait, que t ridicule !... Pour ne pas l'oublier, il a été ob de se mettre ça sous les yeux !...

Et elle lui tend la tête de cerf.

IAËL, *à mi-voix dans son coin.* — Elle exa-

ME, *regardant la tête de cerf avec surprise.* est-ce que c'est que ça ?
RETTE. — Un pense-bête !
ME, *comprenant soudain, et outré.* — ... Et il a amené ça ici pour... Mais c'est t voyou !
RETTE. — Ah ! on reprend sa liberté on peut ! C'est ta faute : il ne fallait pas er en esclave !
ME. — Je n'ai dirigé cet enfant que parce tait incapable de se diriger tout seul !
RETTE. — C'est-à-dire que tu l'as privé du de faire des bêtises !
ME. — Je lui en ai laissé faire quelques- ut de même.
RETTE. — Oui. Tu les lui a permises. e à moi tu m'as permis de prendre un

ME. — Eh bien ?
RETTE. — C'est moins drôle.
HAËL, *dans son coin.* — Oui, c'est moins

ME. — Alors pour que ce petit monsieur tu me demandes de me laisser passer pour tesque ? Il m'appelait « le commandant », x qu'il m'appelle « le chef de gare » ?
RETTE. — Qu'est-ce que ça peut te faire e tu ne l'aimes pas ?
ME. — Qu'est-ce que tu en sais ?
RETTE. — Tu l'aimes, Jérôme ?... Oh ! i tu l'aimes, tu dois avoir envie de lui faire ?... Alors il faut lui laisser croire ça, c'est grand plaisir que tu puisses lui faire !
ME. — Je vais lui flanquer une paire de s, oui, pour lui apprendre à s'imaginer que re est cocu !
RETTE. — Oh ! tu ne vas pas faire ça, e ! D'abord il n'a pas besoin de claques, je ai déjà donné une hier.
ME. — Ça fera deux ! Va le chercher !
RETTE, *outrée.* — Et tu dis que tu l'aimes ?
ME. — Plus qu'il ne m'aime, lui, ce joli ui ne rêve que de se f... de son père !
RETTE, *doucement.* — Mais, Jérôme, peut- u'il commencera à t'aimer quand il com- ra à te plaindre.
ME, *d'abord interloqué.* — Quoi ?... *(Mais re le reprend.)* A ce prix-là j'aime encore ne pas être aimé : c'est trop cher !
RETTE, *éclatant.* — Alors j'aurai raté toute e ?
ME. — Quoi ?
RETTE. — Oui ! Déjà ma vie de femme, été ratée. Tu m'as épousée sans m'aimer. tu n'as pas cherché à te faire aimer de moi. i fait que quand tu m'as trompée, je n'ai pas souffert.
ME. — Tu le regrettes ?
RETTE. — Oui ! Parce qu'un grand cha- occupe bien une vie. Je n'ai pas eu ça. Je en eu.
ME, *désignant Raphaël.* — Pardon. Tu as

RETTE, *haussant les épaules.* — Oh ! lui ! ce que c'est ?
ME, *à Raphaël.* — Elle n'est pas aimable.

RAPHAËL. — Non. Pas très.

PIERRETTE. — Ce n'est pas un amant. Tu penses ! Mon cousin. Nous avons fait notre première communion ensemble. C'est déjà presque un mariage !... Et c'est vrai, tu sais. Je ne dis pas ça pour te faire plaisir.

JÉROME. — A lui non plus.

PIERRETTE. — Et j'aurai aussi raté ma maternité ! Parce que si en se conduisant mal on n'offusque même plus ses enfants, c'est comme si on n'avait pas d'enfants !... Tu vois bien que si tu ne me laisses pas le prestige aux yeux de ce petit de t'avoir ridiculisé, il ne me restera rien !...

JÉROME. — Eh bien, mille regrets, ma chère, mais je ne peux pas t'accorder ça !

PIERRETTE, *stupéfaite.* — Oh ! Jérôme, ce n'est pas possible ? tu refuses ?

JÉROME. — Ah ! oui !

PIERRETTE. — Décidément ?

JÉROME. — Tout à fait décidément.

Une petite pause.

PIERRETTE, *se tournant vers Raphaël.* — Alors tu as raison, Rapha : il faut que je t'épouse.

RAPHAËL, *sautant.* — Quoi ? Mais je n'ai rien dit !

PIERRETTE. — Tu n'as rien dit ?... Eh bien, tu vois, tu as tellement l'habitude de trouver des solutions que, même quand tu ne dis rien, on a l'impression que tu les trouves. Celle-là est magnifique, et je te remercie.

RAPHAËL. — Pardon...

PIERRETTE, *lancée.* — C'est évident : si je ne peux pas avoir l'admiration de mon fils, il faut au moins que j'aie son estime. Or il m'a vue hier dans un lit avec un homme ; c'est épouvantable. Mais pour que cela cesse d'être choquant, il suffit que cet homme soit mon mari ! C'est ce qu'il y a de merveilleux dans les institutions sociales : elles n'ont besoin que d'une cérémonie pour transformer une chose scandaleuse en chose respectable !... Alors : va commander une jaquette.

RAPHAËL. — Mais c'est hier que ton fils nous a vus ! Et hier je n'étais pas ton mari !

PIERRETTE. — Tu le seras demain. Ce n'est tout de même pas un esprit mesquin ! Il ne va pas chipoter pour quarante-huit heures ! Mais en effet il faut commander la jaquette sans perdre une seconde.

RAPHAËL. — Eh là ! tu vas, tu vas !

PIERRETTE, *épanouie.* — Oui. Je me retrouve ! Je ne suis plus passive !

RAPHAËL. — Il ne faut pas exagérer non plus l'activité ! Tu parles aux gens de t'épouser comme ça...

PIERRETTE. — Eh bien ? tu es libre.

RAPHAËL. — Je suis libre, mais j'ai des habitudes, une vie organisée... *(Prenant Jérôme à témoin :)* Jérôme...

PIERRETTE. — On n'a pas de vie organisée quand on est célibataire.

RAPHAËL, *rectifiant.* — Je ne suis pas célibataire : je suis veuf.

PIERRETTE. — C'est la forme triste du célibat.

RAPHAËL. — J'ai un grand fils. *(Même jeu vers l'autre :)* Jérôme.

PIERRETTE. — Moi aussi.

RAPHAËL. — Et tu viens de me dire que tu ne m'aimais pas.

PIERRETTE. — Ce n'est jamais ça qui a empêché des gens de se marier ! *(A son tour elle prend Jérôme à témoin.)* Jérôme !

JÉROME, *intervenant.* — Pardon. Il y a... *(Le téléphone intérieur sonne. Il répond :)* « Le délégué s'impatiente ? Dites-lui que je viens tout de suite. » *(Il raccroche et reprend ; à Pierrette :)* Pardon. Il y a aussi une petite chose que je voudrais que tu me permettes de te faire remarquer : c'est qu'un mari, tu en as déjà un. Et qui est moi, si je ne me trompe.

PIERRETTE. — Mais nous, nous divorçons, bien entendu. Voyons, Jérôme, il faut tout de même que tu y mettes un peu de bonne volonté. Tu refuses déjà d'être cocu. Tu ne peux pas tout refuser !

JÉROME, *à Raphaël.* — Vous avez raison : elle va, elle va !

RAPHAËL. — Elle m'a expliqué qu'elle était un moteur qui tournait vite.

PIERRETTE. — Tu ne vas pas me faire croire que tu tiens à moi ?

JÉROME. — Je tiens à ta dot.

PIERRETTE. — Garde-la. Rapha m'épousera sans le sou.

RAPHAËL, *un peu effaré.* — Ah ?

JÉROME. — Je vous préviens qu'elle est dépensière.

PIERRETTE. — Oui, très. Mais ça ne fait rien. Il travaillera double.

RAPHAËL. — Comment, travailler double ? A mon âge ?

PIERRETTE. — Ne sois pas modeste : tu y arriveras très bien. Je me charge de te faire travailler.

RAPHAËL. — Ah ! non !

Il se promène, énervé.

PIERRETTE. — Ne t'énerve pas, tu vas trouer tes chaussettes.

RAPHAËL. — Ah ! non ! Ah ! non ! le moteur tourne trop vite ! Et dans le vide, d'ailleurs. Parce que ton mari n'a pas du tout l'intention de divorcer. N'est-ce pas ?

JÉROME. — Ah ! je ne sais pas. Garder la dot sans être obligé de garder la femme... L'affaire devient intéressante !

RAPHAËL, *navré.* — Oh !

JÉROME, *au téléphone qui vient de sonner.* — « Je viens ».

PIERRETTE. — Et puis ça te permettrait de prendre une autre femme qui t'apporterait une autre dot.

JÉROME. — C'est ma foi vrai. Elle a quelquefois des idées.

Il sort.

PIERRETTE. — Et je vais te dire quelque chose qui va te rassurer, Rapha.

RAPHAËL. — Ah ? Dis-le vite alors.

PIERRETTE. — C'est que ta secrétaire... la dame aux fruits... je sens que je vais la flanquer porte avec une joie !

RAPHAËL. — C'est ça que tu trouves rass

PIERRETTE. — Oui. Parce que ça prouve je ne t'aime pas, je suis tout de même cap te faire des scènes de jalousie comme t'aimais !... Nous ne risquons pas de ennuyer en ménage !... Embrasse-moi.

RAPHAËL. — Tu trouves que ce que tu me donne envie de t'embrasser ?

PIERRETTE. — Il n'est plus question puisque nous nous marions ! *(Le regard gentiment :)* Ah ! et puis il faut to s'embrasser... parce que quelquefois en s'e sant on s'aperçoit qu'on s'aime encore. Em moi.

Elle l'attire à elle et l'embrasse. Julien

JULIEN, *sursautant à ce spectacle.* — Ici !... *(A Raphaël :)* C'est tout de même culotté de votre part !

PIERRETTE, *se redressant et avec beauc dignité.* — Je te prie de respecter ton bea mon enfant.

JULIEN, *stupéfait.* — Quoi ?

JÉROME, *apparaissant.* — Raphaël ! Le fait des histoires. Venez arranger ça.

RAPHAËL. — Voilà.

Jérôme disparaît. Raphaël va vers la p

JULIEN. — Vous êtes mon beau-père ?

RAPHAËL. — Il paraît ! *(En sortant :)* être gai !

PIERRETTE, *avec dignité.* — Oui, c'est faut que tu comprennes, mon enfant. L' avec qui tu m'as vue hier, c'était mon mari. mon mari depuis dix ans. Il ne le savait pa père non plus. Le maire non plus. Mais mon mari. J'ai un peu attendu pour por nom, voilà tout. Ta mère est honnête et ta ne te trompe pas. Tu dois être content ?

JULIEN, *le visage éclairé.* — Ah ! oui !

PIERRETTE. — Alors il me semble que ce un baiser s'impose.

JULIEN. — Oui, Manouche !

Mais comme à ce moment Nicole ent elle qu'il embrasse.

PIERRETTE. — Ah ?... Je vois que tu n désagréable pendant la journée !

JULIEN, *souriant.* — Non ! *(Embras mère.)* Et merci, Manouche !

On entend au dehors un bruit furieuses. Charles apparaît, levant au ciel.

PIERRETTE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

CHARLES. — Une catastrophe, naturel

PIERRETTE, *voyant apparaître Jér Raphaël.* — Mais qu'est-ce qu'il y a ?

JÉROME, *furieux.* — Je l'avais appe arranger les choses, et...

RAPHAËL, *penaud.* — J'étais énervé...

JÉROME. — Il a dit « m... » au délégu

Pierrette. Julien. Raphaël.

Raphaël. Pierrette. Julien.

IERRETTE. — *Tu verras que ce ne sera rien.* ACTE II.)

APHAEL. — *Ma mère était une sainte.* (ACTE II.)

ULIEN. — *Il me semble que cette fois un baiser impose.* (ACTE III.)

IERRETTE. — *Nous choisirons un quartier pittoesque, cela me distraira davantage.* (ACTE III.)

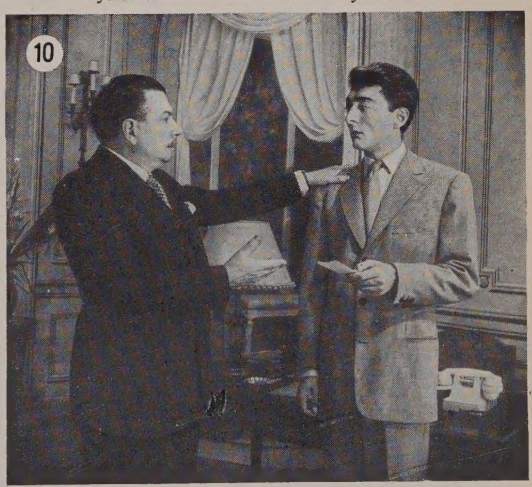
ÉRÔME. — *Mon pauvre garçon, je suis désolé de ce ui t'arrive là.* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Nicole. Julien.

Charles. Pierrette.

Jérôme. Julien.



DEC 1 0 1951

MANOUCHE devant la critique

UNE vraie pièce « pour retour de vacances », légère, preste, gaie : un déjeuner de soleil. Le jeune Julien Lavagnadaire reçoit une lettre anonyme : « Votre femme vous trompe. Allez aujourd'hui même à telle adresse, tel étage. Ouvrez (ci-joint la clef) la porte de cette garçonnière. Vous surprendrez votre femme dans les bras d'un amant. »

Julien Lavagnadaire n'est marié que depuis six mois. Mariage de convenance décidé, arrangé par son père, le despotique grand industriel Jérôme Lavagnadaire, auquel il n'a jamais su résister. L'épouse de Julien, Nicole, est une jolie jeune personne un peu sèche de caractère, qui est assistante sociale et danse le be-bop. Julien ne sait si elle l'aime ; mais il ne peut croire qu'elle le trompe, du moins si vite.

Sans doute la lettre anonyme est-elle une mauvaise farce d'amis idiots. Mais si la trahison de Nicole était vraie ? Julien, à l'heure dite, pénétrera dans la garçonnière indiquée. Et il y surprendra en flagrant délit Mme Lavagnadaire ! Mais pas sa femme, non, sa propre mère, à lui-même, Pierrette — qu'il appelle Manouche — la frivole, écervelée et mûrissante épouse du terrible industriel. Et avec qui ? Avec le quadragénaire Raphaël Pancalier, l'avocat de la famille, l'homme qui arrange toujours au mieux les affaires les plus embrouillées. Cousin de Pierrette, il est aussi le parrain de Julien. Abominable, écœurante situation ! M. Birabeau la rend non seulement acceptable, mais hilarante.

Ce « rendez-vous galant », qui consiste pour la maman Lavagnadaire à éplucher, en chemise, lunettes au nez, les comptes de la femme de ménage, tandis que son amant, Raphaël, en pyjama, parle au téléphone avec des clients, est un sketch d'une irrésistible drôlerie : l' « heure du berger », de Fragonard, revue par Dubout...

Julien est aux anges, Nicole est innocente, et maintenant, après avoir craint d'être trompé, Julien s'aperçoit qu'il aime sa femme. Que sa mère ait un amant, voilà qui ne trouble guère le jeune homme. Il sourit ; il boit du porto. Tout va bien. Non, tout va mal. Pierrette Lavagnadaire n'admet pas que Julien prenne la faute de sa mère si légèrement. Un fils qui aime sa maman doit, en constatant qu'elle n'est pas une sainte, s'indigner, entrer en fureur, succomber sous l'horreur tragique de la situation ! « Moi, maman, dit Julien, non seulement je ne t'en veux pas, mais je t'admire : tu as trompé le redoutable Jérôme Lavagnadaire ! Désormais, je ne le crains plus ! » Puisque Julien admire sa mère, c'est qu'il l'aime toujours. Manouche retrouve instantanément le sourire.

La « mécanique » de cette pièce — pendant les deux premiers actes du moins — est montée avec une précision et une habileté d'horloger. Du travail bien fait.

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

DU cousu main et du sur mesures, *Manouche* est moulée à l'exacte pointure de Mme Denise Grey, impayable dans les rôles de perruche blonde et dont le nez spirituel, l'été capiteux et la pétulance spontanée sont un vrai régal.

Cette pépiante écervelée s'ébroue au travers d'une de ces comédies toute de situations dont M. André Birabeau, depuis *Un Homme en habit*, a perpétué l'aimable formule, sauf pendant l'attendrissante époque qu'il voue à l'âge ingrat de Jean Paqui, depuis chevalier d'Orgeix, et dont les culottes courtes servaient alors d'enseigne à son inspiration.

L'auteur de *Chiffortor Ma Sœur de luxe* exce l'art captieux d'égarer le ments les plus respectable les détours les plus impr de retourner les principe morale courante à des fi ment comiques. Ainsi u surprise en flagrant délit tère par son bien-ai s'étonne et s'indigne que ne lui crache point son au visage, et que ce pe dent familial n'ait d'aut que de détruire dans l'e son rejeton le redoutabl tige d'un père despotiqu réduit au sort banal et de mari berné. Il est vra jeune cynique croyait tro femme et non sa mère garçonnière, et qu'il ne céder à un soulageme naturel en constatant q l'auteur de ses jours, point lui, qui compte à de la grande confrérie.

La recette est de do tour vaudevillesque à u lat somme toute dramat après avoir fugacement a spectateur au bord de l'é de le détendre par une qui renverse la situati *nouche* s'y conforme s sement.

GUSTAVE JOLY, dans *L*

DENISE GREY porte la bout de bras. H comme toujours, sante de fantaisie et Paul Colline fait dans l die de très heureux débu sobre et naturel. Jean beaucoup de saveur. Nicc rey est charmante. And sini a été meilleur. Il est le rôle qu'on lui a o impossible. Quant à Je chard, il n'a qu'à parai s'imposer, capter l'attenti sympathie. C'est quelqu

ANDRÉ RAN
dans *Ce Matin*-

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondate GEORGES C

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1951. — Imprimeur